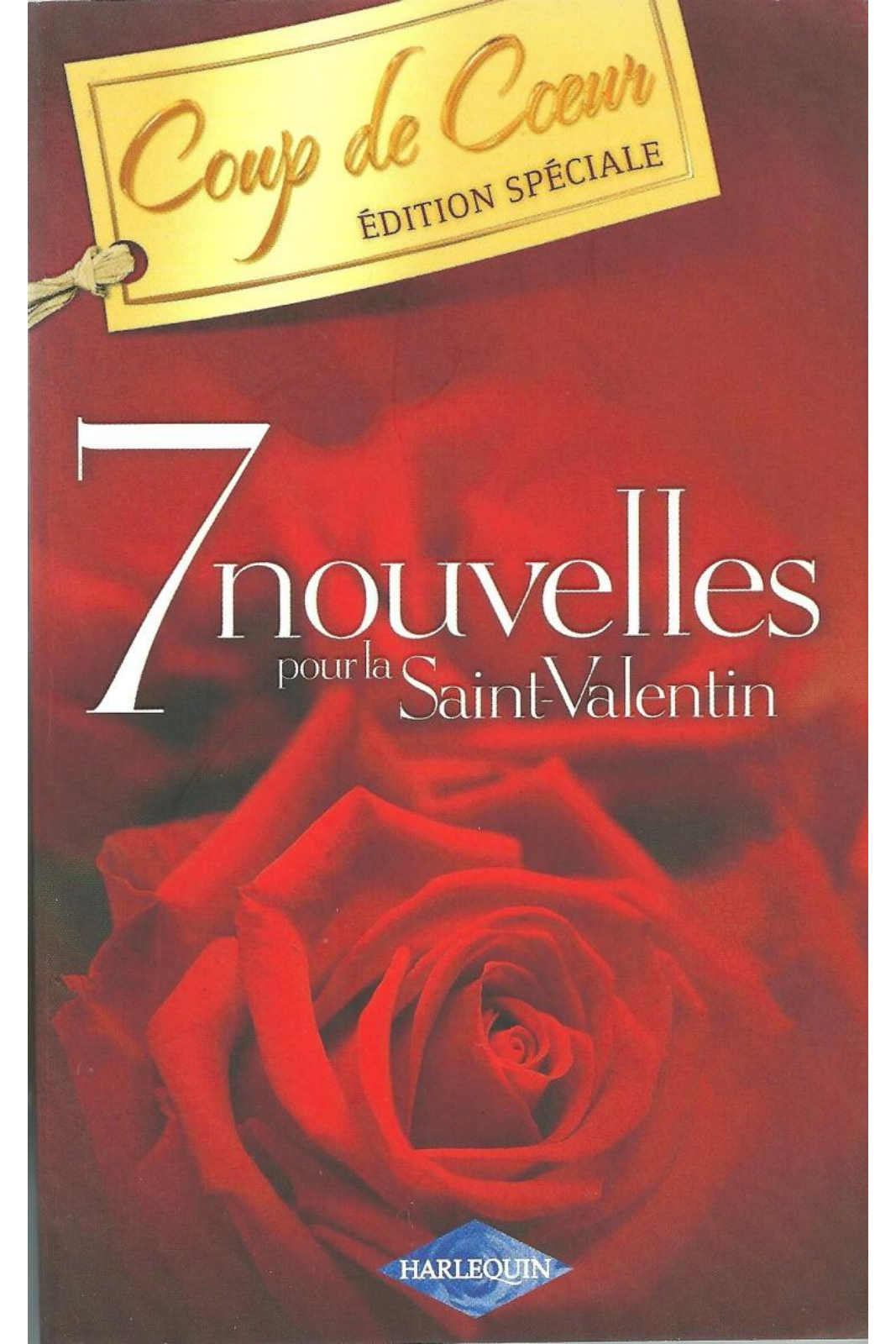
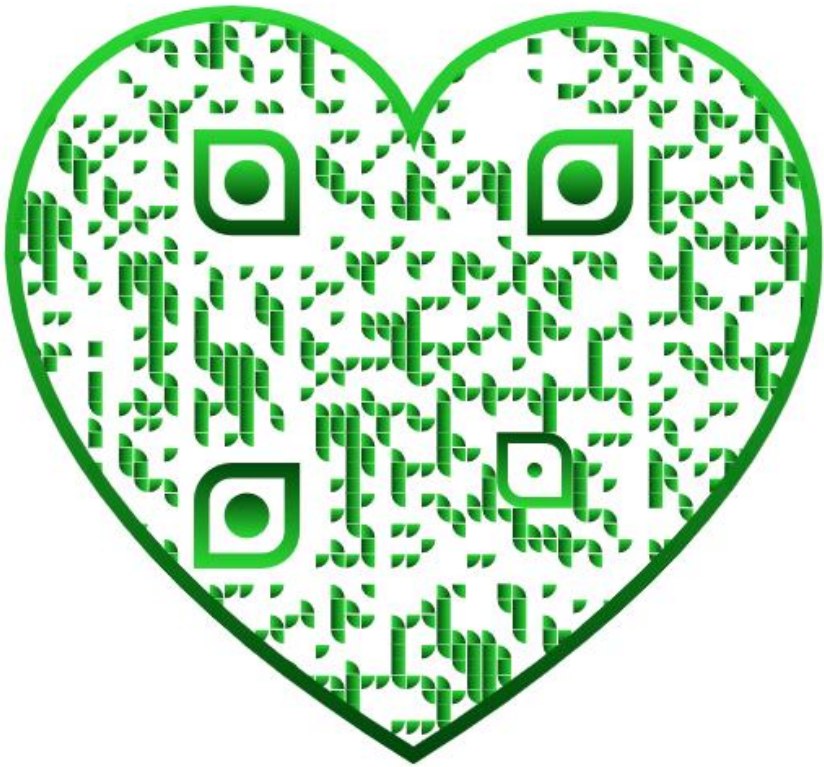
Coup de Cœur

ÉDITION SPÉCIALE

7 nouvelles pour la Saint-Valentin



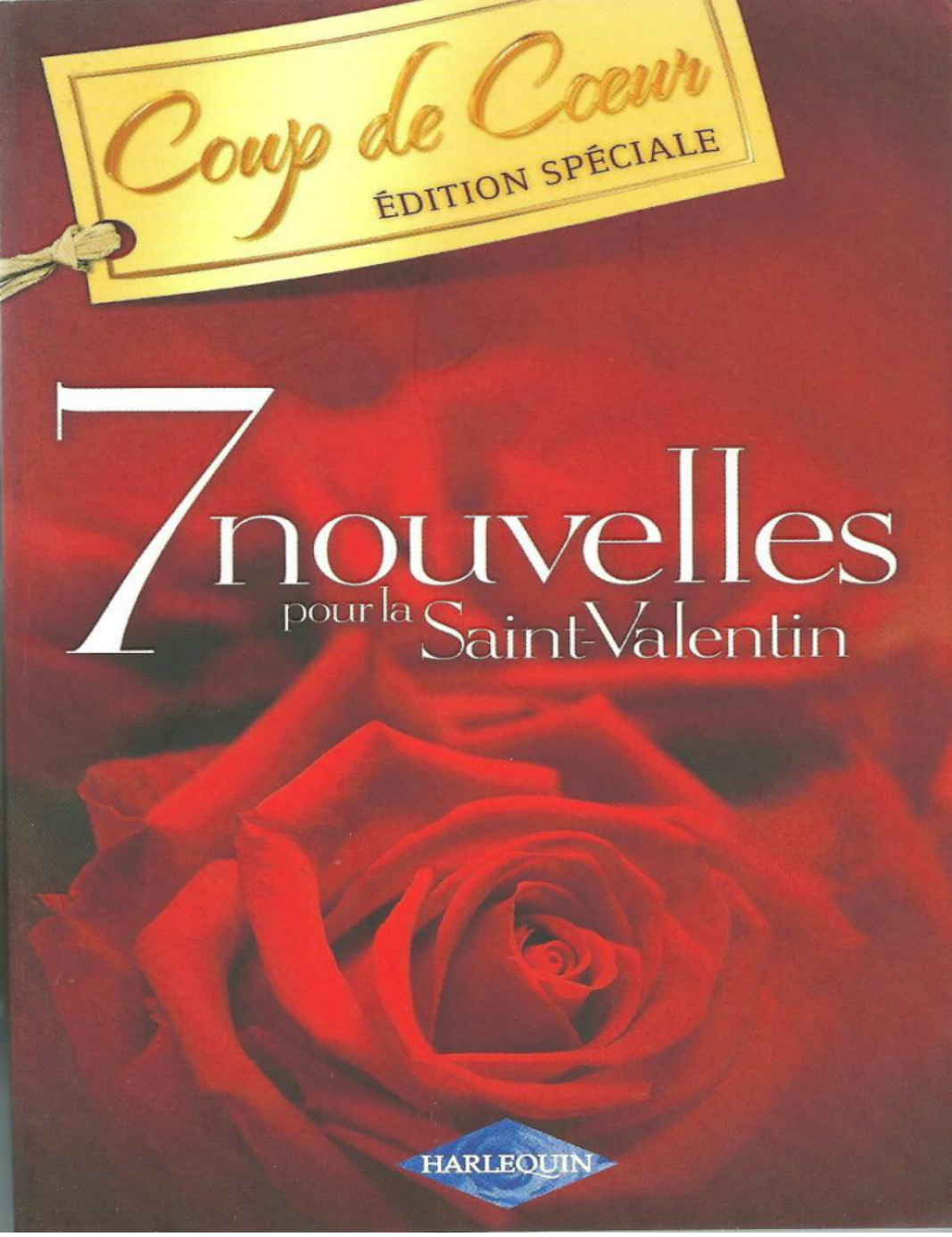
HARLEQUIN



Coup de Coeur

ÉDITION SPÉCIALE

7 nouvelles pour la Saint-Valentin



HARLEQUIN

Idylle en Méditerranée

Page 4

*

Un heureux malentendu

Page 54

*

Une épouse idéale

Page 109

*

La fiancée amnésique

Page 165

*

Pour le séduire

Page 216

*

Pour l'amour d'un milliardaire

Page 259

*

Des diamants pour Lauren

Page 322

SANDRA MARTON

Idylle en Méditerranée

COUP DE CŒUR

Editions harlequin

1

Une demi-heure à peine après son arrivée, Nick Karrier éprouvait déjà une furieuse envie de s'en aller. Il est vrai que ce genre de réception, énième gala de bienfaisance de la saison, ne réservait aucune surprise : décor invariablement clinquant, buffet abondant mais sans saveur, le tout arrosé d'un Champagne insipide et d'une musique lénifiante. A cela s'ajoutait l'habituel parterre de jolies femmes qui rivalisaient de charme pour attirer son attention.

En même temps que Nick Karrier, l'ennui gagnait le prince Nicolas de Karas, et pour cause puisque Nick le millionnaire et Nicolas, le futur roi de Karas, ne faisaient qu'un. Mais c'était là un secret bien gardé. Seuls son père et ses conseillers savaient qu'il se trouvait à New York et que son séjour de six mois touchait à sa fin. Dans deux semaines, jour pour jour, il s'envolerait pour Karas afin d'y assumer ses nouvelles fonctions.

Le royaume de Karas, île située dans la Méditerranée, respirait l'opulence grâce à ses mines d'or. Si les aléas de l'Histoire l'avaient autrefois rattaché à Aristo et Calista, les deux îles voisines, Karas avait depuis aisément gagné son indépendance grâce à son économie florissante.

Malgré cela, le père de Nicolas redoutait qu'en l'absence d'une expansion économique énergique, l'île ne retombe aux mains de ses gourmandes voisines. Et à ses yeux, Nicolas incarnait l'élan dont le royaume avait besoin pour conserver son prestige.

Quand le roi et ses conseillers lui avaient fait part de leur souhait, Nicolas, élevé dans le sens du devoir et sachant que ce jour arriverait tôt ou tard, s'était incliné.

- J'ai conscience de mon rang, ainsi que de mes obligations à l'égard de mon pays, père. Je me soumets à votre volonté, mais à une condition : accordez-moi six mois de liberté. J'ai besoin de m'évader un peu de Karas dans l'anonymat le plus strict avant de m'atteler à la tâche.
- Mon fils, tu apprendras que pour un roi, le mot « besoin » n'existe pas, avait répliqué sèchement le monarque.
- Certes, mais je ne suis pas encore roi, avait souligné Nicolas

avec fermeté. C'est au titre de prince libre de ses mouvements que je vous soumets ma requête.

- Le visage du roi s'était éclairé d'un sourire.

- Je constate avec plaisir que tu n'es pas dépourvu des qualités d'autorité nécessaires pour diriger notre pays, mon fils. Aussi, mes conseillers et moi-même allons-nous t'accorder ces quelques mois. Tu sais cependant que dans six mois la reine Tia Karedes d'Aristo, ta tante, donne une grande fête pour ses soixante ans. Les caméras du monde entier filmeront l'événement et je tiens à ce que tu assistes à ces cérémonies en tant que roi de Karas.

- Une fois cet accord conclu, Nicolas avait choisi le pseudonyme de Nick Karrier et s'était envolé pour New
- York où il résidait depuis dans un luxueux appartement avec terrasse sur l'île de Manhattan.
- Rien n'était venu troubler la joyeuse vie de ce célibataire riche et plutôt beau garçon pendant son séjour. Comme ses parents avaient su le protéger des médias dès son enfance, il n'avait eu aucune peine à préserver son anonymat à New York.
- Dans deux semaines il quitterait Manhattan et ce soir, pour la première fois, il n'éprouvait aucun regret à cette perspective. Au contraire, il se sentait même tout disposé à partir pour endosser ses nouvelles responsabilités dans son royaume de Karas. A croire que le vieux dicton disant qu'il ne fallait pas abuser des bonnes choses se vérifiait !
- Un peu blasé, il posa la coupe de Champagne tiédasse à laquelle il n'avait pour ainsi dire pas touché sur le plateau d'un serveur qui passait et jeta un coup d'œil discret à sa montre.
- Certes, la préservation des pélicans, des pingouins et autres animaux lui tenait à cœur, comme bien d'autres causes d'ailleurs, mais Dieu qu'il s'ennuyait ! Il résista au désir soudain de s'emparer du micro pour suggérer à tous ces gens de rentrer chez eux et de se contenter d'envoyer un chèque. Ou, mieux encore, pour inviter chacun à donner de sa personne. C'est ce qu'il avait fait deux ans plus tôt pour son plus grand plaisir. Au cœur même de l'été, il avait aidé à la construction de logements sociaux dans une province défavorisée de son île. Non seulement ses muscles s'étaient développés à cette occasion et il avait transpiré à grosses gouttes, mais son engagement l'avait enthousiasmé.
- Tout compte fait, s'emparer du micro paraissait une excellente idée i
- « Oh ! et puis zut ! » se dit-il en se tournant vers le serveur qui

s'approchait de lui.

- Dédaignant le Champagne il prit un autre verre dont le contenu se révéla tout aussi écœurant. Du Martini au jus de pomme ! Désabusé il haussa les épaules, posa son verre sur une table et décida de quitter les lieux. Il pourrait même partir pour de bon dès ce soir, devancer en somme l'échéance qu'il s'était fixée. L'heure de rentrer à Karas avait sonné !
- A cette idée, Nicolas eut un pincement au cœur. En retournant sur son île, il renoncerait au bonheur de l'anonymat, de l'indépendance, au plaisir d'être apprécié des femmes pour lui-même... même si sa fortune ajoutait certainement à son charme naturel ; il n'était pas dupe ! Au cours des six derniers mois il avait tenu dans ses bras les plus jolies New-Yorkaises. Par bonheur, grâce au ciel, aucune d'elles n'avait percé le secret de sa véritable identité...
- Mais ce soir, malgré la nostalgie qui l'avait envahi, il se sentait fatigué de cette vie de contes de fées. Pourtant, jamais il n'aurait imaginé se lasser un jour de la compagnie des jolies femmes !
- " De toute façon, la question ne serait bientôt plus à l'ordre du jour. Lorsqu'il serait de retour dans son pays, il n'aurait plus à se préoccuper de sonder le cœur de ses admiratrices quant à la sincérité de leurs sentiments. Ses conseillers se chargeraient de lui trouver « l'épouse idéale ».
- Ce serait une jeune fille de sang royal ou du moins appartenant à la bonne société, issue de Karas ou d'Aristo, mais certainement pas de Calista. Certes, le roi de Karas entretenait des rapports polis avec les cheiks de l'île de Calista, mais sans plus. Une différence de culture les séparait et aucun des deux partis ne cherchait vraiment à nouer de relations plus cordiales.
- Nicolas était sans illusion sur les unions royales. Seuls comptaient les intérêts de l'Etat. L'amour, la passion, le sexe et l'engagement ne faisaient pas partie du contrat. Il se permettrait cependant de suggérer que sa future épouse soit au moins une jolie femme. A ce point de ses réflexions, il se dit qu'il devait quitter New York dans les plus brefs délais. Une nouvelle aventure amoureuse dans la cité magique le mènerait à la catastrophe. .. Mais comment quitter cette ville sans un dernier clin d'œil au destin ?

- Quelques billets de loterie, monsieur ? En avez-vous déjà acheté ?

- Cette voix féminine qui s'adressait à lui n'avait rien d'aimable. Dans un flash-back, il lui sembla même reconnaître celle de

l'une de ses anciennes nurses, la plus sévère de toutes...

- Il ne se donna pas la peine de lever les yeux et tira son portefeuille de sa poche.
  - Combien ? s'enquit-il d'un ton impatient.
  - Mille dollars l'un.
  - Donnez-m'en cinq, je vous prie.
  - Seulement cinq ? Pourtant, à ce que l'on dit, vous ne regardez pas à la dépense !

- Surpris, Nicolas tourna son regard vers son interlocutrice. O surprise ! Elle ne ressemblait nullement aux nurses de son enfance. Dans son souvenir, aucune n'avait ce corps gracile et sensuel, ces cascades de boucles blondes et ces grands yeux bruns dans un visage aux traits fins. Le regard de l'inconnue affichait en revanche un franc mépris.
- Elle était ravissante et, à l'évidence, il ne l'impressionnait pas le moins du monde. Alors il se dit que passer la nuit avec une telle beauté clôturerait agréablement ses six mois de liberté.

2

- L'étincelle dans le regard de Nick Karrier alerta Chloé. Elle regretta de l'avoir interpellé ainsi, mais trop tard ! Défier un homme de cette importance avait été folie de sa part. Etourdie qu'elle était ! Alors qu'elle n'aspirait qu'à vendre tous ses billets pour pouvoir rentrer chez elle, elle venait de foncer tête baissée dans un piège.
- Elle s'interrogea cependant sur un point : signer un chèque ou donner quelques billets signifiait-il pour les nantis qu'ils soutenaient sans réserve la cause qui les réunissait? En fait, elle connaissait la réponse. Si aujourd'hui elle était obligée de travailler pour joindre les deux bouts, elle avait grandi dans l'opulence avant que son père ne dilapide au jeu toute la fortune familiale. Il était l'un des dignitaires de l'île de Calista, mais elle se gardait bien de le crier sur les toits. Un jour, dans une réunion mondaine à Paris, elle avait imprudemment évoqué ses origines. Elle en rougissait encore de honte au souvenir des réactions que cela avait suscitées.
- — Fille de cheik? avait ricané l'un de ses interlocuteurs. Mais alors tu vis dans le désert, sous une tente ? Et combien de chameaux possèdes-tu ? Depuis cet épisode, Chloé savait à quoi s'en tenir avec les gens riches. Leur insolence n'avait pas de bornes, et Nick Karrier ne faisait sans doute pas exception à la règle. Elle n'était à New York que depuis deux jours, et ses oreilles bourdonnaient déjà du nom de Nick Karrier. On disait

que l'homme était riche et séduisant. La belle affaire !

- Tous les hommes présents ce soir étaient aussi riches, aussi élégants que Nick Karrier.
    - « Mais aucun d'eux n'est aussi séduisant », concéda-t-elle.
    - Lorsqu'elle abordait poliment ces messieurs, billets de loterie en main, ils semblaient plus attirés par son décolleté que par la loterie. Deux d'entre eux, bien qu'accompagnés de leur épouse, lui avaient même glissé dans la main leur carte de visite professionnelle mêlée aux dollars. Un autre, célibataire semblait-il, lui avait laissé entendre que s'il prenait six billets, il aimerait une contrepartie.
    - Indignée, Chloé avait planté là l'insolent pour s'approcher de Nick Karrier. Mais pourquoi diable avait-elle perdu son sang-froid en l'abordant? Pendant ce temps, Nick Karrier l'examinait de la tête aux pieds. Ce soir, elle portait contre son gré de vertigineux talons aiguilles argentés choisis par son agent. Celui-ci avait réussi à la persuader qu'en tant que futur top model elle avait tout intérêt à attirer l'attention sur elle dans les soirées new-yorkaises.
    - Sous ce regard insistant, Chloé se sentit rougir et en fut troublée. Elle s'efforça de se raisonner. Son tout nouveau métier n'exigeait-il pas qu'elle accepte d'être regardée de la sorte ?
    - Elle se souvint tout à coup de ses dix-huit ans. Ce jour-là, son père avait décidé de l'exhiber devant une assemblée de prétendants éventuels car, à Calista, les pères s'arrogent le droit d'intervenir dans le choix du futur époux. Outrée, Chloé s'était rebellée. Le cheik Sharif lui avait alors rappelé que, si « barbare » soit-elle, cette coutume n'avait encore jamais été violée dans sa famille.
    - En fait, elle soupçonnait son père de chercher à résoudre ses problèmes financiers en lui faisant épouser un homme riche. Ulcérée par ces pratiques d'un autre âge, elle l'avait supplié de lui accorder un délai de réflexion de deux ans avant de la marier.
    - Non sans réticence, le cheik Sharif lui avait ouvert la porte de la cage dorée qui la retenait prisonnière et elle s'était envolée pour Paris. Là, elle entreprit de chercher du travail... et ne tarda pas à déchanter. Les six langues qu'elle parlait couramment et ses qualités de parfaite maîtresse de maison capable de dresser un plan de table

de six cents couverts ne se révélèrent d'aucune utilité, d'autant qu'elle n'avait aucune expérience professionnelle dans aucun domaine. Sa réserve d'argent fondant comme neige au soleil, elle opta pour le mannequinat, qui semblait mieux convenir à ses goûts, et partit pour New York. Elle se lassa toutefois très vite de cette nouvelle vie, la futilité du milieu de la mode lui devenant chaque jour plus insupportable, de sorte qu'elle regretta bien vite son pays.

- En désespoir de cause, elle écrivit à son père pour lui annoncer qu'elle serait de retour pour la célébration de l'anniversaire de la reine d'Aristo, le royaume voisin. Dans le souci de renforcer ses relations avec Calista, le souverain d'Aristo, allié à celui de Karas, avait en effet convié le cheik Sharif à la fête. Ainsi, par cette lettre, Chloé s'en remettait-elle à son père, au risque de se retrouver bientôt mariée à un homme aussi vieux et laid que riche.

- Alors, ces billets ? Vous les couvez ou vous les vendez ?

- Chloé revint brusquement sur terre. Nick la dévisageait d'un air supérieur qui l'agaça.
- —Désolée, dit-elle sèchement. Combien de billets vou...

- Je vous en ai demandé cinq, l'interrompit-il. Et vous avez cru bon d'ajouter que j'ai l'habitude de jeter l'argent par les fenêtres. D'ailleurs, qu'en savez-vous ?

- Que lui répondre ? Elle n'allait tout de même pas lui révéler que toutes ses conquêtes vantaient ses voitures de luxe, son fabuleux appartement à Manhattan et ses fêtes incessantes.

- J'entendais par là... qu'il est tout à votre honneur de financer une cause estimable.
- Ah ! Vous êtes donc convaincue que les pélicans sont véritablement en péril ?
  - Chloé ne put réprimer un éclat de rire.
  - Quel rire charmant, miss...

- Elle sentit soudain ses genoux fléchir sous le regard ensorcelant de Nick.

- Sutton. déclara-t-elle. Alors, combien de billets voulez-vous ?

- Sutton n'était pas son vrai nom, mais celui qu'elle avait adopté en quittant Calista.

- Combien comptiez-vous en vendre ce soir?

- Le carnet entier, naturellement. Mais à ce rythme, j'en suis encore loin.
- Comment cela, à ce rythme ? Est-ce à dire que vous perdez votre temps en ma compagnie ?
- Non ! Loin de moi cette idée, se défendit-elle, consciente que le piège se refermait sur elle.
- Pour clore cette discussion, miss Sutton, je prends tous les billets.
- Tous? Mais... il m'en reste au moins cinquante, monsieur Karrier...
- Peu importe ! répondit Nick en tirant un carnet de chèques de sa poche.
- Je me permets de vous rappeler qu'ils sont à mille dollars l'unité.

- Indifférent à cette remarque, Nick rédigea son chèque et le lui tendit avec un sourire enjôleur.
  - — Voilà. Mais j'exige une compensation, ajouta-t-il. Chloé hésita.

- Vous plaisantez, je suppose ? Navrée, monsieur Karrier, mais il n'y aura pas de compensation, et...
- Ah ! vous voilà Chloé ! s'exclama au même moment l'organisatrice de la soirée en s'avançant, le sourire aux lèvres. Comment ? Il vous reste encore tous ces billets ?
- Erreur, chère madame. Ces billets sont à moi, rectifia Nick, un rien charmeur.

- Il s'empara prestement des billets que Chloé avait encore en main et tendit son chèque à la femme, aussi stupéfaite que ravie.
- — Comme c'est généreux de votre part ! gloussa-t-elle.
- — Oh ! C'est bien naturel, madame. La cause que vous défendez est noble et Chloé est une habile négociatrice. Croyez-le ou non, elle a accepté de dîner avec moi si j'achetais tous les billets.
- Il se tourna alors vers l'intéressée en ajoutant :
- — Cela vaut mieux que de jeter l'argent par les fenêtres, n'est-ce pas ?
- Abasourdie par son aplomb, Chloé demeura bouche bée. Cette fois, elle était bel et bien prise au piège.

- Une imposante limousine attendait le long du trottoir; Chloé n'en fut pas étonnée. A l'instar de ses semblables, non seulement Nick Karrier affichait une insolente opulence, mais il faisait attendre son chauffeur pendant des heures tandis qu'il prenait du bon temps ! Tout cela ne fit que la conforter dans ses convictions.
- Une chose l'étonna cependant : il lui ouvrit lui-même la portière de la voiture. A peine avaient-ils démarré qu'elle l'entendit demander :
- —L'avion de votre sœur a-t-il décollé à l'heure? Croyant qu'il s'adressait à elle, elle se tourna vers lui, surprise. Et là, seconde surprise, ce fut le chauffeur qui répondit.
    - Pile à l'heure, monsieur Karrier.

- — Je m'en suis douté quand j'ai vu que vous étiez déjà de retour.
- L'idée effleura Chloé que ce milliardaire était peut-être différent des autres, en ce sens qu'il se montrait plutôt aimable avec ses employés. En revanche, quand il lui adressa ce sourire qui la faisait fondre, elle comprit qu'il allait lui proposer la visite de son appartement... La routine, en somme, pour ce genre d'homme.
    - La cuisine italienne est-elle à votre goût, miss Sutton ?
    - Votre cuisinier aurait-il préparé un de ces merveilleux « ragoûts » ? s'enquit-elle d'une voix suave.
    - Je n'ai qu'une personne à mon service, une gouvernante qui fait aussi office de cuisinière. Un ragoût pour moi tout seul ? Mais qu'en ferais-je, grand Dieu ?

- Elle avait l'impression que Nick avait retourné la situation. Voilà qu'elle se mettait à poser des questions idiotes ! Soudain, elle se sentit humiliée.

- Peu importe. De toute façon, répondit-elle d'un ton glacial, je n'ai pas faim.

- En réalité elle mourait de faim. Son dîner s'était résumé à une bouteille d'eau et trois amandes. Il est vrai qu'elle suivait un régime basses calories pour perdre deux kilos, les agents américains préférant les mannequins filiformes. Quel supplice pour elle qui adorait la cuisine italienne ! Elle se garda bien cependant d'en informer son interlocuteur qui soupira, comme si son refus lui posait vraiment un problème.

- Chez Giovanni ! ordonna-t-il tout à coup à son chauffeur. Quant à vous, ajouta-t-il en se tournant vers Chloé, vous me

tiendrez compagnie pendant le repas. J'ai une faim de loup.

- Etiez-vous donc trop occupé pour goûter au buffet du gala?
- Je déteste les petits-fours caoutchouteux. Et, pour votre information, je me suis ennuyé à mourir toute la soirée.
    - Chloé garda un silence prudent.
    - « Va pour Giovanni, se dit-elle. Encore un de ces restaurants branchés qui grouillent de m'as-tu-vu ! »
    - Une fois encore, elle fut surprise. Giovanni se situait dans le quartier de la petite Italie et le propriétaire accueillit Nick Karrier comme un ami de longue date. La conversation s'engagea entre les deux hommes. Chloé découvrit que son compagnon maîtrisait parfaitement l'italien, tout comme elle, mais elle se garda de tout commentaire quand le patron les guida vers une table éclairée aux chandelles dans un jardin charmant.
    - Comme Nick l'aidait à s'asseoir, ses mains effleurèrent ses épaules dénudées et Chloé sentit son cœur s'affoler.

- Un endroit plein de charme s'il en est ! souligna Nick. On ne se croirait pas en ville.

- Même si elle partageait son opinion, elle s'abstint d'émettre un avis sur le sujet. Raide comme un passe-lacet sur sa chaise, elle regarda autour d'elle tandis que Nick faisait son choix sur la carte.
- Quelques minutes plus tard, le serveur déposa sur la table une bouteille de chianti nichée dans sa paille et une énorme assiette d'antipasti.
    - Vous êtes sûre que vous ne voulez pas dîner ?
    - Absolument sûre, confirma-t-elle en jetant ostensiblement un coup d'œil à sa montre.
        - Nick lui servit alors un verre de vin.
    - Je vous ai dit que...
    - Que vous n'aviez pas faim, je sais. Mais vous pourriez avoir soif.

- Il but quelques gorgées de son propre verre.
- — Rien à voir avec la piquette que l'on sert dans les galas pour « la défense de n'importe quoi » ! plaisanta-t-il, savourant à l'évidence le chianti.
- —Mais ce n'était pas n'importe quoi ! s'insurgea Chloé.

- Si vous voulez mon avis, tout le monde se moque bien des pélicans. Comme du reste, d'ailleurs ! On se donne juste bonne conscience en distribuant de l'argent.

- Il croqua un morceau de pain et poursuivit :
- —Délicieux ! C'est la femme de Giovanni qui le fait. Il se régalait manifestement. Fromage, tomates cerises, rien ne lui était épargné. L'estomac de Chloé se mit soudain à gargouiller, ce qui n'échappa pas à son vis-à-vis qui haussa les sourcils.
- Rouge de confusion, elle grignota un morceau de pain.
- C'est alors que Giovanni s'approcha de leur table en poussant un chariot croulant de hors-d'œuvre variés.
    - Non, merci, dit Chloé. Tout cela m'est interdit.
- La *signorina* ne veut donc pas goûter aux délices de ma Céleste? s'indigna Giovanni, la main sur le cœur.
- La question n'est pas là... Bon, pour ne pas vous froisser, je veux bien picorer.
- Certes, elle était au régime, mais elle avait aussi secrètement envie de contrarier Nick, beaucoup trop sûr de lui.
- Elle dut cependant se rendre à l'évidence. Les plats étaient exquis... et Nick Karrier surprenant. Décontracté, charmeur et drôle quand il évoquait les galas de bienfaisance auxquels il assistait, il se montra attentionné et s'intéressa à son métier de mannequin. Il rit aux éclats quand elle lui expliqua que défiler sur un podium chaussée de talons aiguilles deux pointures au-dessous de la sienne s'avérait périlleux.
- Incidemment, leurs mains se frôlèrent au-dessus de la corbeille à pain. L'émoi que Chloé en ressentit lui coupa aussitôt l'appétit, tandis qu'une musique douce se faisait entendre dans le jardin. Puis la voix chaude de Norah Jones s'éleva dans le silence de la nuit.
- — Giovanni connaît mes goûts, commenta Nick. Il sait que Norah Jones est ma chanteuse préférée.
- Chloé commençait à se rendre compte qu'elle s'était trompée sur la personnalité de Nick Karrier.
- —Puis-je vous inviter à danser? proposa-t-il. Partagée entre la prudence et son attirance pour cet homme, elle hésita un instant. Puis elle se leva et, quand il l'enlaça, il lui sembla que son cœur cessait de battre.
- Elle sentit le souffle de Nick sur sa tempe tandis que ses propres lèvres frôlaient sa gorge. Ils ne dansaient pas, ils ondulaient doucement au rythme de la mélodie. Lorsqu'elle releva la tête pour chercher son regard, Nick effleura ses lèvres.
- 4
- —Nick, murmura-t-elle, non, je vous en prie... Indifférent à ses protestations, il enferma le visage de Chloé dans ses mains et

plongea ses yeux dans les siens. Il n'avait jamais ressenti un tel attrait pour une femme. Cédant alors à son impulsion, il prit les lèvres de Chloé et savoura leur douceur. Tout d'abord réticente, elle répondit bientôt à son baiser avec ardeur.

- — Chloé ! souffla-t-il, embrasé par la chaleur de ce corps qu'il serrait contre le sien.
- Elle se haussa sur la pointe des pieds et noua ses mains sur sa nuque tandis qu'il resserrait son étreinte pour lui témoigner l'intensité de son désir.
- Enivré par son parfum, troublé par les mouvements lascifs de son corps, Nick ne put réprimer un gémissement. Il se dit alors que des prémices aussi prometteuses risquaient fort d'altérer son sang-froid. De sa vie il n'avait éprouvé pareil vertige.
- Son désir de posséder cette femme devenait impérieux. Il le lui manifesta en prenant ses lèvres avec un regain d'ardeur, murmurant son nom de temps à autre.
- A cette heure-là le jardin était désert, mais ils risquaient malgré tout d'être surpris par un client attardé ou un membre du personnel. Dans un éclair de lucidité, Nick l'entraîna à l'écart et leurs lèvres s'unirent de nouveau comme pour entretenir le feu qui brûlait en eux.
- Tandis que les mains de Chloé se glissaient sous sa chemise, Nicolas titilla du bout des lèvres un téton qui s'offrait à lui tout en relevant la robe de soie sous laquelle palpitait la source du désir.
- « Maintenant ! songea-t-il. C'est maintenant que je la veux.» Un souffle de vent porta soudain la musique jusqu'à eux et cela suffit à les ramener sur terre.

- Non ! supplia-t-elle, réalisant que les choses allaient trop loin.

- Elle renonça toutefois à repousser Nick et laissa ses mains sur ses épaules. Confus, il appuya son front contre le sien.

- Je vous demande pardon, murmura-t-il, je n'aurais pas dû vous entraîner dans cette aventure.
- Ce n'est pas entièrement votre faute, balbutia-t-elle. J'ai eu tort de vous suivre jusqu'ici. J'admets que si je n'avais pas cédé à vos avances, Nick...
- Nicolas, corrigea-t-il. Appelez-moi Nicolas. J'aimerais entendre vos lèvres prononcer mon véritable prénom.

- —Nicolas, notre histoire doit s'arrêter là. Je vous assure. Il prit de nouveau le visage de Chloé entre ses mains et demanda :
    - Croyez-vous au destin, Chloé?
    - Je sais surtout distinguer le bien du mal.

- —Et ce que nous venons de faire n'est pas bien.

- —Mais où est le mal ? insista Nicolas. Je veux vous faire l'amour et, à l'évidence, vous le désirez autant que moi.
- Comme elle secouait la tête pour s'en défendre, il la regarda dans les yeux et reprit :
- — Vous saviez comme moi que c'était inévitable. Chloé se mit à trembler comme une feuille.

- Mon Dieu, pria-t-elle, aidez-moi ! Dans quel piège suis-je tombée ?
- Diable ! se récria-t-il avec un petit rire. Je ne vois aucun piège dans le fait de succomber à l'attirance que nous éprouvons l'un pour l'autre.
- Vous ne comprenez pas, Nicolas, dit-elle en se mordillant la lèvre. Tout ceci ne peut que nous mener dans une impasse.
- J'en ai conscience, admit-il en recueillant une larme qui roulait sur la joue de Chloé. Pourtant, je n'ai pas envie de vous laisser partir comme ça.

- Fuir cet homme lui brisait le cœur, mais elle savait qu'elle n'avait pas le choix. De toute façon, rien n'était possible entre eux, puisqu'elle était résolue à rentrer au pays pour épouser l'homme que son père choisirait.

- Vous ne pouvez pas savoir, Nicolas. J'ai certaines obligations...
- Il se trouve que j'en ai aussi, l'interrompit-il sèchement C'est pourquoi j'estime que ce soir, nous devrions vous et moi les mettre entre parenthèses.

- Bouleversée, Chloé caressa les lèvres de Nicolas de ses doigts délicats. Désormais, l'obéissance et les devoirs allaient guider sa vie, celle qu'elle avait choisie en décidant de retourner à Calista, au risque de connaître d'interminables nuits sans amour partagé.
- — Chloé, murmura-t-il en effleurant ses lèvres. Acceptez de venir chez moi, je vous en prie.
- Elle se garda de protester, mais elle mesurait tout l'enjeu de la folie qu'elle s'apprêtait à commettre.
    - Une nuit, une nuit seulement !
    - Docile, elle se laissa alors guider à travers le jardin jusqu'à la voiture.

- ## *5*

- La limousine noire attendait devant le restaurant.
- — A la maison, dit Nicolas au chauffeur avant de refermer la

vitre qui préservait l'intimité des passagers.

- Il se tourna ensuite vers Chloé et perçut le désarroi dans ses grands yeux bruns. Aussi, pour apaiser ses craintes, la prit-il dans ses bras en espérant que cela suffirait à la rassurer. Il baisa avec ferveur ses paupières, sa gorge, ses lèvres, s'efforçant de calmer le désir fou qui montait en lui. Bientôt il la tiendrait tout contre lui, nue et frémissante, prélude à une nuit torride.
- Dans l'élan de désir qui l'animait, il fit glisser une des bretelles de sa robe et promena ses lèvres brûlantes sur sa gorge offerte tandis que sa main remontait le long de sa cuisse. Sous ses doigts, la peau se révélait chaude et soyeuse.
- Elle gémit sous l'audace de cette caresse et Nicolas sentit les battements de son cœur s'accélérer.
- Le trajet jusqu'à Manhattan s'effectua en quelques minutes car, en soirée, la circulation était généralement fluide.
- Dans l'ascenseur, le jeune prince réprima difficilement l'envie de prendre Chloé dans ce lieu insolite sans perdre un instant, mais il se dit que leur première et dernière nuit d'amour méritait un cadre plus romantique.
- Alors il l'embrassa de nouveau, lui murmurant entre deux baisers combien elle était ravissante, à quel point il la désirait.
- Une fois dans l'appartement baigné d'une pâle clarté lunaire, Nicolas la contempla en silence, puis il lui prit les mains et les baisa avec ferveur.

- Comme tu es belle, ma Chloé ! dit-il d'une voix douce.

- Pour Chloé, le temps sembla se suspendre.
- « Sans doute le calme précédant la tempête », se dit-elle dans un ultime sursaut de lucidité.

- Nicolas, je dois t'avouer...

- N'en dis pas plus, ma douce. Je sais que tu n'es pas femme à te donner dès le premier soir.
- Ce n'est pas tout, murmura-t-elle. J'ai autre chose à te dire.

- Sans plus attendre, il la souleva dans ses bras et l'emporta vers sa chambre.
- Les scrupules de Chloé s'évanouirent alors, laissant place à l'attente fébrile des instants à venir. La chaleur du corps de Nicolas contre le sien, ses baisers pleins de promesses éveillèrent en elle une impatience inconnue jusqu'alors.
- « Mon Dieu, quelle soirée étrange et magique ! », songea-t-elle en s'offrant sans réticence à ses caresses.
- Nicolas ôta sa veste et sa cravate, tandis qu'elle s'efforçait de

chasser une ultime hésitation et faisait glisser la fermeture Eclair de sa robe.

- Laisse-moi faire, proposa-t-il d'une voix chaude et sensuelle.

- Il passa derrière elle et, tout en baisant sa nuque, finit ce qu'elle avait commencé. La robe ne fut bientôt plus qu'un petit amas de soie à ses pieds.
- Chloé ne portait plus désormais qu'un string et ses talons aiguilles.
- Nicolas retint son souffle et l'invita à lui faire face. Alors il prit ses lèvres, et Chloé comprit qu'elle avait attendu ce moment-là toute la soirée et ne regrettait rien.
- Encouragé par tant de docilité, le jeune prince lui ôta lentement son string, entrecoupant ses gestes de caresses et de baisers. Quand elle fut entièrement nue, il la souleva dans ses bras, la déposa sur le lit puis s'allongea auprès d'elle.
- Alors, d'une main experte, il redessina lentement les contours de son corps, s attardant sur la naissance de sa gorge, déposant un baiser sur son sein. En cet instant, il lut dans ses yeux le désir inexorable qui montait en elle. Et quand il effleura la source de sa féminité, Chloé gémit de plaisir, renversant sa tête en arrière, toute à ces délices.
    - Bientôt, ma Chloé, bientôt, chuchota-t-il.

- Il caressa de nouveau le corps cambré et l'attira contre lui.
    - Non, maintenant ! supplia-t-elle.

- Scellant ses lèvres d'un baiser, il glissa ses doigts au plus intime de son être, provoquant en elle un spasme de plaisir.
- Alors il se dévêtit à la hâte, se munit d'un préservatif, puis elle s'ouvrit à lui sans la moindre réserve.

- Oh, Nicolas..., murmura-elle en cambrant les reins pour mieux l'accueillir en elle.

- Il la couvrit de baisers, la dévora des yeux tandis que les mouvements amples et puissants de leurs corps les emmenaient dans un univers de plaisirs indicibles.
- Chloé s'agrippa soudain aux épaules de son amant et dans un cri se laissa emporter par la force de l'étreinte, telle une rivière promise à l'immensité de la mer.
- Dans l'apaisement qui suivit la plénitude des sens, Nicolas découvrit avec un ravissement mêlé de fierté que Chloé venait de lui faire don de sa virginité.
-

- Oh ! merci, mon amour ! lui chuchota-t-il à l'oreille. Si j'avais su que j'étais le premier, j'aurais fait preuve de plus de douceur.
- Tout était parfait, Nicolas. Tu m'as rendue merveilleusement heureuse.

- — Et toi tu m'as fait un don inestimable, ma chérie.

- J'en suis ravie, murmura Chloé en effleurant ses lèvres.

- Dans un nouvel de sensualité, il glissa les jambes entre les siennes et leur souffle s'accéléra à mesure que leur désir s'intensifiait. Elle l'accueillit en elle et ne put réprimer un gémissement de plaisir en se laissant emporter une fois encore dans le tourbillon de l'extase.
- Ils s'endormirent enfin, étroitement enlacés. Dans la nuit, ils s'éveillèrent plusieurs fois pour donner libre cours à leur passion mais au matin, quand Chloé ouvrit les yeux aux premiers rayons du soleil, elle remarqua que Nicolas n'était plus auprès d'elle.
- Comment devait-elle interpréter son absence ? Avait-il déjà repris sa liberté ? Etait-ce une habitude chez lui de filer en catimini après une nuit d'amour?

- Chloé se dit que c'était là l'occasion de s'effacer de la vie de Nicolas. Elle fermerait tout simplement la porte de l'appartement derrière elle et disparaîtrait sans regrets. Ainsi, elle tournerait la page et suivrait le chemin tracé par son père. A ceci près qu'elle avait perdu son innocence.
- Autrefois, à Calista, les femmes promises au mariage étaient sévèrement punies pour une telle faute ; fort heureusement, les mœurs avaient évolué. Ainsi, Chloé ne se sentait-elle pas coupable de s'être abandonnée dans les bras de Nicolas. Pourtant, à ses yeux, on ne pouvait impunément se donner à un homme sans l'aimer vraiment. Avant cette nuit, elle avait découragé de nombreux séducteurs qui ne cherchaient qu'à l'entraîner dans une relation intime. Aucun d'eux n'avait trouvé grâce à ses yeux. Seul Nicolas avait su la convaincre de s'offrir à lui, et cela en une seule soirée. Résolue malgré tout à mettre un terme à cette aventure d'un soir, elle repoussa les draps de soie froissés, se leva et chaussa ses talons aiguilles.
    - Bonjour, belle Chloé.

- Elle sursauta et attrapa vivement le drap pour dissimuler sa nudité avant de se retourner. Adossé au chambranle de la porte, Nicolas lui souriait. Vêtu d'un sweat-shirt de coton noir et d'un jean très ajusté, les cheveux encore humides, il faisait songer à

un dieu grec surgi des eaux. Il était tout simplement fascinant.

- Déjà debout, chérie ? As-tu bien dormi ?
- Merveilleusement bien, merci.

- Il s'approcha d'elle d'une démarche nonchalante.
- —Tu sais, si je me suis levé c'était pour échapper à de nouvelles tentations, dit-il, le regard brillant. Mais il est encore temps pour le câlin du matin, ma jolie.
  - Nicolas, je ne crois pas que...

- Sourd à ses protestations, il l'enlaça si prestement que sa phrase resta en suspens.
  - Comme tu es désirable, murmura-t-il.
  - Laisse-moi, je t'en prie.
  - Pourquoi ? Douterais-tu de ma sincérité ?
  - Non... là n'est pas la question. Mais tout ceci est tellement nouveau pour moi...

- Il l'interrompit d'un baiser et elle céda sans plus de réticence au désir qui la possédait de nouveau.

- Le don de ta virginité est à mes yeux le cadeau le plus précieux, ma douce. Ne te sens pas coupable de ton inexpérience, *agapi mou.*
  - Chloé sursauta.
  - Que dis-tu ?

- —Un mot gentil, répondit-il tout naturellement.

- Mais c'est du grec, Nicolas ! J'ignorais que tu parlais cette langue.
  - — Oui, parmi d'autres, lui confia-t-il, un rien désinvolte.
  - Elle aussi parlait le grec, mais elle se refusait à évoquer son passé et encore moins son avenir.

- Eh bien, Chloé, que se passe-t-il ? Qu'est devenu ton sourire si enjôleur?
- Je... je dois m'habiller, bredouilla-t-elle, en se détournant de lui.
  - Ah ! Tu as donc hâte de me quitter?
  - Oui... Enfin... non... C'est surtout parce que...
  - Parce que tu es à moitié nue... et sublime.

- Elle sentit soudain ses joues s'empourprer au souvenir de leurs étreintes.
- Nicolas posa ses lèvres brûlantes sur les siennes et mit fin en

un clin d'œil à ses hésitations. Chloé s'abandonna volontiers et accueillit en gémissant de plaisir les caresses de son amant.

- Encouragé de la sorte, il la renversa sur le lit et l'attira à lui pour lui témoigner la force de son désir.

7

- Ainsi, ils prolongèrent avec délices le rêve de leur nuit d'amour. Nicolas fut le premier à ouvrir les yeux et comme Chloé somnolait encore, il lui proposa dans un murmure de le rejoindre sous la douche.
    - Voilà qui te réveillera, jolie marmotte, plaisanta-t-il.
- Comme elle lui répondait par un bâillement, il la souleva dans ses bras.
    - Allons, tu n'as plus le choix, maintenant.
- Mais que fais-tu ? s'indigna-t-elle en se débattant comme un beau diable.
    - Tu vas voir !
- Nicolas la porta dans la salle de bains, la déposa dans la cabine de douche puis, sans crier gare, ouvrit le robinet d'eau froide.
    - Mais enfin, tu es fou ! protesta Chloé. C'est glacé !
- Glacé mais efficace, ma jolie, répliqua-t-il en la serrant tout contre lui.
    - Tu me le paieras, scélérat !
    - Peut-être, mais je compte bien en tirer un bénéfice.
- Il l'enferma tendrement dans ses bras, et de nouveau leurs corps s'embrasèrent dans une folle étreinte.
- —Tu trouveras un peignoir de bain accroché derrière la porte, dit-il peu après en sortant de la douche.
- Chloé prit le peignoir avec un brin de réticence en songeant qu'il avait peut-être enveloppé le corps de l'une de ses précédentes conquêtes. Non. L'odeur qui en émanait était bien celle de l'homme qui lui avait fait l'amour toute la nuit et ce matin encore. Aucun doute sur ce point.
- Nicolas préparait le petit déjeuner quand Chloé entra dans la cuisine, vêtue de la robe de soie qu'elle portait la veille. Il ne put s'empêcher de sourire.
- Oh ! je sais ! soupira-t-elle. Ma tenue de soirée est un peu ridicule à cette heure-ci, mais je n'avais que cela à me mettre.

- Il continua à griller des toasts en silence tout en la couvant du regard.

- A vrai dire, je me moque éperdument de ta tenue, chérie, dit-il enfin. Je me demandais seulement si tu avais des projets pour la journée.

- Chloé s'attendait si peu à cette question qu'elle y vit plutôt une façon élégante de la congédier. Alors, pour ne pas perdre la face, elle résolut de s'inventer des obligations.
    - Oh oui ! J'ai mille choses à faire.
    - Mille choses ! reprit-il en riant. Mais tu as un emploi du temps de ministre ! Par quoi comptes-tu commencer?
    - Je dois avant tout faire quelques courses pour la maison. Je n'ai emménagé que la semaine dernière, et mon frigo est vide. Il me faut du café, du beurre...
    -

- Nicolas l'écoutait, un brin perplexe.

- D'ailleurs, il faut que je me dépêche, ajouta-t-elle tout en prenant son sac à main.
    - Il l'attrapa par la main et l'attira à lui.

- Je connais un endroit où l'on vend un excellent café. Chez Zabar.
    - — Merci, dit-elle. Je tâcherai de m'en souvenir.
    - Nicolas se pencha alors vers elle et l'embrassa à perdre haleine.

- Je... je ne comprends pas, balbutia-t-elle. Tu me demandes de partir et puis...
    - Diable ! Je ne t'ai jamais rien demandé de tel.
    - C'est pourtant ce que j'ai compris. Certes, les termes étaient choisis avec soin, mais...
    - En voilà assez maintenant, l'interrompit-il en la prenant pas la taille. Va pour le shopping ! Je t'accompagne chez Zabar. Pour midi, j'avais pensé à un pique-nique dans Central Park, mais puisque...
    - Si je comprends bien, tu as l'intention de passer la journée avec moi ?

- En fait, l'idée de la quitter n'avait même pas effleuré Nicolas. Pourtant, jamais aucune de ses aventures n'avait encore franchi le cap du petit matin. Seule Chloé avait accompli ce miracle : lui donner l'envie de prolonger les moments inoubliables passés dans ses bras.

- Chloé hésita un instant. Si elle passait la journée avec son fougueux amant, leur séparation n'en serait que plus cruelle.
    - Eh bien, Chloé, que décides-tu ?
    - Cette idée me séduit, bien sûr, mais...
    - Mais?
    - C'est impossible, Nicolas. La nuit dernière...
    - La nuit dernière nous étions au paradis, ma chérie...
    - C'est vrai, mais...
    - Ce matin aussi, d'ailleurs !
    - Certes, admit-elle d'une petite voix.
- Profitant de ses hésitations, Nicolas déposa un baiser ardent sur ses lèvres et elle y répondit volontiers. Ce fut comme si une traînée de feu parcourait son corps. Elle comprit alors qu'elle était perdue.
- Allons, vas-tu enfin te décider, princesse de mes nuits ? murmura-t-il.
- Chloé chercha désespérément l'argument qui la tirerait d'affaire puis, faute d'imagination, avança :
- Nicolas... je ne me vois pas sur la pelouse de Central Park dans cette tenue.
- Qu'à cela ne tienne, ma belle ! dit-il en l'entraînant vers la porte.
-
- ***8***
- En galant homme, Nicolas tint compte de la remarque de Chloé et décida de la conduire chez elle afin qu'elle puisse se changer.
- Ils montèrent allègrement l'escalier étroit jusqu'à l'appartement qu'elle partageait avec deux amies sur la Troisième Avenue. Dans la chambre, grande comme un mouchoir de poche, Nicolas la regarda ôter sa robe et n'eut qu'un pas à faire pour la prendre dans ses bras. Une indicible fièvre s'empara aussitôt de leurs corps enlacés et, dans leur hâte de se donner l'un à l'autre, ils s'allongèrent à même la moquette. Une heure plus tard, à l'ombre d'un érable centenaire de Sheep Meadow, ils partageaient un pain de la boulangerie Bouchon agrémenté d'un excellent fromage. Tout au long du pique-nique Nicolas prêta une oreille attentive aux récits de l'enfance de Chloé, aux anecdotes qui avaient émaillé sa jeunesse, savourant la douceur de sa voix.
- L'intérêt qu'il éprouvait pour cette jeune femme spontanée et

sensuelle était donc bien réel. Mais curieusement, pour la première fois depuis leur rencontre, il éprouva du remords. En effet, il n'avait retenu Chloé que pour son propre plaisir. Dès lors, comment allait-il lui expliquer sans la blesser que leur bonheur n'avait pas d'avenir ? Dans quelques jours il prendrait ses nouvelles responsabilités dans le royaume de Karas où déjà l'attendait sans nul doute une future épouse soumise.

- Chloé... allons-nous-en, dit-il tout à coup. Quittons la ville.

- Surprise par ce brusque changement d'attitude, Chloé s'interrogea.
- Quelle surprise lui réservait encore Nicolas ? Cette envie soudaine de quitter New York signifiait-elle que leurs moments de bonheur partagé touchaient à leur fin ?
- « Soit ! Je m'accorde encore l'après-midi, songea-t-elle le cœur serré. Et je le quitterai à minuit, comme Cendrillon. »

- Pourquoi ne pas faire un saut dans le Connecticut ? proposa-t-il. C'est à deux heures de New York.
- Pourquoi pas ? C'est une merveilleuse idée, s'entendit-elle répondre comme dans un rêve.

- Nicolas se pencha vers elle et l'embrassa tendrement dans le cou. Puis il sortit son portable de sa poche et composa rapidement un numéro.

- Bien. Nous serons là dans une heure, conclut-il après avoir échangé quelques mots avec son interlocuteur.
    - Il referma son téléphone et sourit à Chloé.

- Dépêchons-nous. Notre avion part en milieu d'après-midi.
- L'avion... pour le Connecticut? s'étonna-t-elle, un peu décontenancée par cette décision prise à la hâte.

- Occupé à rassembler les restes du pique-nique, Nicolas ne répondit pas tout de suite.

- Non. Nous partons pour... mais c'est une surprise, conclut-il avec un clin d'œil malicieux.
- Nicolas, tu exagères ! protesta Chloé. Tu choisis une destination sans me demander mon avis et je suis censée te suivre les yeux fermés ?
- C'est exactement ce que j'attends de toi, mon amour, murmura-t-il en la serrant très fort contre lui.
    - Elle s'arracha brusquement à son étreinte.
    - Dans son pays, les hommes avaient tous les droits et,

une fois mariée, elle serait soumise à cette loi. Mais d'ici là, elle attendait de son amant qu'il la traite avec un peu plus d'égards.

- Me crois-tu assez docile pour me plier à tes ordres, Nicolas ? Tu fais fausse route, mon ami.

- A sa grande surprise, il parut affecté par sa réaction et son sourire se figea sur ses lèvres.

- Pardonne-moi, Chloé. J'aurais dû m'y prendre autrement.

- Il lui prit la main et la porta à ses lèvres d'un geste courtois.

- Je te réserve une surprise. Acceptes-tu de me suivre où je vais ?
- Je ne sais pas. Hier soir, je t'ai suivi sans hésiter, mais maintenant, c'est différent. Partir avec toi serait...
- Une folie, je sais, dit-il d'un ton léger. Néanmoins, je serais le plus heureux des hommes si tu acceptais de m'accompagner dans un coin de paradis où le ciel est toujours bleu, le soleil ardent... Nous serons seuls au monde et nous nous aimerons jour et nuit sans jamais nous lasser l'un de l'autre. Alors, qu'en dis-tu, Chloé chérie ?
-

- Chloé sentit soudain les larmes perler sous ses paupières. — Mais... pourquoi pleures-tu ? Pardonne-moi, je ne voulais pas...
- — Tout cela est trop beau et me donne le vertige, Nicolas. Hélas ! Je crains que tôt ou tard ce rêve prenne fin.
- Conscient que Chloé venait de mettre le doigt sur un point crucial, il resta silencieux. Il n'avait pas le cœur à la contredire, sachant qu'il se rendrait coupable de mensonge. Comment lui avouer en effet qu'il souhaitait vivre avec elle ses derniers jours de liberté ? Sans rien dire, il la prit dans ses bras et la serra très fort, enivré par le parfum de sa chevelure. Et quand elle releva la tête, si les larmes brillaient encore dans ses yeux, un sourire éclairait son visage.
- Elle glissa sa main dans la sienne et il se réjouit de cette embellie inespérée.

9

- Le vol dura toute la nuit mais Chloé, qui dormait dans les bras de Nicolas, ne se rendit compte de rien.
- Quand elle ouvrit les yeux, l'avion touchait la piste d'atterrissage. Sur sa droite, elle distinguait des collines boisées

et sur sa gauche une plage de sable fin qui ourlait une mer d'un bleu irréel.

- Elle se sentit étrangement mal à l'aise.
- Où sommes-nous ? demanda-t-elle, méfiante.
- Au paradis, comme je te l'avais dit, chérie, répondit Nicolas. L'île sur laquelle nous venons de nous poser se nomme Aristo.

- Chloé eut l'impression que son sang se glaçait dans ses veines.
- Calista, la terre qui l'avait vue naître, n'était séparée d'Aristo que par le détroit de Poséidon, une simple langue de mer.
- Soudain, elle prit peur. Si son père apprenait qu'elle séjournait sur l'île voisine avec un homme venu de New York, elle était perdue.

- Ma chérie, que se passe-t-il ? Comme tu es pâle !
- Ne restons pas ici, Nicolas, je t'en supplie.

- Elle se sentit prise au piège. Que faire ? Par où commencer ? Que ne lui avait-elle révélé sa véritable identité dès le premier soir !

- Je dois... t'avouer quelque chose, Nicolas...
- Moi aussi, belle Chloé, murmura-t-il avec un tendre sourire. Je crois que je suis vraiment très amoureux de toi.
  - Oh ! Nicolas, Nicolas...

- Il déposa un baiser sur ses lèvres et dissipa instantanément l'inquiétude qui semblait l'habiter.
- Après avoir quitté le petit aérodrome, ils gravirent une colline vers une maison qui dominait la baie d'Apollon.
- Nicolas avait dit vrai, ils étaient au paradis. Une femme âgée leur servit le repas et lorsque Chloé croisa son regard pour la première fois, elle décela dans ses yeux une lueur de curiosité. La femme ne lui prêtant plus d'attention particulière par la suite, Chloé se dit qu'elle avait dû se méprendre.
- Les jours suivants passèrent comme dans un rêve, et le bonheur promis par Nicolas semblait bel et bien au rendez-vous. Ils paressaient de longues heures sur la plage de sable d'or ou sur un bateau dont les voiles chantaient au vent du large. Les nuits succédaient aux jours dans la lièvre de la passion. Ils se mentaient l'un à l'autre mais feignaient de l'ignorer pour ne pas briser cette fragile harmonie. Une seule fois, Nicolas brisa la règle du silence en avouant que sa vie comportait beaucoup de contraintes.

- Hélas ! la mienne aussi, lui confia Chloé, au bord des larmes.

- Alors il la prit dans ses bras et lui donna le plus fervent des baisers. Nul chagrin ne devait troubler leur sérénité. Il s'ensuivit une étreinte aussi passionnée que si elle devait être la dernière.
- Plus tard dans la nuit, comme il cherchait en vain le sommeil, une certitude s'imposa à l'esprit du futur roi de Karas : jamais il ne pourrait se séparer de Chloé, il l'aimait trop. Il allait l'épouser par amour, et ce serait là sa première réforme des lois ancestrales de Karas ! Dorénavant, les princes et rois de l'île auraient la liberté d'épouser la femme de leur choix. Dès demain, au coucher du soleil, il lui demanderait sa main et il ne doutait pas de l'obtenir.
- Chloé ne dormait pas non plus, tourmentée qu'elle était par son mensonge. Elle détestait mentir. Aussi décida-t-elle, au mépris des conséquences qu'entraînerait son aveu, qu'elle révélerait dès le lendemain sa véritable identité à Nicolas. Le point le plus délicat restait cependant la lettre qu'elle avait écrite à son père peu avant son départ de New York. Elle lui annonçait son retour imminent à Calista, se soumettant ainsi à son autorité. Quelle sottise elle avait faite ! Mais aujourd'hui, elle aimait un homme, et cet amour allait lui donner la force de convaincre son père de lui rendre sa liberté. Oui, elle épouserait Nicolas !
- S'il l'avait amenée ici, sur cette île paradisiaque, n'était-ce pas pour la demander en mariage?
- Cela suffit à dissiper ses tourments, et Chloé finit par s'endormir, l'âme en paix.

- Le lendemain matin, contrairement aux jours précédents, Nicolas éprouva une étrange anxiété à l'idée d'avoir choisi Aristo pour cette escapade sentimentale. Son cousin, le prince Alexandros qui séjournait fréquemment sur l'île, possédait une résidence proche de la sienne. Par chance, Nicolas n'avait encore croisé personne de sa maisonnée, mais il n'était pas à l'abri d'une rencontre inopportune.
- Ils passèrent la journée dans les limites de la propriété et, à l'heure où le soleil embrasait la mer de lueurs pourpres, Nicolas proposa à Chloé une promenade sur la plage.

- *Agapi mou,* Chloé, murmura-t-il tandis qu'ils foulaient le sable encore chaud.

- Il la prit dans ses bras et ajouta d'un ton plus grave :

- Tu te souviens que j'ai évoqué les contraintes de ma vie, n'est-

ce pas ?

- En effet. Nicolas... je crois que nous avons des choses à nous dire.
- C'est aussi mon avis, ma chérie. Veux-tu m'écouter ? J'aimerais tant que tu essaies de me comprendre.
- Oh ! nul doute que Madame se montrera très compréhensive ! dit alors une voix d'homme.

- Chloé se retourna en sursautant et découvrit un homme qui se tenait non loin d'eux. Nicolas pâlit en reconnaissant le premier conseiller de son père.
    - Marius ! Mais... que faites-vous ici?
    - Je suis là pour vous empêcher de commettre l'irréparable, prince Nicolas.
    - Prince Nicolas ? répéta Chloé, stupéfaite.
    - Ma chérie, j'allais justement t'expliquer...

- —Je gage que miss Sharif a elle aussi des explications à nous donner quant à sa présence auprès de vous, intervint le conseiller.

- Je n'aime pas du tout ce ton-là, Marius ! répliqua le prince en prenant Chloé par la taille. Miss Sutton est mon invitée.
- Navré de vous contredire, Votre Altesse, mais cette jeune personne est la fille du cheik Sharif de Calista.
    - Vous plaisantez ?
    - Pas le moins du monde, Votre Altesse. J'ajoute que miss Sharif est complice de son père qui n'a qu'une idée en tête : dénicher le mari le plus fortuné.

- Marius se tourna alors vers Chloé en ajoutant :
    - — Il faut bien que le cheik paie ses dettes, n'est-ce pas ?
    - Abasourdi par ces révélations, Nicolas fronça les sourcils.
    - Est-ce la vérité, Chloé ?
    - Mon père est effectivement le cheik de Calista, avoua-t-elle. Pour le reste...
    - Pourquoi m'avoir caché cela ?
    - Pourquoi m'avoir caché que tu étais le prince héritier de Kara ?
    - J'avais de bonnes raisons d'agir ainsi.
    - Tout comme moi, Nicolas, répliqua-t-elle d'un ton ferme.
    - Et pour cause ! intervint Marius. Miss Sharif a écrit tout récemment à son père pour lui annoncer qu'elle allait bientôt se marier et qu'il approuverait certainement son

choix.

- C'est faux ! s'écria Chloé au bord des larmes.
- Cet homme dit-il la vérité, Chloé ? Je veux savoir.
- J'ai effectivement écrit à mon père, mais...
-

- Tu comptais donc me prendre au piège du mariage, n'est-ce pas ?
- Nicolas, je t'en prie, écoute-moi. Je vais tout t'expliquer. Contrairement aux apparences...

- —Je ne veux rien entendre, l'interrompit-il.
- Furieux, il tourna brusquement les talons et pressa le pas vers la maison, immédiatement suivi de Marius.

10

- Dès le lendemain, Nicolas s'embarqua pour l'île de Karas et, comme prévu, monta sur le trône peu de temps après.
- Le couronnement fut célébré dans la plus grande discrétion à la demande expresse du jeune roi qui prit ses nouvelles fonctions très au sérieux, s'attelant au travail avec méthode, équité et sagesse. Toutefois, l'air taciturne qu'il affichait depuis son retour ne le quittait pas.
- Aux questions incessantes de son père inquiet de le voir aussi sombre, Nicolas répondait qu'il était très absorbé par ses nouvelles responsabilités. L'ex-roi, qui n'était pas dupe, comprit bien vite que l'humeur morose de son fils était liée à sa rupture avec miss Sharif. Aussi, dans le souci d'apaiser les tourments de son successeur, l'ancien souverain décida-t-il de mener une enquête sur celle qu'il tenait pour responsable de cette situation.
- On racontait que miss Sharif convoitait la fortune de Nicolas et que ce dernier avait bien failli se laisser prendre au piège de ses charmes. Or, le vieil homme n'avait aucune preuve de ce méchant calcul et comptait bien faire la lumière sur ce point.
- Lorsqu'il eut obtenu des renseignements plus précis, il fit appeler son fils et lui parla sans détour.

- Nicolas, je suis en mesure de te donner des nouvelles récentes de miss Chloé Sharif.
- Je ne veux plus entendre parler d'elle, répliqua vertement Nicolas.
- J'ai appris qu'elle s'était violemment querellée avec son père.
- Voilà qui ne m'étonne pas. Je présume que le cheik a pris ombrage de la maladresse de sa fille. Laisser échapper un riche héritier tel que moi...

- Non, Nicolas. Ce n'est pas la raison de leur querelle. En fait, elle a refusé le prétendant que son père lui avait choisi pour époux, arguant qu'à ses yeux le mariage n'était pas une affaire d'argent et de pouvoir, mais d'amour. Elle a ajouté qu'elle avait renoncé à se marier mais qu'elle se réjouissait d'avoir au moins connu les plaisirs de l'amour. Là-dessus, elle est partie en claquant la porte, non sans avoir juré de ne jamais revenir à Calista.
    - Le regard de Nicolas se durcit.
- Elle m'a menti ! grommela-t-il. Elle n'aurait pas dû me cacher sa véritable identité.
- Je te rappelle que tu n'as pas été plus loyal avec elle, mon fils.
- Certes, mais j'avais d'excellentes raisons de garder mon secret. Contrairement à moi, Chloé n'est pas de sang royal. Son père n'est rien de plus qu'un cheik de Calista.
    - Alors que comptes-tu faire ?
    - Mes ministres vont régler cette affaire avec le cheik, tout simplement. J'aime trop cette femme pour la laisser partir.
- — Je constate qu'un vent nouveau souffle sur notre île, commenta le vieux roi en esquissant un sourire. Pour le bien de tous, j'espère ?
- Après son altercation avec son père, Chloé avait regagné son appartement de New York. Ses colocataires avaient donné leur congé, de sorte qu'elle se retrouvait seule. Certes, le loyer allait être un peu lourd pour elle, mais elle préférait la solitude. Ainsi, personne ne s'acharnerait à la consoler si elle avait envie de s'abandonner à son chagrin !
- A vrai dire, elle éprouvait plus de rancœur que de tristesse en pensant à Nicolas. Comment avait-il pu croire qu'elle s'était donnée à lui par intérêt?
- Ses tourments la tenant éveillée une bonne partie de la nuit, elle errait dans l'appartement et regardait pendant des heures des séries d'un autre âge à la télévision. Un matin, alors que le jour se levait à peine, la sonnette retentit tout à coup. Chloé sursauta mais renonça à aller ouvrir.
- Qui pouvait sonner chez elle à cette heure ? Des cambrioleurs ?
- « Ils n'ont pas pour habitude de s'annoncer... », songea-t-elle.
- La sonnette retentit de nouveau puis, comme elle ne bougeait toujours pas, un violent coup de poing s'abattit sur la porte.
- Tétanisée, elle se pelotonna dans l'angle de son canapé, ne

sachant que faire. Appeler la police, crier au secours, pousser un meuble devant la porte pour se barricader?

- Chloé, je sais que tu es là. Ouvre-moi !
- Son cœur bondit soudain dans sa poitrine.
  - Nicolas?
- Une nouvelle volée de coups de poing ébranla la porte.
- Ouvre-moi ou j'appelle le *New York Post* pour les informer que le roi de Karas est à la porte de miss Sutton qui refuse de lui ouvrir.
  - Je t'en prie, Nicolas, calme-toi !
  - Ouvre-moi, Chloé !
- Après bien des hésitations, elle se décida enfin à aller retirer la chaîne qui bloquait la porte et ouvrit à son visiteur.
- Va-t'en, Nicolas. Je ne veux plus te voir !
- Sourd à ces exigences, il entra et referma la porte derrière lui.
- Un peu abasourdie par cette irruption soudaine, Chloé plongea ses yeux dans ceux de Nicolas, cherchant à comprendre ce qui avait pu le décider à venir la retrouver à New York.
- Curieusement, elle avait une envie folle de se jeter dans ses bras, alors que son cœur saignait encore.
  - Chloé... ma vie, mon amour...
- Je ne suis rien pour toi, Nicolas. Veux-tu que je te rafraîchisse la mémoire? Je ne suis à tes yeux qu'une menteuse, une intrigante cupide, une aventurière qui ne te mérite pas.
- Je t'aime de toute mon âme ! insista Nicolas en lui ouvrant les bras.
- Emue par sa sincérité évidente, Chloé céda enfin et se lova contre lui en sanglotant.
- Nicolas lui murmura à l'oreille des mots d'amour, mêlant le grec et l'anglais, tandis qu'elle rêvait à des lendemains pleins de promesses.
- Puis, tout à coup, elle se redressa dans un sursaut de fierté et le repoussa.
- Que viens-tu faire ici ? Aucune autre femme ne peut donc te recevoir pour le week-end ?
  - *Agapi mou,* je t'aime, Chloé.
  - C'est sans doute par amour que tu m'as insultée, abandonnée sur la plage et...

- Les larmes trop longtemps retenues semblaient ne plus vouloir se tarir.

- Laisse-moi, Nicolas, je t'en prie ! Tu as abusé de ma naïveté et de ma crédulité. Et dire que je t'ai cru sincère...
- Je le suis, Chloé, dit-il en l'attirant de nouveau dans ses bras. Je t'aime. Allons, dis-moi que tu m'aimes.
- Comment as-tu osé m'effacer de ta vie en quelques secondes, sans même me laisser une chance de m'expliquer ? Cette fameuse lettre à mon père, je l'ai écrite et envoyée avant notre rencontre. Je l'informais que je rentrerais bientôt chez nous par devoir, pour me marier selon sa volonté.
- Ton devoir, désormais, murmura Nicolas, sera de rester auprès de moi tout au long de notre vie. Acceptes-tu de devenir ma femme, *agapi mou ?*
- Mon sens du devoir me commandait de me soumettre aux lois de mon pays, Nicolas. Et puis... je t'ai rencontré et j'ai compris que je ne pourrai jamais vivre auprès d'un époux que je n'aimerais pas.

- Donc, tu acceptes ma proposition ? demanda-t-il avec un sourire triomphant.
- Décidément, tu ne changeras jamais, Nicolas ! Arrogant, cynique, égocentrique... Malgré cela, je t'aime, et oui, j'accepte de t'épouser.

- Alors Nicolas l'emporta dans ses bras vers la chambre et la déposa sur le lit avec une infinie délicatesse.

- Quelques jours plus tard, Nicolas et Chloé rentraient ensemble à Karas.
- Le vieux roi les accueillit avec joie, alors que certains ministres se montraient plus réservés. La plupart d'entre eux furent toutefois rapidement conquis par le sourire et le charme de Chloé. Même Marius, qui avait pourtant provoqué la rupture entre son souverain et celle qu'il prenait pour une intrigante. Un soir, alors qu'ils se promenaient sur la plage au clair de lune, Nicolas offrit à sa future épouse une bague de fiançailles, un diamant rose de quatre carats provenant des mines d'Aristo, monté sur un anneau de platine.
    - — Chloé, mon amour, acceptes-tu de devenir ma femme ? Des larmes de joie noyèrent les yeux de Chloé.

- Oui, pour toujours, mon roi, murmura-t-elle en se lovant langoureusement dans ses bras.
-

KATE WALKER

Un heureux malentendu

COUP DE CŒUR

Editions harlequin

1

—Alors comme ça, tu serais ma femme ? Voilà qui est intéressant !

Des yeux de la couleur d'un ciel d'orage détaillèrent Louise de la tête aux pieds tandis que, tétanisée par la surprise, elle demeurait immobile sur le seuil de son cottage. Le jean et le douillet pull rouge cerise qu'elle portait ne suffisaient plus, tout à coup, à la protéger contre le froid.

Dis-moi, *mi esposa...,* enchaîna son visiteur d'un ton lourd de sarcasme. Quand exactement comptais-tu m'en informer?

- Je n'en...

Ce fut tout ce qu'elle parvint à dire. Depuis la seconde où elle avait ouvert en réponse à des coups impérieux frappés à sa porte, c'était à peine si elle reconnaissait son univers familier au centre de la tornade émotionnelle qui faisait rage en elle.

En revanche, elle reconnaissait parfaitement l'homme qui se tenait devant elle. Huit ans représentaient un long laps de temps, mais elle aurait reconnu Alex même s'il s'en était écoulé davantage. Son superbe physique n'avait fait que s'améliorer. Il était trop grand, trop ténébreux, trop imposant pour qu'elle l'oublie, même si elle n'avait eu de très personnelles et profondes raisons de ne pouvoir l'effacer de son esprit.

- Tu n'en avais pas l'intention ?
  - Le sarcasme dans sa voix s'était accentué.

Tu n'avais pas l'intention de m'informer, moi, ton « mari », de ce mariage secret? Ne pensais-tu donc pas que cela aurait été judicieux, ou pour le moins courtois, *querida ?*

- Non.

C'était la stricte vérité. Elle ne s'attendait certainement pas à ce que sa folle et impulsive déclaration soit prise au sérieux par qui que ce soit. Et encore moins à ce qu'elle arrive aux oreilles d'Alex Anderson, ou plutôt Alex Alcolar, nom sous lequel elle devait désormais penser à lui dans la mesure où il avait pris le patronyme de son père. Ne vivait-il pas sa nouvelle vie à des centaines de kilomètres de là, en Espagne ?

- Jamais elle n'aurait cru qu'il entendrait parler d'elle, lui accorderait la moindre pensée, ni qu'il pourrait se soucier le moins du monde de paroles irréfléchies qu'elle avait prononcées dans un moment d'affolement. De toute évidence, elle s'était trompée et ce qui n'avait été qu'un acte de défense instinctif se transformait en une complication supplémentaire dont elle se serait bien passée.
- La pire complication de toutes, car elle n'avait pas souhaité qu'Alex réapparaisse dans sa vie !

- Je n'avais aucune intention de t'en parler. Alors qui l'a fait?

- Alex haussa ses larges épaules sous sa luxueuse veste de cuir.

- Je l'ignore. J'ai reçu une lettre anonyme, postée d'ici, m'accusant de négliger mon épouse. Une épouse que j'ignorais avoir... Naturellement, je suis venu aussi vite que j'ai pu.
- Tu savais pourtant qu'il n'y avait pas eu de mariage, et donc que cela n'avait rien à voir avec toi, objecta Louise.
- Rien ? répéta-t-il d'un ton lourd d'un scepticisme caustique. Dans la mesure où tu utilises mon nom et prétends être ma femme, cela a tout à voir avec moi, au contraire ! Si je me souviens bien, ton père ne m'estimait pas digne de m'allier à votre famille, et tu as fini par te ranger à son avis. Et voilà que tout à coup, tu prétends être mariée avec moi ! Alors je crois que tu ferais mieux de t'expliquer. Commence donc par me dire, par exemple, où cette cérémonie a eu lieu exactement.
- Tu n'as nul besoin que je réponde à cela, n'est-ce pas ? rétorqua Louise, ses yeux noisette étincelant de défi. Tu sais parfaitement où ! Nulle part ! Cette cérémonie n'a eu lieu nulle part parce que, comme tu le sais pertinemment, il n'y en a pas eu !

- A sa plus grande surprise, Alex sourit. La lueur qui passa dans ses clairs yeux gris éclaira son visage tout entier et elle sentit son estomac se contracter, son pouls s'accélérer aussitôt.

- Je suis ravi de l'entendre ! Je commençais à me demander si je n'étais pas en train de perdre la tête ou tout au moins la mémoire, parce que je n'avais aucun souvenir de...

- Et pour cause ! Rien ne cloche avec ta tête, tu le sais très bien ! Tu n'as rien oublié du tout. En fait, tu sais très bien aussi depuis le début que tout ça ne rime à rien. Alors pourquoi diable es-tu là ? Qu'est-ce qui t'a pris de venir de... de...
- D'Andalousie, précisa Alex. C'est là que je vis, maintenant.

- Evidemment, suis-je sotte ! C'est pour ça que tu émail les tes phrases de termes espagnols !

- L'Alex qu'elle avait connu autrefois ne parlait pas un mot de cette langue et ignorait qu'il avait des liens avec l'Espagne, que le sang d'un aristocrate espagnol coulait dans ses veines. Il n'avait appris la vérité sur ses origines qu'au décès de sa mère.

- Je suis espagnol, lui fit-il froidement remarquer. Du moins à moitié, puisque mon père l'est. La plupart du temps, je ne parle plus que cette langue-là. Comme je viens de le dire, je vis et travaille en Andalousie.
- Ce qui fait que je me demande bien pour quelle raison tu as pris la peine de venir jusqu'ici...

- Il se le demandait lui aussi depuis plusieurs jours, admit intérieurement Alex. Pourquoi était-il revenu en Angleterre sur ce qui n'était ni plus ni moins qu'un coup de tête ?
- Pourquoi s'était-il saisi de ce si faible prétexte pour sauter dans un avion et revenir au village où il avait grandi ? Un village qu'il croyait avoir relégué très loin dans le passé, là où était sa place. Il pensait en avoir ôté depuis longtemps la poussière de ses semelles, ne plus jamais retourner vers celle qui, naguère, avait presque détruit sa vie. Et voilà qu'il était là !
    - Alors oui, pourquoi ?
    - Parce que cela avait été plus fort que lui !

- Disons que je souhaitais rencontrer la femme qui se prétend mon épouse, répondit-il avec un sourire qui, celui-là, fît se glacer le sang dans les veines de Louise. Et aussi voir ce que tu étais devenue.
- Rien de bien excitant, comme tu peux le constater, répliqua Louise. En fait, même rien du tout !

- Le geste un peu brusque qu'elle esquissa pour englober leur environnement en révéla plus qu'elle ne le souhaitait.
- Le contexte n'était plus du tout celui dans lequel elle vivait autrefois et elle sut, à la manière dont il étrécit aussitôt le regard, qu'il se remémorait lui aussi ce qui avait été.
    - Qu'est-ce qui s'est passé?

- Le ton était cassant, incisif. Elle n'avait aucune envie de répondre, mais savait qu'il ne la laisserait pas éluder la question.

- Veux-tu dire pourquoi je suis ici, dans ce cottage, plutôt qu'au manoir où j'ai grandi ? Les choses changent, Alex. Rien ne reste

jamais pareil.

Toi si, la contredit-il. Tu es restée la même ; tu es toujours aussi belle.

C'était la dernière chose à laquelle elle s'attendait, et cela la frappa avec la force d'un coup au plexus, lui coupant le souffle. Dans les yeux gris, une inhabituelle et troublante flamme sombre, qui n'existait pas autrefois, en accentua encore l'impact. Cette flamme trahissait une excitation, une sensualité bridée, et remuait des souvenirs qu'elle croyait enterrés depuis longtemps.

Des souvenirs qu'elle tenait à conserver enfouis.

Non, dit-elle d'une voix altérée, sans savoir exactement à quoi.

Si, contra-t-il d'une voix rauque. Tu es aussi ensorcelante que tu l'as toujours été. Plus même, je dirais...

Le pas en avant qu'il amorça brisa le sortilège qui paraissait emprisonner Louise. Il était à présent trop près, beaucoup trop près. Encore un pas, et il serait à l'intérieur de la maison, de son foyer, et c'était plus qu'elle ne pourrait supporter.

—Non ! répéta-t-elle avec plus de force cette fois. Après quoi elle tourna les talons, rentra chez elle et lui claqua la porte au nez.

Va-t'en ! cria-t-elle, de manière à ce qu'il l'entende à travers l'épais battant de chêne. Je ne veux pas de toi ici !

Le surprenant silence qui s'ensuivit la dérouta. Se pouvait-il qu'il soit parti ? Que ce soit si facile ? Ça ne l'était nullement.

A peine eut-elle le temps de songer à se détendre un peu qu'un léger bruit en provenance de l'arrière du cottage la fit se raidir de nouveau.

Sa ruée vers la cuisine ne dura qu'une seconde ou deux, mais elle arriva tout de même trop tard. La porte de service s'ouvrit sur Alex, qui entra dans la minuscule pièce et referma le battant du pied avant de s'y adosser.

A présent, Louise, ne crois-tu pas qu'il est amplement temps que tu t'expliques ?

2

Eh bien ? insista Alex comme les secondes égrenées depuis qu'il avait posé la question se transformaient en minutes sans

que Louise réponde. Vas-tu enfin me dire ce qui se passe exactement ?

- Rien. En tout cas, rien qui puisse t'intéresser.
- C'est là que tu te trompes. Ça m'intéresse, au contraire. Et tu admettras qu'il y a de bonnes raisons à ça ! Pourquoi prétendrais-tu tout à coup être ma femme alors que nous ne nous sommes plus vus depuis huit longues années ? Et que tout ce qu'il y a jamais eu entre nous n'était qu'un flirt d'adolescence achevé avant même d'avoir commencé ?

- « Menteur ! », lui reprocha sa conscience. Il s'était peut-être agi d'un flirt d'adolescence pour elle, mais pour lui, cela avait été la relation la plus significative de sa vie. Celle à l'aune de laquelle il avait jaugé toutes les femmes rencontrées depuis et ce, à leur désavantage. Et la raison pour laquelle il était là, dans ces lieux où il s'était juré de ne plus jamais remettre les pieds, était douloureusement simple.
    - Pour tout dire, elle tenait en deux mots. Louise Browning.

- Il ne l'avait jamais oubliée, n'avait jamais pu se l'ôter de l'esprit !
- Si bien qu'au tout premier prétexte pour la revoir, il s'était retrouvé à bord d'un avion avant même d'avoir pris le temps de réfléchir.

- Ce que je voudrais savoir, c'est pourquoi tu revendiques le nom d'un homme que tu as tant haï, l'homme qui...
- Je ne t'ai jamais haï ! protesta vivement Louise, incapable de lui laisser croire une chose pareille.
    - Non?
    - Non!

- « Et ce n'était pas qu'un flirt d'adolescence, brûla-t-elle d'ajouter. Je t'adorais ! Je t'aimais de toute la force de mon jeune cœur ! Un cœur que tu as brisé lorsque tu es sorti de ma vie sans un regard en arrière, en m'abandonnant enceinte ! »
- Oh non — non ! Elle ne devait pas — surtout pas ! — penser à Gabrielle... Ce serait insupportable. Surtout en cet instant, avec l'image vivante de l'héritage de sa fille devant les yeux. Si son enfant avait vécu, aurait-elle aujourd'hui le teint mat d'Alex, ses superbes yeux gris ?
- Elle s'efforça désespérément de reporter son attention sur le présent.

- Pourtant, j'ai bel et bien eu la nette impression que tu ne

supportais plus de me voir, commenta-t-il d'une voix traînante. Et que tu ne demandais qu'à ce que je sorte de ta vie.

- Si je me souviens bien, c'est toi qui m'as clairement signifié que c'était fini.
-

- Elle était venue lui annoncer qu'elle portait son enfant, et il ne lui avait même pas laissé le temps d'ouvrir la bouche !

- Tu étais impatient de commencer ta nouvelle vie, d'aller retrouver ta nouvelle famille en Espagne ! poursuivit-elle.
- Louise, rien ne me retenait plus ici. Ma mère était morte...
  - « Et je ne représentais rien à tes yeux... »

- ... Et mon père venait de décider subitement de reconnaître mon existence, se justifia-t-il. J'avais tout juste vingt et un ans, et un nouvel avenir s'offrait à moi. Ici, j'avais perdu mon travail, évité de justesse la prison...

- S'écartant de la porte, il s'avança jusqu'au milieu de la cuisine, les mains sur les hanches. A la vue de ces mains, de sensuels frissons parcoururent Louise. Impossible de ne pas se remémorer les plaisirs qu'elles lui avaient procurés par le passé.

- Me croyais-tu vraiment capable d'attendre que tu sois endormie après que nous avions fait l'amour, pour aller fureter dans la demeure de tes parents et m'emparer de...
- Je ne savais plus que penser ! Quand je me suis réveillée, tu n'étais plus là !
- Aurais-tu préféré que je reste et que ton père me trouve à son retour ? La scène aurait été intéressante !
- Et ensuite, j'ai découvert que les bijoux de ma belle-mère avaient disparu ! se défendit Louise.

- Et, sottement, elle avait accordé foi au dire de son père qui affirmait qu'Alex n'était pas digne de confiance.

- Alors tu as tout dit à tes parents. Tu devais pourtant avoir une idée de la façon dont ils réagiraient !
  - Je ne pouvais pas ne rien dire..., argua Louise.
  - Non, et tu as donc fait l'unique chose susceptible de mettre ton père hors de lui ! l'accusa Alex. Tu lui as appris que par mon fait sa précieuse fille n'était plus vierge ! Dis-moi, Louise...

- Il quitta le coin de table contre lequel il s'était appuyé, et se mit à faire les cent pas.

- ... pensais-tu réellement que ça plaiderait en ma faveur?
- Je ne savais pas quoi dire d'autre, répondit nerveusement Louise.

- Ne pouvait-il donc rester tranquille, s'asseoir? s'exaspéra-t-elle en son for intérieur. Tout, plutôt que ce va-et-vient incessant ! Il paraissait trop grand, trop puissant, presque trop primitif pour se mouvoir dans sa minuscule cuisine. La culpabilité qu'elle éprouvait, ajoutée à l'amertume de ses souvenirs, se mêlait inconfortablement à l'incroyable magnétisme sexuel qui émanait de lui pour former une association potentiellement explosive.

- Je me sentais blessée. Plus que blessée, trahie ! J'ai cru que tu m'avais utilisée. Je n'avais que dix-neuf ans, Alex ! Si ça peut te réconforter, sache que lorsque j'ai appris que Geoff Thornton avait été surpris en train d'essayer de revendre les bijoux, je me suis haïe. Jamais je n'aurais cru que tu perdrais quand même ton emploi...
    - Ah non ?

- Alex s'approcha et scruta le pâle visage encadré de soyeux cheveux châtain clair. Sous cet angle, les yeux voilés d'anxiété de Louise étaient presque verts.
- — Que croyais-tu qu'ils feraient ? Qu'ils accueilleraient à bras ouverts dans la famille le fils de la gouvernante, le jardinier qui avait couché avec l'héritière ? Parmi les honorables Browning de Helpcote Manor ? Tu étais certes jeune, Louise, mais tout de même pas idiote !
- S'approcher à ce point d'elle avait été une erreur, reconnut intérieurement Alex. Une monumentale erreur. Tant qu'il s'était tenu à distance, il avait été en mesure de se contrôler. Mais là, il pouvait admirer la texture de pêche de sa peau, humer la discrète fragrance florale du savon ou du lait corporel dont elle usait.
- Ne disait-on pas que l'odorat était le sens le plus à même de raviver les souvenirs ? En cet instant, il n'avait aucun mal à le croire. Une dévorante faim s'empara soudain de lui, et son intensité érailla sa voix lorsqu'il reprit, d'un ton tout à fait différent cette fois :

- Nous étions jeunes tous les deux, à l'époque, mais nous avons mûri depuis. J'ai mûri, et toi...

- Il enserra des deux mains les gracieuses épaules.

- Toi, d'une ravissante jeune fille, tu es devenue une très belle,

très désirable femme...

- « Non, pas ça ! »
- Les mots retentirent dans la tête de Louise, mais elle ne put les forcer à franchir ses lèvres. Sa gorge lui paraissait ankylosée, ses lèvres figées. Tétanisée, elle attendit le baiser qu'elle savait imminent. Le baiser auquel, lisait-elle dans les profondeurs des yeux gris, Alex aspirait. Ce fut sa douceur qui la désarçonna. La presque délicate, lente prise de possession de sa bouche évacua ses doutes, ses craintes, ses hésitations dans un soupir de pur ravissement. Elle sentit ses sens s'éveiller, son cœur s'emballer.
- La dernière fois qu'il l'avait embrassée, ils étaient tous deux si jeunes, à peine sortis de l'adolescence ! Il l'avait embrassée alors avec l'urgence et l'impatiente faim d'un très jeune homme. Aujourd'hui, il l'embrassait comme un homme — un homme qui savait parfaitement comment traiter une femme, si bien qu'elle se sentit intensément sensuelle... profondément femme.
- Et qu'elle désira davantage.
- Avec un autre soupir, de nature toute différente cette fois, elle passa les bras autour du cou d'Alex, de manière à l'attirer davantage pour approfondir leur baiser. Elle mêla sa langue à la sienne, perçut les battements sourds de son cœur, sentit la brûlante pression de la preuve de son désir contre son ventre. Le « non » de ses pensées se fondit en un vibrant, docile « oui, oh oui ! ».
- Non!

- Ce refus, ce fut Alex qui l'exprima, d'un ton qui indiquait nettement qu'il n'y avait aucune place pour la moindre discussion.
- Son corps s'exprima plus clairement encore car il se raidit, s'écarta d'elle puis s'arracha à l'étreinte de ses mains nouées. Privée de sa chaleur, Louise se retrouva perdue et désespérément seule.

- Non ! répéta-t-il avec plus de force encore. Ça n'arrivera pas.

- La lutte qu'il livrait contre les exigences de ses sens rendit ses paroles plus dures, plus brutales qu'il ne le souhaitait réellement, mais sans doute était-ce préférable. Il avait naguère permis à ses réactions physiques de noyer les cris d'avertissement de sa conscience, et où cela l'avait-il conduit ?
- A perdre son foyer, son travail, et presque sa liberté parce

qu'il avait failli être inculpé pour vol !

- Je ne suis pas venu pour ça.
- Oh ! Vraiment ? se força à rétorquer Louise, profondément blessée par ce rejet. J'aurais pourtant cru, au contraire, que c'était pour ça et uniquement pour ça !
- Dans ce cas, tu te trompes. Tout ce que je veux, c'est une explication. J'exige de savoir pourquoi tu utilises mon nom alors que tu n'en as aucun droit !
-

3

Tu veux une explication ! Tu exiges de savoir pourquoi j'utilise ton nom alors que je n'en ai aucun droit? Quelle arrogance, dis-moi, depuis que tu as remplacé Anderson par Alcolar !

Si tu veux dire par là que je ne fais plus de courbettes devant la noble dame du manoir, sache que je n'en fais plus devant personne, rétorqua Alex. Alors vas-tu, oui ou non, m'expliquer pourquoi tu prétends tout à coup être ma femme ?

- Je t'ai dit...

La sensuelle bouche masculine s'incurva cyniquement, tandis que les yeux gris la toisaient avec dédain.

- Tu ne m'as rien dit, Louise, coupa-t-il froidement.

Puis, alors même que Louise s'armait de courage pour subir la suite, il la désarçonna totalement en esquissant un sourire. Mais c'était un sourire sans la moindre chaleur, et son regard était glacial.

Oh ! et puis si c'est ce que tu souhaites..., reprit-il.

Horrifiée, elle le vit tourner les talons et se diriger droit vers la porte.

Allait-elle le laisser partir? s'interrogea intérieurement Alex. Ou plierait-elle ? Il avait vu de douloureuses ombres dans son regard, et ne pouvait s'empêcher de se demander quelle en était la cause.

Un pas, deux pas de plus, et ses doigts se refermèrent sur la poignée, la tournèrent. Derrière lui, il entendit Louise inspirer une brusque goulée d'air, puis la relâcher en un soupir abattu.

S'il te plaît, Alex, je... J'ai besoin de ton aide.

Où allons-nous exactement ? s'enquit Alex dont la patience atteignait ses limites.

Lorsque Louise avait admis qu'elle avait besoin de son aide, il s'était dit qu'enfin ils allaient aboutir quelque part. Cependant, plutôt que de lui expliquer quoi que ce soit, elle était allée décrocher un manteau d'une patère dans le vestibule, lui avait enjoint de la suivre, et était sortie dans le vent mordant annonciateur de pluie de cet après-midi de janvier.

— Tu le verras lorsque nous y serons, éluda Louise.

- Elle préférait laisser planer le mystère ? Soit. Après tout, il serait toujours libre de partir au besoin. Ce mystérieux trajet, en tout cas, lui rappelait certains souvenirs. Des souvenirs qui l'incitaient à penser qu'ils allaient au manoir.
- Ce chemin, il l'avait souvent parcouru dans sa jeunesse. Il faisait même presque chaque jour le trajet depuis le village lorsqu'il travaillait dans les jardins de la propriété où sa mère était gouvernante.
- Seul, et parfois aussi en compagnie de Louise. Leur relation, aussi brève que passionnée, avait dû être vécue en secret.

- Cette voiture ne t'appartient pas, n'est-ce pas ?

- Louise ne parlait que pour meubler l'inconfortable silence. Sa conscience de la taille et de la force d'Alex dans cet espace réduit était trop aiguë, presque dérangeante L'adolescent dégingandé qu'elle avait connu était devenu un homme puissant, intensément viril. Rejetés sur son front par l'implacable vent d'hiver, ses cheveux d'un noir de jais s'émaillaient de minuscules gouttes de pluie aussi étincelantes que des diamants.

- Je ne l'ai pas volée, si c'est ce que tu penses.
- Je ne pense rien de tel ! se récria Louise.

- Sa conscience lui souffla aussitôt qu'elle méritait cette pique, aussi bredouilla-t-elle avant que son courage ne la déserte :
    - Je... j'aurais dû te faire confiance.
    - Pardon?

- Anxieuse de chasser les milliers de papillons qui, tout à coup, lui paraissaient battre frénétiquement des ailes dans son estomac, elle prit une brusque inspiration.
- — J'aurais dû savoir que tu n'avais pas volé les bijoux de Melissa.
- « Ecouter mon cœur plutôt que ma raison... »
- Hélas ! la vérité n'était-elle pas que ce cœur, trop naïf, était, lui, totalement indigne de confiance ? Ne lui affirmait-il pas, à l'époque, qu'Alex était l'homme de sa vie, celui avec lequel elle souhaitait passer le reste de ses jours ?
- L'homme qui, aussitôt après avoir obtenu d'elle ce qu'il voulait, l'avait quittée sans un regard en arrière.

- Elle aurait dû le comprendre bien plus tôt ce matin-là, le lendemain de la nuit où il lui avait pris sa virginité, lorsqu'elle s'était aperçue, à son réveil, qu'il n'était plus là. Qu'avait-il dit, déjà, lorsqu'elle était allée le trouver, peu après, dans l'intention de lui annoncer la nouvelle, pour le bébé? « C'était agréable,

mon chou, mais ça n'avait rien de spécial... »

- Sur quoi il était parti vivre sa nouvelle vie en Espagne, sans plus lui accorder la moindre pensée.

- Elle ne s'est pas privée de cracher son venin, si je me souviens bien, commenta Alex avec une désinvolture forcée.

- Le manque de confiance de Louise à son égard avait été la pire des trahisons, et il en avait été ravagé.

- Je dirais même qu'elle a été déçue de découvrir que c'était en fait Thornton le coupable, ajouta-t-il tout en manœuvrant adroitement le véhicule de location dans un virage en épingle. Où est-elle, aujourd'hui ?

- Louise remua inconfortablement sur le siège de cuir, et le mouvement apporta à ses narines une subtile fragrance florale qui éprouva cruellement ses sens. Ses mains se crispèrent sur le volant.

- En Australie. Elle s'est remariée peu après le décès de papa.
  - Oui, je l'ai appris. J'en suis navré.
  - Ça a été très soudain, précisa Louise. Une crise cardiaque.
  - Ça a dû être pénible, pour toi.

- Louise marmonna tant bien que mal ce qui pouvait passer pour un assentiment. La mort de son père avait été un terrible choc, mais elle était encore moins préparée aux épreuves qui s'étaient ensuivies. Elle n'avait guère eu de temps pour le pleurer avant que son monde ne s'écroule définitivement autour d'elle.

- Tourne là, indiqua-t-elle, autant pour s'extraire de ses sombres pensées que pour le guider.
- C'est bien ce que je pensais. Bon sang ! Qu'est-ce que...

- Perdant soudain son flegme, Alex avait écrasé la pédale de frein. La voiture à peine immobilisée, il bondit dehors, et contempla la vue qui s'offrait à lui avec la plus complète incrédulité. La majestueuse demeure, autrefois si soigneusement entretenue, paraissait abandonnée. Le lierre qui ornait la façade avait partiellement envahi les fenêtres, et la pelouse, de part et d'autre de ce qui restait de l'allée de gravier, était retournée à l'état sauvage. Les parterres de fleurs étaient envahis de mauvaises herbes, et la roseraie qui faisait autrefois la fierté et la joie du père de Louise n'était plus qu'un enchevêtrement de ronces sèches !

- Mais ce qui le choqua le plus, ce fut l'écriteau à l'inscription grossièrement peinte : Propriété privée. Entrée strictement interdite, sous peine de poursuites.
    - Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

- Descendue à son tour de voiture, Louise venait de le rejoindre. L'air très vulnérable, presque pitoyable, elle resserra autour d'elle les pans de son manteau, puis répondit tristement :

- Geoff Thornton. Une fois sorti de prison, il est revenu ici.
    - Et ? insista Alex, parce qu'il devait y avoir un « et ».
    - Et il a fait fortune. Légalement ou pas, je n'en sais rien. Tout ce qui est sûr, c'est qu'il a ouvert un casino pas loin d'ici.
    - Les yeux noisette, luisants de larmes contenues, balayèrent l'antique demeure. Alex crut comprendre.
        - Et ton père...
        - Non ! coupa-t-elle en secouant la tête si vivement que les souples mèches châtaines volèrent autour de son visage blême. Pas mon père. Melissa. Ma belle-mère s'est mise à jouer, et à perdre... beaucoup. La première fois qu'il l'a découvert, mon père a payé ses dettes, en échange de sa promesse de ne pas recommencer.
        - Et ça a recommencé ?
        - Oui, chuchota misérablement Louise. En pire. Elle a perdu une véritable fortune, et Geoff Thornton n'a rien voulu savoir. Je crois même que c'est à l'ampleur de ses exigences que mon père a dû sa crise cardiaque. Melissa avait énormément perdu. Impossible de rembourser autrement qu'en...
        - Qu'en lui cédant le manoir?
        - Oui. Et ce n'était même pas pour qu'il y habite, mais pour le laisser tomber en ruine. Je crois qu'il souhaitait seulement se venger parce qu'à cause de nous, il a fait de la prison.

- Alex ne l'écoutait déjà plus. Il lui fallait toute son énergie pour lutter contre la vague de fureur qui montait en lui. C'était là l'héritage des Browning depuis des siècles. Tout comme son père, Louise tenait profondément à ce manoir. Ne lui avait-elle pas dit un jour qu'elle ferait n'importe quoi pour le garder? N'importe quoi.
    - Cela incluait-il de prétendre, au besoin, être son épouse ?

- Huit ans plus tôt, elle ne l'estimait pas digne d'elle. Et voilà qu'à présent qu'il était riche et pouvait se permettre d'acheter ce genre de propriété...
- Une brusque nausée, puis une rage folle, l'envahirent. Aujourd'hui encore, elle se servait de lui !

- Cette aide dont tu dis avoir besoin, *querida*... implique-t-elle le sauvetage de ta demeure ancestrale ? susurra-t-il d'un ton doucereux.

- Cela impliquait bien plus, songea Louise. Elle avait tant d'aspirations, à propos du manoir ! Elle n'osa pas, cependant, les lui avouer et concéda, hésitante :
  - En effet.
  - Et qu'aurai-je en retour?

- Louise déglutit péniblement, puis se força à affronter l'orage qui couvait dans les yeux gris.

- Tout ce que tu souhaiteras, parvint-elle à dire. Demande, et si c'est en mon pouvoir, je te le donnerai. As-tu déjà une idée ?

- Il esquissa un sourire aussi glacial que le vent qui sifflait autour d'eux.
  - Oh ! je trouverai certainement quelque chose !
  -

- ## 4

- Alex arrêta sa voiture devant le cottage de Louise puis, sourcils froncés, demeura quelques instants assis à fixer le véhicule qui se trouvait déjà devant la porte.
- Quelqu'un était arrivé là avant lui, et il n'était pas d'humeur à faire la conversation. Il y avait plusieurs questions auxquelles il souhaitait des réponses, et vite. Or, ce n'était pas le genre de questions à poser devant un tiers.
- L'espace d'une seconde, il envisagea de repartir, puis se ravisa. Il voulait aussi en finir avec cette affaire aussi vite que possible.
  - En finir?
  - « Rends-toi à l'évidence, se dit-il en descendant de voiture et en claquant la portière derrière lui. Arriveras-tu jamais à en finir avec Louise ? »
  - Il l'avait peut-être cru lorsqu'il avait fui le village pour aller vivre en Espagne, mais ce n'avait été qu'illusion. Revenir ici lui en avait fourni la preuve.
  - En moins de cinq minutes, elle avait eu sur lui le même effet dévastateur qu'avant, et force lui était d'admettre que

rien n'était mort. Le seul fait de la revoir avait suffi à raviver la faim qu'il avait d'elle autrefois. A tel point qu'il passait ses nuits à rêver d'elle, des rêves ardents, érotiques, dont il s'éveillait palpitant et en sueur. Et lorsqu'il était en sa présence, il avait la troublante impression que leurs années de séparation n'étaient plus, et qu'il se trouvait de nouveau réduit au douloureux état de manque et de désir brûlant qu'éprouvait le garçon de dix-neuf ans qu'il était lors de leur première rencontre.

- C'est pourquoi il était là en cet instant.
- Il s'était dit que maintenant qu'il savait exactement ce que Louise espérait de lui, il était libre de faire ses bagages et de s'en aller au plus vite. Elle ne voyait en lui qu'un homme suffisamment riche pour rétablir son précieux manoir — et avec lui le statut de la famille Browning —, dans sa gloire passée. Allait-il se laisser exploiter ainsi ?
- Certainement pas !
- Du moins était-ce ce qu'il s'était dit trois jours plus tôt. Il prendrait le prochain vol pour l'Espagne et...
- Et voilà qu'il était de nouveau là, sur le seuil de Louise.
- Il s'était maudit pour sa stupidité, se répétant qu'il était le pire des idiots. Mais s'il n'avait pu s'ôter Louise Browning de l'esprit en huit longues années, autant se résigner au fait qu'il n'y parviendrait certainement pas davantage aujourd'hui. La porte d'entrée était entrouverte, et alors qu'il s'apprêtait à frapper, des éclats de voix lui parvinrent de l'intérieur.
- Mais je vous ai dit que...
- Je sais ce que vous m'avez dit, ma jolie ! Mais il n'y avait rien de vrai là-dedans, n'est-ce pas ?

- Les douces intonations de Louise et celles, plus brusques, d'une voix qu'il reconnut instantanément malgré les années qui s'étaient écoulées depuis qu'il l'avait entendue pour la dernière fois. Geoff Thornton !
- L'homme qu'il avait cru être son ami, et qui s'était avéré être tout le contraire.

- Ne pouvez-vous m'accorder encore quelques jours ?

- Les yeux rivés sur les traits exceptionnellement froids de l'homme qui se tenait face à elle, Louise se sentit flancher, tant la cruauté qu'elle y lisait était implacable.

- Vous n'en aurez pas un de plus ! Payez d'ici la fin du mois, sinon...
    - Ce que je vous ai dit est...

- Louise s'interrompit. Trois jours plus tôt, elle avait eu l'espoir que... Mais, depuis, elle n'avait plus revu ni eu de nouvelles d'Alex, et le seul espoir de solution qu'elle ait jamais eu paraissait s'être racorni, tel du papier dans une flamme, avant de se désintégrer totalement.

- Oh ! je sais ce que vous avez dit, ma jolie, ou plutôt prétendu ! Que vous étiez mariée à Alex Alcolar, entre tous, et qu'il allait tout régler ! Eh bien, pour être tout à fait franc, je n'en crois pas un mot. Si ce cher Alex avait dû accourir à votre rescousse tel un preux chevalier sur son blanc destrier, il serait déjà là, à cette heure !
- C'est vous qui le lui avez dit ! s'exclama Louise. Vous avez écrit cette lettre !
- Je l'ai écrite... et rien ne s'est produit. S'il est votre mari comme vous le prétendez, où donc est-il ?
    - Ici.

- Cette brève indication avait retenti derrière eux. Thornton se retourna vivement, un juron aux lèvres. Louise, quant à elle, ne parvint même pas à exprimer sa stupéfaction ; sa bouche s'ouvrit, mais aucun son n'en sortit.
    - Désolé d'être en retard, *querida*...

- Alex entra dans la pièce, puis contourna Thornton sans daigner lui accorder davantage qu'un regard dédaigneux. Ayant rejoint Louise, il la stupéfia plus encore en déposant un léger baiser, tout aussi fugitif qu'inattendu, sur sa bouche tremblante.

- J'ai reçu un appel de dernière minute juste au moment où je partais.

- Pour peu qu'elle ait été capable d'imaginer une réponse, ce baiser la lui aurait totalement ôtée de l'esprit. Ce baiser, et l'utilisation de ce mot, *querida,* ainsi que la chaleur apparemment sincère de sa voix, qui lui firent tourner la tête d'incrédulité. Lorsqu'il se plaça à son côté et lui entoura la taille de son bras puissant, elle en accueillit le soutien avec gratitude, tant ses jambes, tout à coup, lui paraissaient en coton.

- Alors...

- Enfin, il détailla de la tête aux pieds son hôte, son regard gris ardoise glacial et impénétrable.
  - Si nous parlions affaires ?
  - Alex..., voulut l'interrompre Louise.

- D'un sourire et d'un bref signe de dénégation de la tête, il lui intima de se taire.
  - Non, *amada*...

- Sous la tendresse de ces paroles transparaissait une détermination d'acier. Une détermination qu'accentua, dans le regard sombre, une lueur d'avertissement qui lui enjoignait de ne pas franchir l'invisible frontière derrière laquelle il la reléguait.
- — Nous avions décidé que je m'en chargerais. Laisse-moi faire. Ce que j'apprécierais, par contre, c'est que tu ailles me préparer une tasse de thé. Je meurs de soif...
- La peu subtile poussée qu'il lui donna ne lui laissa d'autre option que de se diriger comme il le souhaitait vers la cuisine. Tenter de désobéir ne servirait qu'à provoquer un ridicule affrontement dans lequel Alex aurait sans peine le dessus. Aussi capitula-t-elle... pour le moment.
- Elle alla même jusqu'à remplir la bouilloire et allumer le gaz. L'eau, toutefois, chauffa sans qu'elle y prête la moindre attention, occupée qu'elle était à épier ce qui se passait dans le salon.
- L'épaisseur de la porte, puis l'espace du vestibule, étouffaient la conversation, et tout ce qu'elle put percevoir fut le murmure indistinct des deux voix, celle de Thornton forte et emportée, face à celle, plus suave et totalement impassible, d'Alex. Louise s'aperçut qu'elle crispait inconsciemment les mains au point de se planter les ongles dans les paumes. Alors même qu'elle pensait ne plus pouvoir s'angoisser une minute de plus, elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir, puis se refermer avec un claquement sonore, à l'évidence rageur. L'instant d'après, une voiture démarra et s'éloigna dans un crissement de pneus. Alex ou Thornton ?
- Un bref regard par la fenêtre lui apporta la réponse : le véhicule de location d'Alex se trouvait toujours de l'autre côté de la rue.
- Une vague d'émotion la balaya, mais elle n'aurait su dire s'il s'agissait de soulagement ou d'autre chose. Qu'Alex ait apparemment réussi à se débarrasser de Thornton signifiait sans

doute qu'elle pouvait dire adieu à certains de ses problèmes, mais ne serait-ce pas en échange d'autres, tout aussi épineux ?

- L'expression « tomber de Charybde en Scylla » résonna sinistrement dans sa tête tandis qu'elle regagnait à contrecœur le salon.
- Debout devant la cheminée, Alex en fixait les flammes, une sombre expression sur son beau visage. Lorsqu'il entendit la porte s'ouvrir, il se retourna et Louise hésita sur le seuil.

- Il est parti, dit-il, anticipant sa question. Et il ne reviendra pas.
- Comment peux-tu en être sûr ? objecta-t-elle. Comment sais-tu...
- Je le sais, la coupa-t-il brusquement. Il a obtenu de moi tout l'argent qu'il aura jamais, et je lui ai clairement fait comprendre que s'il tentait de nouveau quoi que ce soit, je disposais de suffisamment d'informations à fournir à la police — le genre d'informations susceptibles de le renvoyer en prison si jamais je décidais de les révéler. Alors oui, tu peux être sûre et certaine qu'il ne reviendra pas.
    - C'est... c'est merveilleux !

- Impulsivement, Louise avança de quelques pas, les mains ouvertes, puis s'immobilisa en avisant la lueur de son regard.

- Il ne reviendra pas, répéta-t-il. Tu n'as plus rien à craindre de lui. Mais maintenant, il va te falloir négocier avec moi.
-

5

    - Négocier avec toi ?

- Le cœur de Louise manqua un battement, puis se lança dans une folle cavalcade. Elle déglutit nerveusement.
- Qu'avait dit Thornton à Alex ? Lequel de ses secrets avait-il trahi ? Oh ! pourquoi n'avait-elle pas passé outre à l'injonction d'Alex pour rester dans la pièce avec eux ?
    - Que veux-tu de moi ?

- Une fois encore, le sourire d'Alex fut tout sauf chaleureux.

- Tout ce que je souhaiterai, répondit-il d'une voix traînante. Si c'est en ton pouvoir, tu me le donneras.

- Plusieurs secondes s'écoulèrent le temps que Louise, d'abord perplexe puis choquée, saisisse où il voulait en venir. Et lorsqu'elle réalisa qu'il lui retournait ses propres paroles, et lui

remémorait sa promesse de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour le remercier s'il la débarrassait de Thornton, un vertige proche de la panique la saisit.

- Tu... tu as décidé ce que tu veux.
- En effet.
- Et qu'est-ce que c'est ?

- Il était trop tard pour regretter son impétueuse promesse, trop tard pour admettre qu'à parler sans réfléchir, elle se retrouvait à présent entre purgatoire et enfer. Elle avait promis. Alex avait tenu sa part du marché, et elle n'avait d'autre choix que de tenir la sienne.

- Je veux que tu viennes en Espagne avec moi.
  - En Espagne?
    - Il ne pouvait pas parler sérieusement !
    - Pourtant, alors même qu'elle songeait cela, elle éprouva le désir soudain qu'il souhaite réellement qu'elle l'accompagne en Espagne. Le désir fou, douloureux d'être à ses côtés, comme par le passé.
    - Mais évidemment, ce n'était nullement ce qu'il souhaitait.

- Je ne peux pas ! Je veux dire... je ne peux pas tout laisser tomber ici ! J'ai un emploi.
  - Un emploi ? En tant que quoi ?
  - Infirmière. Au... au département des prématurés à l'hôpital du comté.

- Un quotidien qui ravivait parfois des souvenirs douloureux, même après tout ce temps...
  - Infirmière ? Toi ? s'exclama Alex.

- Puis, de manière tout à fait inattendue, son expression incrédule se mua en quelque chose d'entièrement différent. Il la détailla avec, dans ses yeux gris, une curieuse lueur, tandis que l'ombre d'un sourire coquin incurvait les coins de ses lèvres sensuelles.
  - Je t'imagine bien en uniforme...

- Le soupir qu'exhala Louise fut un mélange d'exaspération et de soulagement, avec un soupçon d'amusement. Elle se trouvait là en terrain plus sûr...

- Ne me dis pas que tu es de ces types que la seule pensée d'un uniforme d'infirmière excite ! le taquina-t-elle. Nous ne portons

plus de coiffes amidonnées depuis belle lurette et...

- Sa voix mourut. Sa gorge, subitement, s'était asséchée sous le coup d'une soudaine tension.
- L'atmosphère de la pièce qui s'était détendue un instant plus tôt venait, en une fraction de seconde, de se charger d'une troublante menace. Rien d'effrayant, cependant. Plutôt une sorte... d'anticipation, d'attente.

- Je n'ai nul besoin d'un uniforme pour ça, assura Alex avec, dans la voix et dans l'obscure expression de ses yeux gris rivés aux siens, les traces du même trouble. Tu y parviens seule. Tu l'as toujours fait. Tout ce dont j'ai besoin, c'est toi.
    - Alex...
    - Luisa, viens à moi...

- Lorsqu'il tendit la main, ce fut comme s'il lui jetait un sort. Elle ne put résister, n'en eut pas même la volonté. Elle ne souhaitait tout simplement pas résister.
- Tout ce qu'elle souhaitait, c'était être dans ses bras. C'était le seul endroit où elle avait toujours voulu être. Et lorsque leur chaleur et leur force se refermèrent autour d'elle, ce fut comme si enfin, elle rentrait chez elle.
- Pas tout à fait, pourtant, parce que ensuite, Alex inclina la tête et s'empara de sa bouche pour un baiser qui lui ravagea l'âme. Elle eut l'impression de s'aventurer en territoire inconnu, dangereux, en sachant qu'elle n'en reviendrait pas. Mais c'était ce qu'elle désirait au plus profond d'elle-même, ce dont elle s'était languie toutes ces longues, solitaires années.
- — Luisa... *querida... amada...,* murmura-t-il d'une voix rauque tout contre sa bouche, murmures qui la firent frissonner de désir.
- Peu importait à Louise qu'il pense ces mots tendres ou pas. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'ils faisaient partie du tourbillon de sensations qui l'avait assaillie, et qu'elle en avait autant besoin que de son baiser, de la chaleur de ses mains qui, caressantes, réveillaient la faim tapie en elle chaque fois qu'elle se trouvait avec lui.
- Désespérément impatiente de sentir la chaleur de sa peau, elle tira sur les pans de sa chemise avec des doigts rendus malhabiles par l'urgence. Avec un sourd rire de gorge, Alex l'aida à ôter le vêtement, puis la serra contre son torse puissant. Il devait d'une manière ou d'une autre savoir qu'elle brûlait qu'il suive son exemple et la déshabille à son tour... Pourtant, il n'en fit rien.

- Au lieu de cela, il laissa ses mains expertes, torturantes errer sur tout son corps, avant de les glisser sous son pull au niveau de l'encolure. Ses doigts effleurèrent la naissance de ses seins, lui arrachant de délicieux frissons, avant de remonter pour se glisser dans ses cheveux. Attirant son visage plus près, il approfondit son baiser, le prolongea.
    - Alex... gémit-elle.
- C'était une sourde plainte d'impatience, de protestation, qu'il apaisa par de tendres paroles.
- Il n'y a pas urgence, *querida*... nous avons toute la journée...
- Alors même qu'il disait cela, Alex sut qu'il s'illusionnait.
    - Pas urgence? Qui espérait-il duper?
    - Il avait peut-être eu l'intention de prendre tout son temps, mais il savait maintenant que ce serait impossible. Dès le moment où il avait senti la chaleur du corps de Louise contre le sien, le goût de ses lèvres et la fragrance de sa peau, la brûlante pulsation du désir avait pris le contrôle de son corps, jusqu'aux extrêmes limites de sa maîtrise de soi.
    - D'un geste vif, il lui retira son pull rose, captura entre ses mains le tiède poids de ses seins, les moulant de ses paumes à travers l'aérienne dentelle qui était leur seule protection. Ses pouces caressèrent les délicats mamelons qui se raidirent. Avec une plainte sourde, Louise s'arqua contre lui et sentit la ferme preuve de son désir contre sa hanche. Son souffle s'étrangla dans sa gorge, puis son corps tout entier se tendit comme la bouche d'Alex effleurait ses épaules, puis descendait plus bas, puis plus bas encore, pour se refermer sur un mamelon offert.
- *Amada*..., dit-il d'une voix altérée. Ta chambre est... ?
- Trop loin ! Je te veux ici, maintenant, chuchota Louise d'un ton tout aussi âpre.
- Déjà, elle l'entraînait vers la cheminée, l'incitait à s'étendre sur le moelleux tapis, devant les flammes. Agenouillée devant lui, elle dégrafa le jean qu'il portait, le fit glisser le long de ses jambes musclées et étouffa une sourde exclamation à la vue de sa virilité dressée dans toute sa puissance.
    - Alex...
- Elle referma les doigts autour. La caresse fit voler en éclats le peu de contrôle qu'avait encore Alex sur lui-même. Il la

repoussa sur le tapis, roula sur elle, ses mains avides tâtonnant sous sa jupe pour tirer sur son slip de dentelle blanche.

- Vacillantes et changeantes, les lueurs des flammes dessinaient une interminable succession de motifs sur la peau crémeuse de Louise lorsqu'il se positionna entre ses cuisses et la pénétra d'un lent et sensuel coup de reins.

- J'attends ça depuis si longtemps ! chuchota-t-il contre sa bouche. Trop longtemps. Bien trop longtemps.
- Bien trop longtemps..., murmura-t-elle en écho dans un soupir.

- Un soupir qui se mua en cri de plaisir comme il commençait à aller et venir en elle, puis se fit gémissement d'ultime abandon, et enfin de plénitude absolue lorsqu'elle se laissa emporter par la jouissance.
- Et comme elle s'arquait contre lui dans l'extase, Alex lui aussi cria son nom avant de se noyer dans la palpitante chaleur de son corps.
- Ce fut le commencement d'un long et érotique après-midi. Ce qu'ils avaient initié devant la crépitante danse des flammes, ils le continuèrent plus lentement, plus délicieusement sous l'accueillante couette du lit de Louise. Si bien qu'un très long moment s'écoula avant que la moindre pensée rationnelle refasse son chemin dans l'esprit d'Alex.
- Lorsque la mémoire lui revint enfin, aux premières heures de l'aube suivante, ce furent les dernières paroles que Thornton lui avait lancées, depuis le seuil de la porte, qui le glacèrent.
- Et lui firent se demander s'il n'avait pas commis la pire erreur de sa vie.

6

- La propriété d'Alex en Andalousie était le plus bel endroit où Louise se soit jamais rendue.
    - C'était aussi le plus éloigné de tout.
    - Même huit ans plus tôt, quand Alex avait quitté le village pour aller vivre sa nouvelle vie auprès de sa famille espagnole, et qu'elle s'était retrouvée seule et enceinte, elle ne s'était pas sentie aussi esseulée qu'ici.
    - Ce qu'elle avait connu de plus proche d'un tel sentiment de solitude avait été les effroyables jours juste après la perte du bébé — le bébé d'Alex — où elle avait cru ne plus jamais pouvoir connaître le bonheur.
    - Elle était venue en Espagne parce qu'il le fallait. Elle

savait aujourd'hui qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer Alex, et qu'elle ne cesserait jamais de l'aimer. La première fois, elle l'avait laissé partir parce qu'elle ne pouvait rien faire d'autre. Mais cette fois, il lui avait demandé de venir avec lui, et depuis ce jour où ils avaient refait l'amour, elle était consciente que, s'il ressortait de sa vie, elle n'y survivrait pas.

- Aussi avait-elle insisté auprès de l'hôpital pour qu'on lui accorde tous ses congés restants le plus tôt possible. Et elle avait accompagné Alex.
- Mais quelque chose avait changé. Alex n'était plus le même. L'amant passionné semblait avoir disparu pour laisser place à un homme froid, distant. Un homme qui ne semblait même plus la désirer. Cela faisait trois jours qu'ils étaient ici, et il ne l'avait pas embrassée, ni même touchée une fois.
- Il avait cependant fait tout son possible pour qu'elle soit plus qu'à son aise. Chacun de ses désirs était exaucé, la moindre de ses envies satisfaite avant même qu'elle songe à l'exprimer. Hélas ! cela ne faisait qu'accentuer le contraste avec le peu que lui offrait Alex sur le plan affectif.
- Et ce manque total d'émotion lui brisait le cœur.
- — Luisa ? Qu'est-ce que tu fais ? Ma famille sera là d'une minute à l'autre !
  - J'arrive.

- Louise se força à se détourner de la fenêtre comme Alex entrait dans sa chambre. Le seul fait de le voir, avec sa peau hâlée si mate contre sa chemise blanche et son pantalon noir sur mesure, suffit à faire battre son cœur de façon totalement incontrôlable.
- Elle l'aimait éperdument, mais n'avait aucune idée de ce qu'il éprouvait pour elle, si tant est qu'il éprouvât quoi que ce soit.
  - Il y a un problème?
  - Un problème ? Non.

- Le mensonge fit affluer aux paupières de Louise de brûlantes larmes, au point que le visage d'Alex se brouilla devant ses yeux.
  - Alors pourquoi te caches-tu ici ?

- Le ton était si tranchant qu'elle comprit qu'il ne se laisserait pas distraire, qu'elle devait lui fournir une explication plausible, sans quoi il ne lâcherait pas le sujet.

- Eh bien... Si tu tiens vraiment à le savoir, je suis un peu nerveuse à la perspective de rencontrer ton père, prétexta-t-elle. Il t'a tant offert... Non ? s'étonna-t-elle comme Alex secouait la tête, l'air contrarié. Mais j'avais cru comprendre que...
- Tu as mal compris. Mon père ne m'a rien offert de plus que le coup de pouce dont j'avais besoin. Une place à l'université, et ensuite le poste dans sa compagnie d'où gravir les échelons. Tout le reste, je l'ai obtenu à la sueur de mon front.

- C'était si typique qu'elle ne put retenir un léger sourire. La fierté d'Alex ne lui permettrait jamais d'accepter que les choses lui soient simplement offertes. Quand bien même son père était en mesure de tout lui apporter sur un plateau, il lui fallait gagner tout ce qu'il obtenait.

- Que lui as-tu dit, ainsi qu'à tes frères et sœur, à propos de ma présence ici ?

- Qu'aurait-il pu leur dire ? s'interrogea in petto Alex. Comment expliquer ce qu'il ne comprenait pas lui-même ?
- Si au moins il connaissait la raison pour laquelle elle était venue avec lui, les choses seraient très différentes, non ? A moins que la vérité ne soit plutôt qu'il ne souhaitait pas le savoir, au cas où cela s'avérerait le contraire de ce qu'il espérait !
- —Je ne leur ai rien dit, répondit-il en toute franchise. A part que tu es une invitée anglaise, quelqu'un que j'ai connu autrefois.
- Quelqu'un qu'il avait connu autrefois... Il y avait tant d'indifférence dans ces paroles, comme s'il n'y avait plus aucun espoir d'avenir entre eux !

- Leur as-tu dit, à propos du manoir ? Et de...
- C'est notre secret. Ça ne concerne que toi et moi.
- Je ne pourrai jamais assez te remercier, tu sais. Si tu n'étais pas venu à ma rescousse, je ne sais pas ce que j'aurais fait.
- Il est vrai que les exigences de Thornton étaient pour le moins démesurées, concéda Alex d'une voix qu'il lutta pour maintenir sous contrôle, neutre. Pourquoi ne m'as-tu pas dit que les choses en étaient arrivées là ?
- Je... je n'osais pas. A vrai dire, j'avais du mal à y croire moi-même. Melissa a dû signer des reconnaissances de dette jour et nuit ! Je me savais incapable de tout éponger... Je commençais même à penser que j'allais être forcée d'accepter la seule échappatoire que Thornton m'offrait...
    - A cette seule pensée, Louise frissonna.

- La seule échappatoire ? s'exclama Alex.

- Il avait bondi sur ces paroles tel un tigre sur sa proie. Elle s'avisa avec horreur de ce qu'elle venait de révéler par inadvertance.

- Quelle échappatoire ? Louise ! lui enjoignit-il sur un ton d'avertissement comme elle reculait en secouant la tête. Dis-le-moi !
  - Je... je ne peux pas.
  - Tu ne peux peut-être pas, mais Thornton n'a pas eu autant de scrupules, dit alors Alex d'un ton lugubre. Il voulait que tu deviennes sa maîtresse. Que tu le paies en nature ! J'ai failli le tuer.... Je le pourrais encore si...
  - — Je t'en prie, non ! C'est fini, tout ça.
  - Peut-être pour elle, songea Alex. Mais à présent, il devait, lui, vivre avec ce que cette information impliquait. Les dettes de Louise avaient été épongées par ses soins. Il lui avait rendu son précieux manoir, et veillé à ce que Thornton ne revienne plus l'importuner.
    - Ensuite, il lui avait fait l'amour.
    - Il l'avait fait parce qu'il l'aimait. Parce que au cours de toutes ces années où ils avaient été séparés, elle n'était jamais vraiment sortie de ses pensées. Il s'était efforcé de l'oublier, sans y parvenir.
    - Et elle s'était donnée à lui de son plein gré ; elle s'était abandonnée sans aucune réserve.
    - Mais ne l'avait-elle fait que parce que c'était, à son sens, la seule manière de le remercier ? Parce que c'était, comme l'avait insinué Thornton, la façon dont elle s'attendait à devoir payer pour sa liberté, et que tout ce qui changeait, c'était l'homme envers qui elle était redevable ?
    - Son estomac se souleva à cette seule pensée, et il ne put supporter l'idée de regarder le beau visage de Louise de crainte de ce qu'il pourrait y lire. Mieux valait qu'il quitte la pièce avant de trahir par des paroles inconsidérées le tumulte de ses pensées.
      - Il ouvrit la porte avec brusquerie.
      - La soudaineté de son mouvement créa un appel d'air et des papiers qui étaient posés sur le lit voltigèrent et tombèrent par terre.
  - Pardon. Je...
    - Il se baissa pour les ramasser.

- Non!

- Louise s'était précipitée mais déjà les perçants yeux gris parcouraient la première feuille.
- Elle vit Alex se figer, jeter un regard choqué dans sa direction, puis reporter les yeux sur la page, qu'il relut avec une toute nouvelle et effrayante intensité.
  - Elle sut alors qu'il était trop tard.

7

- Alex parcourut la lettre une troisième fois, puis tourna un regard jetant des éclairs vers le visage couleur de cendres de Louise.

- Le Mémorial Gabrielle Alcolar... Bon sang, Louise, de quoi s'agit-il ?
  - C'est...

- A deux reprises, Louise s'efforça de répondre. Chaque fois, sa voix lui fit défaut.
- Elle n'avait pas réellement besoin d'expliquer, de toute façon. Prompt et incisif, l'esprit d'Alex en était venu, au seul contenu de la lettre, à l'unique conclusion plausible.

- Gabrielle Alcolar. Etais-tu enceinte lorsque je suis parti ? As-tu mis au monde un enfant ? Mon enfant ?

- Louise ne put que hocher tristement la tête.

- Et tu n'as pas daigné me le dire ? M'informer de l'existence de...
- Elle n'a pas vécu assez longtemps pour exister ! s'écria Louise avant d'éclater en sanglots. Elle est née trop tôt et est morte presque aussitôt, au bout d'à peine un jour...
  - Oh ! Luisa...

- Elle se retrouva soudain dans ses bras, la tête nichée contre son torse, ses larmes inondant sa chemise.
- Il la serra contre lui. Il la serra, et la laissa pleurer tout son soûl, murmurant de douces paroles en espagnol comme si, dans l'émotion du moment, toute notion d'anglais l'avait déserté. Lorsque ses sanglots s'apaisèrent enfin et qu'elle prit une inspiration tremblante, il plaça une main sous son menton, et lui releva la tête de manière à ce que son regard noisette plonge dans les profondeurs des prunelles d'acier où elle découvrit avec un choc le reflet de ses larmes.

- Ce mémorial... c'est la raison pour laquelle tu tenais tant à récupérer le manoir, n'est-ce pas ?

- Louise renifla fort peu élégamment, puis hocha la tête en signe d'assentiment.

- Je voulais créer un endroit où les mères ayant perdu leur bébé de cette manière puissent aller. Un endroit où leur donner le temps de récupérer, de reprendre goût à la vie. Quand Gabrielle est morte, j'ai passé des jours entiers à marcher dans la campagne autour du manoir ou à lire dans la bibliothèque. Je crois que c'est ce qui m'a permis de survivre, et j'aimerais que d'autres puissent avoir aussi cette chance.
    - Je vois.

- Une nuance discordante dans sa voix surprit Louise. Il parcourait à présent le second document, l'acte de naissance de Gabrielle.
    - Tu comprends, n'est-ce pas ?
    - Certes...

- Alex avait peine à s'arracher à l'inscription consignée sur le papier qu'il tenait en main.
- «Gabrielle Louise Browning. Née le 9 mai.»
- Gabrielle Browning. Lorsque sa fille était née, elle n'avait même pas été déclarée sous son nom !

- Je comprends maintenant pourquoi ce manoir est si important à tes yeux...

- Elle l'avait perdu, s'avisa Louise sans en comprendre la raison. C'était là, dans la raideur de son corps. Tout, dans le langage corporel d'Alex, la rejetait, la tenait à distance.
- A l'extérieur, un bruit de moteur les avertit que leur premier invité arrivait, échappatoire dont Alex profita aussitôt.

- Ma famille est là. Je vais les accueillir. Prends le temps qu'il te faut, et descends quand tu seras prête.

- Le sourire qu'elle s'efforçait d'esquisser pour le remercier de sa sollicitude s'effaça lorsqu'il ajouta :

- Et ne t'inquiète pas de ce qu'ils penseront de ta présence. J'expliquerai que tu n'es là que pour une courte visite, et que tu repars en Angleterre dès demain.

- Ce n'était pas une suggestion, mais un ordre, comprit Louise,

atterrée, comme la porte se refermait derrière lui. Il lui enjoignait de rentrer demain. Il la chassait de sa vie, apparemment de manière définitive, et elle n'aurait même pas su dire pourquoi ! Alors qu'elle regardait les voitures de la famille d'Alex s'éloigner, Louise sentit son estomac se contracter douloureusement. Un peu plus tôt, leur arrivée l'avait rendue nerveuse.

- A présent, elle regrettait qu'ils ne soient pas restés plus longtemps.
- Alex mettrait-il à exécution sa menace de la renvoyer chez elle ? Aurait-il aimé qu'elle soit déjà partie ?
- Il demeura silencieux et distant tandis qu'ils s'engageaient dans le frais vestibule de marbre. Elle sut qu'elle allait devoir aborder elle-même le sujet.

- Ta famille m'a l'air très sympathique, commença-t-elle avec hésitation. Tes frères te ressemblent tellement ! Que vous ayez le même père saute aux yeux.

- Joaquin et Ramon Alcolar étaient en effet tout aussi grands, ténébreux et beaux que leur demi-frère. Aucun des deux cependant n'éveillait en elle le trouble ou encore l'émotion que lui inspirait l'homme qui se tenait près d'elle.
    - Et Mercedes...

- Les traits d'Alex se détendirent à la mention de sa demi-sœur et ce, pour la première fois depuis leur confrontation dans la chambre.

- Mercedes est une vraie pipelette, commenta-t-il. Elle ne sait pas se taire.
- C'est ce qui la rend d'aussi agréable compagnie, remarqua Louise en espérant que le malaise qu'elle éprouvait ne transparaissait pas dans sa voix.

- Mercedes et elle s'étaient entretenues seules quelques minutes, et ce que la demi-sœur d'Alex lui avait confié l'avait profondément perturbée. Elle avait tant de mal à y croire !
- — Dois-je... commencer à faire mes bagages ?
- C'était en partie une question et en partie un défi. Alex ne répondit ni à l'une ni à l'autre.

- Si je dois partir demain, reprit-elle, je ferais mieux de... Alex, je ne veux pas partir !

- Cette exclamation, enfin, le fit réagir. Il se dirigeait vers la

cuisine mais tout à coup il s'arrêta et quelque chose sur son visage, une lueur incertaine dans ses yeux, lui indiqua que son aveu l'avait atteint.

- Il se ressaisit aussitôt et demanda sèchement :
  - Pourquoi pas ?

- Pas assez sèchement, estima Louise. Elle l'avait bel et bien ébranlé et cela, à la lueur de ce que Mercedes lui avait dit, la conforta dans sa détermination. Cette fois, elle n'allait pas se laisser rejeter sans au moins se battre.

- Je ne pense pas être prête à le dire. Du moins pas encore. Pas avant que tu aies répondu à une question.

- Ce fut là de nouveau. Une fugitive lueur de circonspection que, sensible à tout ce qui le concernait, Louise capta là où personne d'autre ne l'aurait pu.
  - Est-ce réellement important, Louise ?
  - Oui, je le crois. Ça pourrait même être la question la plus importante que je poserai jamais.

- A présent, il lui consacrait toute son attention. Rivés sur son visage, ses yeux gris ardoise la dévisageaient attentivement, et c'est d'une voix étrangement altérée qu'il déclara :
  - Alors demande.
  -

- ***8***

- Louise s'humecta les lèvres. Par où commencer ?
- « Demande », avait dit Alex.
- C'était là ce qu'elle avait désespérément souhaité entendre, mais à présent, elle était terrifiée à l'idée de tout gâcher en brûlant les étapes.

- Mercedes a dit... elle a dit qu'un jour tu lui as avoué quelque chose, débuta-t-elle. Elle te taquinait à propos du fait qu'il était temps que tu te maries, et tu lui aurais répondu que tu connaissais déjà la seule et unique femme qui pourrait jamais devenir ton épouse.
- Comme je viens de le dire, Mercedes parle trop.
  - Mais dit-elle la vérité ?

- Il n'eut pas besoin de dire quoi que ce soit. La réponse qu'elle attendait était là, sur son visage.
- Son cœur fit un petit bond de joie, mais elle s'efforça de garder son calme. Elle n'était pas encore sortie d'affaire.

- C'est en effet ce que je lui ai dit, admit Alex sans trop se dévoiler lui non plus.
    - Et cette femme... De qui s'agit-il ?
- Elle le poussait trop loin, songea Alex en se raidissant. Les traits tirés, la mâchoire crispée, il secoua violemment la tête.
- Non, plus de questions ! A mon tour d'obtenir des réponses.
- D'accord. Je t'écoute, concéda Louise avec l'espoir que sa voix paraisse plus assurée qu'elle-même ne l'était.
- Lorsque Gabrielle... lorsque notre fille est née, pourquoi...
- Louise anticipa la question qui le taraudait, et répondit sans qu'il ait besoin de finir de la poser.
- Je n'ai pas déclaré sa naissance. J'étais effondrée... C'est mon père qui l'a déclarée sous le nom de Browning.
- Alors que toi, tu l'as appelée Gabrielle Alcolar sur les documents en rapport avec le mémorial ?
- Il prit son silence pour ce qu'il était, à savoir un assentiment.
- Pourquoi ? Parce que je n'étais plus le très ordinaire Alex Anderson ? Non plus le fils d'une gouvernante, mais un membre de la puissante famille Alcolar ? Parce que je pouvais me permettre de...
- Non ! s'exclama Louise. Oh ! Alex, est-ce vraiment ce que tu penses ? Parce que si c'est le cas, tu ne pourrais te tromper davantage ! Ton argent, ton statut actuel... tout cela ne représente rien pour moi !
    - Non?
- Le cynisme, dans le regard gris, la transperça plus sûrement qu'un poignard.
- Non ! J'ai toujours voulu que Gabrielle ait son véritable nom — ton nom ! Tu étais son père, et elle ta fille. C'était tout ce qui importait. Relis ce document dans tous ses détails, et tu constateras que le mémorial devait porter ton nom depuis le tout début. Que tu m'aides ou pas.
    - Alors le manoir...
    - Le manoir n'est qu'un endroit. Je souhaitais qu'il devienne un mémorial à Gabrielle, à notre enfant. Et aussi qu'il porte ton nom, parce que...
- Non. Elle n'osait pas lui dire qu'elle l'aimait. Pas encore. Il était encore trop circonspect, trop incertain. Il lui fallait chasser ce scepticisme, le convaincre d'une manière ou d'une autre.

- Mais comment ?
- Lorsque l'inspiration la frappa tout à coup, elle ne put réprimer un sourire ravi. Impulsivement, elle tendit la main.
- Viens avec moi.

- Alex la regarda avec méfiance en se demandant ce qui avait bien pu illuminer ainsi ses traits.
  - Qu'est-ce que tu mijotes ?
  - Je t'en prie, fais-moi confiance.

- Lorsqu'elle riva sur lui ses grands yeux noisette et teinta sa voix de cette supplique, il sut qu'il irait n'importe où avec elle. Quoi qu'elle lui demande, il le ferait, car c'était plus fort que lui.
- Alors, il plaça sa main dans la sienne, et laissa ses doigts délicats se refermer autour des siens.
- Elle le conduisit à l'étage, dans une chambre. Sa chambre à lui, pas la chambre d'amis où il avait insisté pour qu'elle dorme depuis leur arrivée. Une fois à l'intérieur, elle lâcha sa main puis, alors qu'il restait planté au milieu de la pièce, alla s'asseoir sur le bord du vaste lit.
  - Louise, que...
  -

- D'un geste, elle lui intima le silence.

- Ne dis rien. Contente-toi de faire ce que je dis. Enlève ta veste.

- L'espace d'une seconde, Louise eut l'impression qu'il allait refuser. Puis, brusquement, il haussa ses larges épaules et ôta sa veste qu'il jeta sur un fauteuil.
  - Et ta chemise.

- Perplexe, il fronça les sourcils, mais obtempéra néanmoins sans un mot.

- Et maintenant, *señorita* ? s'enquit-il avec un soupçon d'ironie désabusée, les yeux rivés aux siens. Ne me dis pas que...

- De ses puissantes mains hâlées, il désigna la ceinture de cuir noir de son pantalon.

- Si, confirma Louise avec, dans la gorge, un nœud qui fit croasser sa voix d'embarras.

- Alors qu'elle redoutait de le voir se révolter, cette fois, il s'exécuta encore sans protester. Peut-être l'expression de son

visage la trahissait-elle, et pressentait-il à quel point l'instant était crucial à ses yeux...

- Lorsqu'il en arriva au caleçon, elle hésita. Alex prit la situation en main en se débarrassant lui-même de son tout dernier vêtement, de manière à se tenir, fier et sans aucune gêne, devant elle dans sa complète nudité.

- N'est-il pas temps que tu me dises à quoi rime tout ceci, *querida ?*

- Le cœur battant à tout rompre, Louise se leva pour venir se placer face à lui. D'une main tremblante, elle lui effleura la joue, puis plongea son regard dans le sien et déclara d'une voix tout à fait assurée :

- A présent, tu es ce que je veux. Uniquement ce que je veux, et tout ce que je veux.
    - Pas l'argent ?

- Là où la voix de Louise avait puisé une toute nouvelle force, celle d'Alex paraissait avoir perdu de son mordant.
    - Ou encore le...
    - Pas plus l'argent aujourd'hui qu'hier, ni le manoir ni le nom ou quoi que ce soit d'autre, mais toi. Tu es ce que j'ai toujours voulu. Juste toi, rien de plus. Le seul, l'unique homme...
    - Et toi, tu es la seule femme dont j'aie besoin, la seule que j'aie jamais voulue, avoua-t-il alors à son tour.

- Ces mots furent, aux oreilles de Louise, les plus merveilleux qu'elle ait jamais entendus.
    - Alors... répondras-tu à ma question ?

- Elle n'eut nul besoin de lui rappeler laquelle. Il savait exactement ce qu'elle voulait dire.

- Oui, répondit-il d'une voix rauque d'émotion. Oui, tu es celle dont j'ai parlé à Mercedes. La seule que j'aime, et que je souhaiterais avoir à mes côtés. Alors je t'en prie, *amada,* dis-moi que tu deviendras mon épouse... véritablement, cette fois.
- Oh ! Alex, il n'y a rien que je souhaite plus au monde ! Oui. Oui, je...

- Ses paroles moururent dans un baiser. Un baiser qui lui promettait le monde et, enfin, un avenir auprès de l'homme qu'elle aimait.

Ta véritable épouse, dit Louise dans un murmure lorsqu'il la laissa enfin reprendre son souffle. De quoi d'autre pourrais-je rêver ?

Il manque un tout dernier détail pour que tout soit parfait, nuança Alex avec, dans ses yeux argent, un mélange de pur bonheur et de désir. Mais tu es bien trop vêtue pour ce à quoi je pense.

Crois-tu ? le taquina Louise avec un petit rire. Alors que dirais-tu de m'aider à remédier à ça, *mi amorl*

DARCY MAGUIRE

Une épouse idéale

COUP DE CŒUR

Editions Harlequin

1

Justin s'immobilisa devant la vitrine joliment décorée et détailla sans enthousiasme la profusion de tulle blanc, de fleurs et de modèles de faire-part. Avait-il vraiment besoin de ça ? Il était riche, dirigeait une entreprise prospère, et conduisait une voiture de sport hors de prix. Alors pourquoi ne parvenait-il pas à trouver les mots qu'il fallait pour convaincre une femme de partager sa vie ?

Il se passa nerveusement la main dans les cheveux. Pourquoi les relations homme-femme étaient-elles si compliquées ? Quelqu'un devrait les simplifier, codifier tout cela et hop ! la femme idéale apparaîtrait, disponible, consentante et en tout point parfaite. Si les choses avaient été ainsi, peut-être sa demande à sa dernière petite amie, Laura, n'aurait-elle pas été un tel fiasco. Peut-être alors se serait-il abstenu de mentionner que, petite futée qu'elle était, elle avait fini par obtenir ce qu'elle espérait, à savoir une demande en mariage. Qu'elle avait réussi ce qu'aucune des nombreuses femmes qu'il avait fréquentées n'avait réussi, c'est-à-dire l'amener à mettre un terme à son existence de célibataire. Autant admettre que ni l'une ni l'autre déclaration n'avait été très bien reçue, ce qui expliquait probablement qu'elle ait aussitôt rompu, et qu'il ait dû ensuite dénicher Victoria.

Et ce n'était pas plus mal, parce que Victoria Feathersham était parfaite. Longues jambes, peau douce, belle et élégante... Absolument parfaite.

Mais de là à avoir recours à... dubitatif, il fixa le panonceau...

une « conseillère spécialisée en demande en mariage » ?

- Si cette suggestion de recourir à une aide professionnelle était venue de n'importe qui d'autre que sa sœur, il l'aurait aussitôt tournée en dérision. Mais Janice le connaissait mieux que personne. Et si, par ailleurs, le fait qu'elle lui ait offert cette consultation signifiait qu'elle s'était enfin faite à l'idée qu'il épouse Victoria, loin de lui l'intention de s'en priver. Surtout dans la mesure où Janice s'était chargée de tout organiser, et qu'il ne lui restait plus qu'à se présenter au rendez-vous, et à en tirer le meilleur parti.
    - Rien de plus facile.
    - Justin poussa la porte et entra dans la boutique. Il allait gérer cette affaire de demande en mariage tout comme il gérait le reste de sa vie — avec aisance et efficacité. Et alors, il aurait tout : la carrière parfaite, la clientèle parfaite, la femme parfaite. Bref, la vie parfaite. C'était ce qu'il voulait. Tout avoir. Du moins ce que ses amis avaient, ce que sa sœur avait — quelqu'un pour partager sa vie. Il allait donc se fier à sa raison plutôt qu'à son cœur et oublier toutes ces ridicules histoires de romantisme. Cela ne signifiait nullement qu'il y perdrait en quoi que ce soit. Après tout, demander Laura en mariage avait été une erreur dès le début.
    - Victoria et lui étaient sur la même longueur d'onde ; tous deux envisageaient la vie de manière pragmatique. Et en dépit de ce qu'affirmait sa sœur, il n'y avait absolument rien de mal à cela. L'amour n'avait, de toute façon, rien d'aussi transcendant qu'on le disait, songea-t-il avec un soupir.
    - Un détecteur quelconque fit retentir les premières notes de la Marche nuptiale, et une petite femme aux cheveux grisonnants vint se poster au comptoir de réception.

- Bonjour. Conseil en demande ou organisation de cérémonie ?

- Justin déglutit péniblement, tout en se forçant à regarder au-delà des présentoirs jonchés d'albums grands ouverts sur d'innombrables clichés de mariage.

- J'ai rendez-vous avec la conseillère en demande, répondit-il, l'estomac un peu noué.
- Ah ! Vous êtes le client mystère... Entrez, c'est au fond.

- Il emprunta un couloir qui débouchait sur une autre pièce.
- Une femme était assise sur un confortable canapé de cuir

clair, à côté d'un bureau. Penchée en avant, elle tendait la main en direction de quelque chose qu'elle avait dû laisser tomber.

- Il n'était plus vraiment sur le marché, mais nom d'un... Justin inclina la tête. Sous cet angle, cette femme avait sans conteste de nombreux atouts. Elle était svelte et blonde, et sa courte jupe grise offrait un excellent aperçu de ses longues jambes. Le vêtement moulait aussi suffisamment ses hanches pour nourrir son imaginaire en ce qui concernait les courbes qu'il dissimulait.
- Elle se tourna, et lorsque son regard vert rencontra le sien, il eut l'impression de recevoir un coup à l'estomac. Des années avaient beau s'être écoulées, il n'avait rien oublié. Son prénom s'échappa de ses lèvres.
    - Tess !
- Elle le dévisagea sans un mot, comme si elle éprouvait elle aussi de la peine à respirer, puis secoua lentement la tête.
    - Justin...
- L'envie de prendre ses jambes à son cou fut aussi violente que celle de l'enlacer et de l'embrasser à en perdre le souffle, d'effacer les années.
- Il enfouit profondément les mains dans ses poches, s'intima de se ressaisir et de respirer calmement. Il était plus mûr, aujourd'hui, bien plus mûr. Pas question qu'elle l'ensorcelle de nouveau.
- Il y avait longtemps qu'il s'était remis de cette dévastatrice expérience sentimentale, et il n'avait aucune intention de retomber dans le piège. Certes, cela avait été sensationnel tant que ça avait duré, mais quelle souffrance de devoir y renoncer ! Trop de souffrance, se remémora-t-il. Il redressa les épaules. Plus jamais ça ! Il abaissa ensuite brièvement le regard sur ses chaussures. C'était une sacrée surprise, mais avant tout une simple coïncidence. Quelques minutes de courage, et tout serait terminé. Inutile d'en faire un drame.
- — Comment vas-tu, Tess ? demanda-t-il avec raideur, tout en inspectant nerveusement la pièce avec le fol espoir que la conseillère vienne au plus vite mettre un terme à son cauchemar.
- S'il ne tenait nullement à rester là en sa compagnie, son corps, lui, ne désirait que cela, et pas qu'un peu. Mais tout cela appartenait au passé, se rappela-t-il.
- Elle s'avança jusqu'au bord du canapé, sans toutefois se lever.
    - Je vais mieux, merci. Que fais-tu ici ?
- Sa voix était toujours aussi douce et caressante que dans son

souvenir, mais les prunelles vertes le transperçaient jusqu'à l'âme. Il joua en pensée avec quelques reparties pleines d'esprit, puis se ravisa. Il était là pour une raison précise, et ne voyait aucun intérêt à lui mentir ou à se mentir à lui-même.

- Je viens chercher des conseils pour une demande en mariage.

- Elle arqua un sourcil, tout en lui décochant un regard clairement incrédule.

- Tu vas demander quelqu'un en mariage, toi ?
- Eh oui, confirma Justin, tout en se demandant pourquoi diable l'affirmer ne lui procurait aucun réconfort.

- Victoria était sa plus parfaite partenaire mondaine, celle qui lui était le plus logiquement assortie. Ils s'étaient longuement entretenus de ce qu'ils pourraient s'apporter mutuellement, de ce que serait leur vie dans un an, cinq, dix ans... Ils n'étaient pas à strictement parler amoureux l'un de l'autre, et alors ? Cela ne signifiait pas que ça ne marcherait pas, songea-t-il avec un rien d'exaspération, avant de préciser :
    - Victoria Feathersham.
    - Oh!

- Que veut dire ce « oh » ? rétorqua Justin d'un ton de défi.

- Victoria était ravissante, dotée d'une réputation et d'un statut social qu'aucun homme d'affaires digne de ce nom ne désavouerait. Elle était parfaite, de ses cheveux blond platine impeccablement coupés, à ses orteils méticuleusement manucures.
    - Ce que je veux dire, c'est que...

- Tess remua inconfortablement, puis croisa les bras sur sa poitrine, ce qui ne fit qu'accentuer son généreux 95 B.

- ... je trouve tout simplement surprenant que tu te maries.

- Justin laissa dériver son regard sur elle. Elle était plus mûre, elle aussi... partout où il fallait.
    - Et toi, es-tu mariée ? Elle pointa le menton.
    - Je ne vois pas en quoi ça te regarde !

- Justin sentit son sang s'échauffer. La pensée qu'un autre homme passe ses nuits auprès de Tess le contrariait.

- Vas-tu répondre à la question, oui ou non ?

- Elle haussa les épaules.
- Non.
- Non, tu n'y répondras pas ou non, tu n'es pas mariée ?

- Choisis, décréta-t-elle, une lueur de défi dans le regard.

- Justin lança un énième coup d'œil en direction de la porte, anxieux de ne pas croiser ce regard. Il serait bien trop tentant de se noyer dans ces ensorcelantes prunelles vertes, étincelantes des promesses d'hier.

- Bon sang ! Qu'est-ce qui pouvait bien retenir cette satanée conseillère ?
- —Et toi, qu'est-ce que tu fais là ? s'enquit-il à son tour.
  - Elle prit une lente, profonde inspiration.
  - — Justin, tu as rendez-vous avec moi. Je suis la conseillère en mariage.

2

- Par quel caprice du destin Justin Pearce réapparaissait-il dans sa vie ? s'interrogea Tess. Elle avait toujours su, rêvé, espéré qu'il le ferait, à seule fin qu'elle puisse lui dire crûment ce qu'il pouvait faire de son fichu charme !
- C'était tout juste si elle n'était pas morte sur le coup en le voyant. Son cœur cognait encore sourdement dans sa poitrine et son corps tremblait. Elle n'aspirait qu'à se lever pour le chasser à coups de pied... et elle l'aurait fait, si ses jambes avaient pu la porter. Impossible d'en arracher son regard. Il était tel qu'elle s'en souvenait, tel que ses rêves torturés le lui rappelaient, bien que, plus athlétique, il ne soit plus le jeune homme dégingandé qui l'avait séduite des années plus tôt. Ses gènes italiens se manifestaient désormais davantage, et le charme méditerranéen émanait de toute sa personne.
- Il paraissait tétanisé, et la dévisageait comme s'il ne parvenait pas tout à fait à se ressaisir. Ce qui, en soi, était plutôt étonnant, car Justin Pearce était à même d'affronter le moindre imprévu de la vie. Tess s'autorisa l'ombre d'un sourire. Elle se sentait presque navrée pour lui. Presque. Mais après ce qu'il lui avait fait... A ce souvenir, son estomac se révolta, son sang s'enflamma. Comment osait-il ne serait-ce que l'approcher après la manière dont il l'avait traitée ?
- Elle s'efforça de se ressaisir, de se raisonner. Justin n'était pas revenu pour piétiner de nouveau son cœur. Il était là pour affaires. Pour convaincre Victoria Feathersham de l'épouser par une époustouflante demande en mariage. A cette pensée, une

sourde gêne, dans sa poitrine, la fit déglutir péniblement. Que Justin parvienne à ses fins avec Victoria serait un atout pour elle. Son affaire prospérerait, pour peu que Justin évoque son nom au sein du cercle social dans lequel Victoria ne manquerait pas de l'entraîner. Elle secoua légèrement la tête. Il ne fallait pas rêver ! Il y avait peu de chances que Justin admette devant quiconque avoir eu recours, pour sa demande en mariage, à une conseillère !

- Il lui faudrait se contenter de ses honoraires, s'avisa-t-elle sans pouvoir retenir un autre sourire. Une demande à une femme comme Victoria Feathersham allait nécessiter un certain investissement, avec tous les extra qu'il faudrait envisager pour espérer l'impressionner. Et il n'y avait là rien de répréhensible. Toute femme méritait la plus romantique, la plus mémorable demande en mariage qui soit, et elle était toute disposée à la lui organiser. En outre, les liquidités ainsi récoltées seraient les bienvenues pour l'aider à échapper aux trois enfants, deux chiens, deux chats et chambre d'amis-placard de sa sœur, et emménager enfin dans son propre appartement.
- Exagérément consciente de l'homme debout devant elle, elle s'agita sur le canapé. Sa revanche serait aigre-douce. Après toutes ces années de formation sous l'égide d'une cousine de sa mère, une très prospère organisatrice de mariages installée aux Etats-Unis, elle avait hâte d'user de ses compétences pour faire ses preuves face à celui qui l'avait incitée à fuir Sydney. A condition toutefois d'occulter le fait qu'il s'agissait là de Justin.

- C'est toi la conseillère en mariage ? s'exclama-t-il, son regard sombre scrutant le sien. Tu plaisantes, n'est-ce pas ?
- Pas du tout. Mais ne t'inquiète pas, je ne mords pas, répliqua-t-elle, avant d'ajouter en son for intérieur : Du moins, pas encore...

- Il jeta un autre regard en direction de la porte, et Tess crispa les poings. Nom d'un chien ! Impossible de l'empêcher de s'en aller s'il le décidait et pourtant, il était hors de question qu'elle le laisse repartir, pas alors que la femme qu'il souhaitait épouser était Victoria Feathersham. L'occasion était trop belle ! De plus, il existait des manières si subtiles de se venger... Elle se le devait, après la souffrance qu'il lui avait infligée. Ne méritait-elle pas un adieu, une explication, une rupture en bonne et due forme plutôt que la totale incertitude dans laquelle il l'avait plongée ?

- Je t'assure que ce qui s'est passé autrefois est du passé. Les

affaires sont les affaires, précisa-t-elle sèchement. Si tu souhaites que Mlle Feathersham ait la plus impressionnante, la plus inoubliable des demandes en mariage, alors tu es au bon endroit.

- Justin reporta son regard sur elle, sourcils froncés.
- Je suis sûr que je peux me débrouiller par moi-même. Je...
    - Son regard glissa brièvement sur ses seins.
- ... n'ai pas réellement besoin de te consulter.
- Vraiment? Qu'as-tu donc en tête? s'enquit-elle innocemment. T'agenouiller dans un restaurant quatre étoiles et lui débiter la demande d'usage ?
    - — L'idée me paraît excellente, repartit-il. Sur ce, il sourit.
    - Aussitôt, le cœur de Tess fit un bond, et son sang s'embrasa. Chacune de ses terminaisons nerveuses brûla d'éprouver ce qu'elle avait connu naguère avec lui. Ses caresses, ses baisers, son amour.
        - Elle ignora la traître réaction de son corps.
- Tu te tromperais. Avec une femme comme Victoria, il te faut plutôt exprimer dans ta demande à quel point elle est spéciale à tes yeux, ce qu'elle représente pour toi.
- Elle se pencha pour prendre sur le bureau le contrat établi à son intention, tout en s'efforçant de faire abstraction de l'impact qu'il avait sur elle.
- Si elle m'aime, quoi que je fasse suffira, non ?
- La voix masculine glissa sur elle telle une caresse, et c'est tout juste si elle ne perdit pas contenance.
- Si tu l'aimes, toi, tu tiendras à exaucer son rêve... ce qu'elle rêve que ce soit, elle.
- Avec une feinte désinvolture, elle avala la boule qui lui obstruait la gorge, et écrivit « Justin Pearce » sur le formulaire. Puis elle le lui présenta, ainsi qu'un stylo, en priant qu'il signe vite, avant qu'elle n'ait le temps de se demander s'il était sain ou pas de sa part d'envisager de collaborer avec lui.
- Il combla les quelques mètres qui les séparaient.
    - Et tu peux réussir ça ?
    - Sans problème, affirma-t-elle avec tout l'enthousiasme qu'elle put.

- Il prit place dans le fauteuil le plus proche, puis se saisit du stylo. Leurs doigts s'effleurèrent, et un frisson la parcourut. Peut-être n'était-ce pas, tout compte fait, la meilleure des idées. Peut-être ferait-elle mieux de l'orienter vers quelqu'un d'autre. N'avait-elle pas trop d'antécédents avec Justin pour être à même d'envisager sereinement de se retrouver en tête à tête avec lui ?
- Elle recula un peu et croisa les mains sur ses genoux. Après quoi, le menton en avant, elle affronta avec détermination le regard brun.
- Quels que soient les souvenirs que son corps avait de celui de Justin, elle ne gâcherait pas cette chance. Son autonomie, son avenir étaient en jeu, et elle n'allait pas laisser l'embarras que représentait pour elle le fait d'aider son premier amour à demander la main d'une autre lui faire perdre son tout premier contrat !
    - Le stylo hésitait au-dessus dudit contrat.
- Je suis quelqu'un de très occupé. J'ai peu de temps à consacrer à...
    - Il agita vaguement la main.
    - ... tout ça.
- Afin de chasser de son esprit l'envahissante vision de ses bras passés autour du cou de Justin, Tessa croisa plus fermement les mains.
- Nous pouvons nous rencontrer où et quand ça t'arrange, proposa-t-elle, non sans ravaler quelques qualificatifs bien choisis.
- Justin signa, puis plongea son regard dans le sien.
- — Dans ce cas, c'est d'accord. Que dirais-tu de 15 heures, à mon bureau demain ?
- — D'accord, répondit Tess entre ses dents serrées.
- Sur son propre terrain. Elle aurait dû s'y attendre ! Bon sang, pourquoi ne l'avait-elle pas vu venir ? Dire qu'il allait lui falloir claudiquer à travers toute la ville pour se rendre à ce rendez-vous !
- Un nœud lui comprima l'estomac à la pensée de ce que le terme « à mon bureau » impliquait. Elle ne tenait nullement à ce qu'il sache, pour l'accident.
- Certes, elle venait de gagner un client, mais parviendrait-elle à survivre à cette mission et à cacher jusqu'au bout la vérité à Justin ?

- Il devait être souffrant, fiévreux.
- Indifférent aux regards curieux de ses employés, Justin traversa ses bureaux et poussa la porte de la cage d'escalier. Il n'était vraiment pas en forme. Il n'avait pu se concentrer de tout l'après-midi, et tout le monde s'en était rendu compte ! Au point que sa secrétaire, inquiète, lui avait même proposé d'appeler un médecin !
- Jamais il n'avouerait qu'il avait pris rendez-vous avec une conseillère en vue de s'entraîner à déclarer sa flamme ou encore qu'il connaissait déjà la conseillère en question. Que, pour tout dire, celle-ci était la première fille à lui avoir ravi son cœur et que, certains jours, il n'était pas tout à fait certain qu'elle le lui ait rendu. Il passa une main sur ses yeux en s'efforçant de déterminer quel était exactement le problème. Depuis qu'il avait revu Tess, ce matin, des images d'elle saturaient son esprit. Son visage, ses yeux accusateurs, le pli de défi de ses lèvres pleines... Et il n'y avait pas que sa tête qui en était douloureuse ; chaque cellule de son corps lui paraissait à vif !
- Il emprunta l'escalier plutôt que l'ascenseur pour des cendre jusqu'au parking avec l'espoir qu'un peu d'exercice l'empêcherait de se demander pourquoi diable il avait l'ait annuler son dîner avec Victoria ce soir. Victoria était parfaite pour lui. Alors que Tess... Tess lui embrouillait les idées comme à l'époque où ils s'étaient connus !
- Elle avait quatorze ans lorsqu'il l'avait remarquée pour la première fois. Elle habitait en haut de sa rue, le regardait de ses grands yeux vert océan chaque fois qu'elle passait à vélo devant chez lui, et il n'aurait pu nier qu'il était tout aussi fasciné par elle qu'elle semblait l'être par lui.
- Ce petit manège avait duré deux longues années. Lorsque Tess avait eu seize ans, il n'en pouvait plus. Il mourait d'envie de sortir avec elle, et il avait osé l'aborder. Qu'importait qu'il soit plus âgé qu'elle de plusieurs années ; il était prêt à attendre. Si elle l'avait été aussi, peut-être aurait-il eu un début de chance... A ce souvenir, son cœur s'emballa et il se passa une main dans les cheveux.
- Ça avait été l'amour avec un grand A. Il était profondément épris de Tess Knightly, cœur et âme, et c'était... sensationnel, exaltant. Puis, un jour, la mère de

Tess l'avait pris à part, et il n'avait pu lutter contre les vérités que contenaient ses paroles. Son père était un alcoolique. Quant à lui, il n'avait aucun but dans la vie. Bref, il n'était pas assez bien pour sa Tess. Et tout aussi vite, cela avait été la fin de leur histoire, le manque, la souffrance.

- Il avait cru ne plus jamais la revoir, certain qu'elle devait être mariée, maintenant, et mère de famille. Certain que c'était bel et bien fini.
- Jusqu'à aujourd'hui.
- Pouvait-il échanger la logique d'une union avec Victoria contre la possibilité de connaître de nouveau l'amour, de risquer son cœur, au péril de le voir de nouveau réduit en miettes ?
- Peut-être Victoria et lui apprendraient-ils à s'aimer l'un l'autre... Il poussa la porte du parking, puis se dirigea vers sa Porsche gris argent. Il devait décidément couver quelque chose, pour avoir l'esprit à ce point embrumé, fiévreux et indécis.
- Il redressa les épaules. Il traitait des transactions portant sur des millions de dollars, il n'allait tout de même pas se laisser perturber par une simple femme ! Un rendez-vous et Tess Knightly sortirait définitivement de sa vie.
- Ce n'était pas la mer à boire.

- Justin réarrangea une fois encore ses papiers sur son bureau, puis jeta un énième coup d'œil à la pendule.
- Un coup frappé à la porte le fit sursauter. Sa secrétaire ouvrit.
- Tess Knightly pour vous, monsieur. Justin toussota pour s'éclaircir la voix.
- Faites-la entrer.

- — Elle s'est installée dans la salle de réunion, monsieur, l'informa sa secrétaire, les yeux fixés sur ses chaussures. Elle a... beaucoup insisté.
  - Vraiment?
- Il aurait dû savoir qu'elle préférerait l'affronter sur un terrain plus neutre que son bureau personnel. Il ne put s'empêcher de sourire — cela ne prouvait-il pas qu'elle n'était pas aussi indifférente qu'elle le laissait paraître ?
- Tess était assise à la vaste table de travail, des dossiers devant elle, le menton en l'air et les épaules rejetées en arrière. Elle

portait un tailleur-pantalon crème, qui ne suffisait pas à masquer ses voluptueuses courbes.

- Monsieur Pearce.

- Mademoiselle Knightly, la salua-t-il en retour, désagréablement conscient qu'elle ne lui avait toujours pas dit si elle était mariée ou pas. Tu es en retard.
  - Elle arqua les sourcils.
  - De trois minutes ?
  - Je suis un homme très occupé.

- —N'étais-tu pas dans ton bureau, justement ?
- Elle avait raison : s'il en avait été capable, il aurait pu continuer à travailler.

- J'apprécie tout particulièrement la ponctualité, assena-t-il néanmoins.

- Elle plaça son sac à main sous la table et se saisit d'un dossier avant de répondre.
  - Je m'en souviendrai.

- Justin lui coula un regard de côté. Elle ne broncha pas. Il s'apprêta à s'installer sur le siège voisin du sien et hésita. Sans doute serait-il plus prudent de conserver entre eux la largeur de la table.
  - Venons-en au fait, si tu veux bien.
  - D'accord.

- Elle le gratifia d'un sourire tout professionnel, puis déclara :

- Pour commencer, je dois avoir une idée de ce qu'aime Victoria, de manière à rendre ce moment inoubliable à ses yeux.

- Ça me paraît logique, concéda Justin tout en contournant la table.

- Il prit place face à elle, non sans s'efforcer de focaliser son esprit sur Victoria et non sur la grâce avec laquelle les mains de Tess bougeaient tandis qu'elle faisait glisser le dossier dans sa direction.
- Un peu trop conscient à son goût de sa présence, de son parfum, de ses yeux braqués sur lui, il en feuilleta quelques pages sans parvenir à se concentrer sur ce qu'il contenait. Lorsqu'il releva la tête, elle accrocha directement son regard.
  - Bien. Quelles sont ses fleurs favorites ? Il regarda brièvement sa montre.

- Ses fleurs favorites ? Je lui offre des roses, et ça n'a pas l'air de la gêner.
    - O.K.
- Elle consigna l'information dans un calepin.
    - Le genre de musique qu'elle préfère ? Justin haussa les épaules.
    - De nourriture ?
- Il peina quelque peu à se remémorer leur dernier dîner, et ce que Victoria avait commandé.
    - Le poulet? hasarda-t-il.
- Tu n'en as pas l'air très sûr, commenta Tess, ses yeux verts légèrement écarquillés. Ses passe-temps ?
    - Ses passe-temps ?
- Justin déglutit, puis consulta de nouveau sa montre. Encore quelques minutes et il pourrait sortir de là !
- Tu sais, ces choses que l'on fait pour se divertir, pour sa satisfaction personnelle.
- Justin se raidit. Que faisait Victoria pour se divertir ? Il n'en avait pas la moindre idée, et l'admettre devant Tess pesait aussi lourd qu'une brique sur son estomac.
- Ecoute, ce n'est pas pour te compliquer la vie que j'ai besoin de savoir toutes ces choses...
- Elle marqua une pause, et il eut la désagréable impression qu'elle regardait à travers lui. Dans un geste inconscient de protection, il croisa les bras sur sa poitrine.
- ... mais avant tout pour découvrir si elle est fleur bleue, conservatrice ou un peu des deux, de manière à t'aider à imaginer une demande en mariage qui aura une réelle signification à ses yeux.
- Pris au dépourvu par la vivacité soudaine de sa voix, Justin croisa le regard de Tess. Erreur ! Son cœur s'emballa et son corps réagit douloureusement au sortilège.
    - Elle le toisa, imperturbable, puis assena :
- Je suggère que tu te renseignes davantage au sujet de la femme que tu souhaites épouser.
    - Il la foudroya du regard.
    - J'en sais suffisamment !

- Je ne parle pas seulement des sous-vêtements qu'elle porte ! répliqua-t-elle.
- Ha ha ! fit-il, sarcastique. Tu devrais mieux te maîtriser, Tess. J'ai cru déceler une pointe de jalousie là-dedans.
  - Le regard vert s'assombrit.
- Dans tes rêves !

- Là, elle devinait juste ! Depuis qu'il l'avait revue, elle ne le laissait plus en paix, même dans ses rêves !
  - Il décida de choisir ses mots avec soin.

- Donc, tu ne pourras pas m'aider tant que je ne répondrai pas à tes questions à propos de Victoria ?
- Exact. Je ne peux que t'encourager à passer un peu de temps avec elle, d'un point de vue qualitatif, je veux dire, précisa-t-elle avant de se mordre la lèvre.
  - Pour réprimer un sourire ?
  - La respiration de Justin se bloqua dans sa gorge. Elle le tournait en dérision ! Son sang ne fit qu'un tour, et il serra les dents, pris de la folle impulsion de la secouer. Ou de l'embrasser à perdre haleine...
  - Une fois encore, il consulta sa montre. Plus que quelques petites minutes.
  - Et ensuite ?
  - Ensuite, nous nous reverrons. Et avec un peu de chance, nous réussirons à lui concocter une demande en mariage à lui fendre le cœur.

- La voix de Tess s'estompa sur ces derniers mots comme elle s'humectait les lèvres.
  - Parce qu'il faut que je te revoie ?
  - Ça te pose un problème ?
  -

4

Justin bondit sur ses pieds et se mit à arpenter la pièce.

Adossée à son siège, Tess attendit. Elle s'en sortait très bien, en apparence du moins. Elle ne doutait pas qu'elle dégageait une parfaite impression de calme et de professionnalisme même si, à l'intérieur... A l'intérieur, elle était sens dessus dessous.

S'installer dans la salle de réunion de manière à être là avant l'arrivée de Justin s'était avéré plus facile qu'elle ne l'avait escompté. Elle ne tenait nullement à ce que les choses se compliquent.

Justin s'immobilisa enfin puis se tourna vers elle.

Si je suis en mesure de te dire ce que tu veux savoir, aurai-je besoin d'un autre rendez-vous ? s'enquit-il.

Tess se raidit. Il était douloureusement évident qu'il n'était nullement enthousiaste à la perspective d'un autre entretien avec elle.

Si tu peux m'en dire davantage sur la femme que tu souhaites épouser, je pourrai déterminer quel genre de demande sera la plus émouvante pour elle, répondit-elle posément.

Et si c'est le cas, reprit-il avec circonspection, en aurons-nous fini aujourd'hui ?

Elle se força à esquisser un sourire encourageant.

- — Nous pouvons toujours essayer. Il leva un doigt en l'air.

Accorde-moi une petite minute, dit-il avant de quitter la pièce.

Tess soupira. Après avoir échoué à répondre à toutes ses questions, ce que Justin comptait faire ne laissait guère de place à l'imagination : il allait s'informer auprès de sa secrétaire, qui en savait certainement plus sur Victoria Feathersham que lui. Elle s'admonesta mentalement — que lui importait ? Si Victoria était celle qu'il souhaitait épouser, c'est qu'il devait certainement la mériter.

Certes, ce contrat représentait une vraie gageure pour sa santé mentale, mais si elle le menait à bien, il lui mettrait le pied à l'étrier. Alors autant tenir jusqu'au bout. Et si Justin préférait tout boucler en une seule session, tant mieux. Plus tôt elle se soustrairait à son profond regard brun ainsi qu'à la tentation de

son corps, mieux ce serait !
    - Justin revint après quelques minutes.

- Elle aime les roses blanches, l'opéra, le caviar et son passe-temps favori est...

- Il jeta un coup d'œil au calepin qu'il tenait en main.
    - ... organiser et assister à des bals de charité.
    - Parfait.

- Si c'était comme l'affirmait sa secrétaire, mieux valait tabler sur le plus romantique — et aussi le moins intimiste —projet possible, avec toute l'ostentation de rigueur. Elle ferma les yeux, imagina l'intéressée.

- Bal, robe de soirée... style Cendrillon, murmura-t-elle pour elle-même, avant de rouvrir lentement les yeux.

- Justin s'approcha d'elle, et elle ne put s'empêcher de retenir son souffle. Sa présence était impérieuse, dérangeante.

- Je suggère que tu l'emmènes faire une promenade en calèche au crépuscule, dans un parc, jusqu'à un kiosque où vous attendra, sous des lampions illuminés, un quatuor de musique classique...
    - J'aurais pu y penser, commenta-t-il.
    - Tu aurais pu, mais tu ne l'as pas fait.
    - Alors c'est réglé !
        - Il se frotta les mains, les yeux étincelants.
    - Je n'ai plus besoin de toi, à présent.

- Croyait-il ! Tess arqua un sourcil et réprima le sourire qui menaçait d'ébrécher sa façade parfaitement composée.

- Dois-je en déduire que tu sais exactement ce que tu vas lui dire pour que tout soit parfait?
    - Il haussa les épaules.

- Qu'elle est sublime, et que je veux l'épouser, je suppose.
- Ce sera acceptable, mais pas mémorable, objecta Tess. Quelque chose comme : « Je t'aimerai jusqu'à la fin de ma vie et je ne peux imaginer l'avenir sans toi » serait un bon début, mais... Oups, j'oubliais ! Tenir les promesses d'éternité, ce n'est pas ton fort ! assena-t-elle, une pointe d'amertume dans la voix.
- Tess..., commença-t-il d'une voix dangereusement douce. Ce n'est pas ce que tu crois.
    - Alors dis-moi ce que je dois croire.

- Tess croisa les bras ; elle regrettait déjà cet éclat. Elle ne tenait nullement à ressasser le passé, la souffrance qu'il lui avait infligée lorsqu'il était parti avec ses valises, l'abandonnant derrière lui sans un mot d'explication.
- Il prit une profonde inspiration et passa une main nerveuse dans ses cheveux.
    - Un jour, ta mère m'a pris à part.
- L'esprit en déroute, Tess le dévisagea. Elle ne l'avait jamais su !
- Elle m'a dit de ne pas insister, poursuivit Justin, que tu étais bien trop jeune...
- Tess le crut sans peine. Mariée très jeune, sa mère avait eu son premier enfant alors qu'elle était à peine sortie de l'adolescence. Elle imaginait tout à fait ce qu'elle avait pu ressentir en voyant sa cadette éperdument amoureuse d'un garçon plus âgé.
    - Et c'est ce que tu as fait.
- Elle n'avait pu masquer l'amertume que lui inspirait cette constatation. Qu'il ait pu se laisser convaincre aussi aisément de renoncer à elle la blessait. S'il l'avait aimée, ne serait-ce qu'un peu, ne se serait-il pas plutôt battu pour elle ? A moins qu'elle n'ait été qu'une conquête de plus à son tableau de chasse ?
    - Je ne voulais pas peiner ta mère... ou te peiner, toi.
    - Parce que tu crois qu'être quittée comme ça, sans un mot, ne m'a pas peinée ?
        - Justin se frictionna la nuque, gêné.
- Je ne pouvais pas rester. Ta mère avait raison ; tu avais besoin de temps pour grandir. Alors je suis parti faire des études de commerce dans le Queensland, où vivait mon oncle. Lorsque je suis revenu, avec l'offre d'un excellent poste dans une des plus grandes firmes de Sydney et d'un bel avenir, tu étais partie pour les Etats-Unis. Alors j'ai... j'ai poursuivi le cours de ma vie, persuadé que...
- Il marqua une pause, puis acheva :
    - ... que ta vie serait plus facile sans moi.
    - Plus facile?
        - Tess avait failli s'étrangler sur le mot.
    - Ma vie n'a rien eu de facile, je t'assure !
    - Si tu m'en parlais, justement ?
- Tess ne put s'y résoudre. Elle se savait incapable de lui dire ce

qui lui était arrivé après son départ.

- Elle secoua la tête, cherchant à endiguer l'afflux d'émotions brutes qui la ravageait, ainsi que sa folle envie de s'emparer de quelque chose, n'importe quoi, pour le frapper avec. Il aurait dû rester ! Il l'aurait fait, s'il l'avait réellement aimée !

- J'ai repris le cours de ma vie, moi aussi. A présent, si tu veux bien, revenons à notre affaire. Montre-moi comment tu vas faire ta demande.
    - Sérieusement?
    - Oui.

- D'un geste de la main, Tess l'encouragea à s'exécuter. Si elle tenait à conserver la moindre chance de se concentrer sur sa tâche, il lui fallait la saisir au plus vite. Sa cravate desserrée, Justin mit un genou à terre devant elle et lui prit les mains. A ce contact, une onde électrique remonta le long de sa colonne vertébrale, puis se diffusa dans chacune de ses terminaisons nerveuses. Leurs regards s'accrochèrent.
- Justin hésita, non parce qu'il ne savait pas ce qu'il dirait à Victoria, mais parce qu'il se demandait tout à coup pourquoi il souhaitait le lui dire. Une sorte d'exaltation le saisit, et soudain il n'y eut plus que le fait d'être ainsi là, devant Tess, qui ait une signification à ses yeux. Tess, et son profond regard vert fixé sur lui, dans l'expectative.
    - Je... je veux...

- Il déglutit péniblement, puis s'humecta les lèvres. Il voulait Tess, et non plus cet arrangement avec Victoria. Il savait à présent qu'épouser Victoria ne serait vraiment satisfaisant ni pour l'un ni pour l'autre. Certes, c'était plus sûr. Nettement plus sûr que de risquer de nouveau son cœur, mais certaines choses valaient qu'on en prenne le risque. Ce n'était pas avec Victoria qu'il souhaitait partager sa vie, mais avec Tess. Seulement Tess, depuis toujours. Il fallait qu'il le lui dise, le lui fasse savoir d'une manière ou d'une autre.
    - Il inspira profondément, puis reprit :

- Je veux que tu saches que mon cœur s'affole chaque fois que tu entres dans une pièce. Que je ne peux plus penser lorsque tu es près de moi. Que tu me donnes l'impression d'être quelqu'un de spécial.

- Les yeux brûlants, Tess crut suffoquer tant la boule, dans sa gorge, était douloureuse. Elle avait la troublante impression qu'il lui demandait sa main, à elle... instant auquel elle avait

aspiré de tout son être, autrefois, presque désespérément.

- Et je serais l'homme le plus heureux de la terre si tu consentais à m'épouser.

- L'estomac de Tess se noua. Elle ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Justin l'attira à lui, et son eau de toilette titilla ses sens comme il prenait ses lèvres.
- Ses pensées s'affolèrent. Elle aurait dû le repousser, résister, mais l'étreinte de ses bras était si ferme, si réconfortante, qu'elle n'aspira plus qu'à s'abandonner à la tentante persuasion de ces lèvres, pour l'éternité.
- La bouche tiède de Justin jouait avec la sienne. Des ondes de chaleur irradièrent en elle, et son corps exulta, chacun de ses nerfs au diapason du brasier qu'il enflammait en elle. Ce fut plus fort qu'elle. Elle lui rendit son baiser sans la moindre réserve, et sa bouche s'entrouvrit sous sa langue, brûlante, accueillante, avide de volupté...
    - — Que diable se passe-t-il ici ?
    - La voix cassante transperça Tess. Le feu aux joues, elle repoussa Justin.
    - Victoria Feathersham se tenait dans l'encadrement de la porte, bouche pincée et yeux écarquillés.
    - Tess était prise sur le fait, dans les bras d'un client — le fiancé de la femme qui les toisait. Elle déglutit péniblement. Seigneur !

- ## *5*

- Justin referma les mains sur les épaules de Tess. Il n'aurait su dire si c'était pour la soutenir ou se soutenir lui-même. Quel baiser ! Ces lèvres... Dieu, comme il s'était langui d'elle ! De ce sentiment d'être... vivant.

- Tu es parfaite, lui chuchota-t-il à l'oreille sans pouvoir résister à l'impulsion d'effleurer sa joue, sa bouche, puis son cou d'une caresse. Tu es ce que je veux...
    - Justin!

- L'esprit en déroute, Justin pivota lentement. Victoria se tenait sur le seuil, les mains sur les hanches et le regard noir. Victoria, la femme qu'il prévoyait d'épouser. Vêtue d'une élégante tenue de créateur bleu pastel, elle était impeccablement coiffée et maquillée, d'une présentation irréprochable. Nul doute qu'elle agrémenterait sa vie idéale de sa beauté et de son statut social...
- Il serra les dents. Ce désir d'atteindre la perfection lui venait à

l'origine de Tess, de ses jeunes années. La mère de Tess avait raison : elle était bien trop jeune et il n'était pas assez bien pour elle, à l'époque. Mais aujourd'hui... Aujourd'hui, il y avait un espoir...

- Et à en juger par sa réaction entre ses bras, il y avait même une véritable chance qu'il ne l'ait pas définitivement perdue en s'enfuyant des années plus tôt. C'était ce que suggérait ce baiser : qu'en dépit de toutes les années écoulées, ils pouvaient avoir une seconde chance.
- Lâchant à contrecœur les épaules de Tess, il se redressa et fit face à Victoria. Elle méritait une explication, quand bien même ses entrailles se tordaient à cette pensée.

- Je viens ici, Justin, reprit Victoria d'une voix aiguë, pour savoir pour quelle raison tu m'as appelée pour me questionner sur toutes sortes de détails abracadabrants, et où est-ce que je te trouve ? Dans les bras de...
- Ce n'est pas ce que vous croyez, mademoiselle Feathersham, intervint Tess, écarlate.
- Vraiment? Dans ce cas, sans doute aurez-vous l'obligeance de m'expliquer ce que vous faisiez avec les lèvres de mon petit ami collées aux vôtres ?

- Tess ouvrit la bouche, puis détourna le regard. Ne serait-elle pas plus à l'aise debout ? se demanda Justin, avant de bredouiller :

- Tess, Victoria Feathersham. Victoria, Tess Knightly. Tess et moi...

- Tess se leva enfin en s'agrippant au rebord de la table comme si ce baiser l'avait affectée au point que ses jambes ne la portaient plus.
- — Nous... nous travaillons sur un projet spécial, dit-elle. Justin se raidit — pourquoi ne pas tout simplement dire la vérité ? — puis croisa le regard de Tess. Elle lui sauvait la mise, de manière à ne pas compromettre sa relation avec Victoria.
- Celle-ci croisa les bras sur son chemisier haute couture.
    - Et ça implique de l'embrasser ?
    - Oui. Non. Enfin... en quelque sorte, bégaya Tess. Il s'est... laissé emporter, c'est tout. Il me prenait pour vous.

- Justin dévisagea Tess. Etait-elle sérieuse ? Croyait-elle réellement qu'il avait pu la confondre, ne serait-ce qu'une seconde, avec Victoria ? Dès sa première syllabe, la moindre de ses pensées n'avait plus été que pour elle, pour ce qu'ils avaient

éprouvé l'un pour l'autre autrefois, et ce qu'il éprouvait toujours aujourd'hui.

- Victoria arqua ses sourcils parfaitement épilés, puis le toisa avec mépris.

- Et comment en serais-tu venu à une telle méprise, dis-moi ?

- Justin hésita. La perspective d'avouer à Victoria qu'il s'apprêtait à lui demander de l'épouser le mettait tout à coup mal à l'aise.

- Ma sœur a fait en sorte de m'adresser à une...
- Thérapeute, intervint vivement Tess avant de se laisser retomber sur sa chaise, les doigts entrelacés devant elle sur la table, avec un flegme qu'il admira.

- Il la considéra un instant, muet de stupeur. Comment parvenait-elle à mentir avec une telle facilité ? Etait-ce une des compétences de son métier, indispensable pour préserver le secret jusqu'au moment fatidique de la déclaration?

- Une thérapeute ? Et ce serait vous ? s'étonna Victoria, l'air sceptique. Si c'est le cas, qu'est-ce qui t'a pris d'embrasser ta thérapeute ? ajouta-t-elle à l'intention de Justin.

- Le regard de Justin dévia vers les lèvres de Tess. Ces lèvres lui avaient remémoré ce qu'il s'apprêtait à sacrifier... ce qu'il avait laissé derrière lui autrefois et qui, aujourd'hui, se trouvait de nouveau à sa portée.

- Je... j'effectuais une séance d'hypnose régressive, prétendit Tess, une lueur d'affolement dans les yeux. M. Pearce voyait en moi les petites amies dont il a dû se séparer au fil des ans.

- Justin sentit son cœur se serrer. Il voyait surtout en elle la seule qu'il souhaitait ne jamais avoir quittée !

- Ne venez-vous pas de dire qu'il vous prenait pour moi ? objecta Victoria d'une voix de plus en plus sceptique.

- Tess entreprit de rassembler ses dossiers, les yeux baissés.
- — Je... je représentais à la fois le passé et l'avenir, prétexta-t-elle avant de relever les yeux, prête pour l'ultime plongeon. Et ce que vous avez vu, c'est M. Pearce en train d'embrasser l'avenir, c'est-à-dire vous.
- Le regard que Victoria lança à Justin exprimait l'incrédulité la plus totale.
    - Justin?

- Victoria..., commença Justin.

- Comment lui annoncer la chose ? Comment avait-il pu se tromper à ce point ? A leur sujet, à son sujet à elle. C'était comme si, après une longue amnésie, il retrouvait la mémoire, la réalité qu'il avait perdue de vue. Il était hors de question qu'il poursuive dans cette voie et épouse la « parfaite » Victoria. Il voulait plus, et était prêt pour cela à prendre tous les risques.
    - Tess lui jeta un étrange regard.

- Je vous assure que ce baiser ne signifiait rien, mademoiselle Feathersham.
    - Rien?

- Justin sentit son sang se glacer dans ses veines et se tourna vivement pour dévisager Tess.

- Rien ? Ce baiser a sûrement dû signifier quelque chose...
- Oui, rien, répéta Tess. Vous êtes tout à fait libre d'épouser Mlle Feathersham, monsieur Pearce.

- Justin ne voulait pas y croire. Il ne pouvait croire qu'elle puisse faire si peu de cas de ce baiser. Il était impossible que ce qui venait d'ébranler son univers tout entier n'ait pas eu le moindre impact sur elle.
    - — Est-ce une certitude ? insista-t-il. Tess reporta son attention sur Victoria.

- Mon opinion professionnelle, monsieur Pearce, est que vous êtes tout à fait prêt à vous focaliser entièrement sur l'avenir que vous vous êtes choisi.

- Justin tressaillit. Il ne le souhaitait nullement. Celle qu'il voulait dans son avenir, c'était Tess. Ce qu'il souhaitait, c'était qu'elle partage le moindre aspect de sa vie de manière à ce que cette dernière vaille la peine d'être vécue. Elle s'empara de ses dossiers, et il réalisa avec affolement qu'elle s'apprêtait à partir.
- Il passa un doigt dans le col de sa chemise, avec l'impression de manquer d'air. Il était pris entre deux feux. Toujours sur le seuil, Victoria se taisait, comme si elle n'était pas encore tout à fait persuadée que Tess disait la vérité. Et Tess, elle, était sur le point de s'en aller !
- Son regard évitait le sien, mais Justin ne put se défaire de l'impression que, malgré ce qu'elle venait d'affirmer, il y avait encore une chance.

- Navrée, monsieur Pearce, reprit-elle en consultant sa montre,

mais notre séance doit prendre fin. J'ai un autre rendez-vous.

- Sa froideur le glaça. A la perspective de l'avenir sans joie qui s'ouvrait soudain devant lui, il insista :

- C'est que... je ne voudrais pas rater cette opportunité de...
  - Elle secoua la tête.

- Tournez le dos au passé, monsieur Pearce. Un tout autre avenir vous attend, répliqua-t-elle d'un ton ferme, exempt de toute émotion.

- Les pensées de Justin s'entrechoquèrent. Il venait de lui ouvrir son cœur, son âme. Il serra les poings. Une fois encore, il n'avait été pris dans ses filets que pour être rejeté, non plus par sa mère, mais par Tess elle-même !
  - Justin?
    - Victoria l'observait, l'air incertain.
    - Justin l'ignora et s'avança, l'esprit et le cœur en déroute, jusqu'à Tess qui venait de ramasser son sac et se tenait raide sur sa chaise.
    - Il la voulait, elle. C'était d'elle qu'il avait besoin. Elle ne pouvait tout de même pas y être indifférente...
  - Tess, pardonne-moi. Je t'en prie, ne...

- Il s'agenouilla de nouveau devant elle, le cœur lourd.
  - — Ne pars pas.

- C'est bien ce que je pensais ! s'exclama Victoria. Thérapeute, mon œil !
  - Victoria...

- Justin lutta pour adopter un ton neutre, conciliant, puis se redressa et fit un pas en direction de la femme en qui il avait voulu voir la partenaire idéale.
- Pour toute réponse, elle lui administra une gifle retentissante, puis tourna les talons.

- ## *6*

- Hors de question qu'elle risque son avenir sur une autre lubie de Justin Pearce ! décida Tess. Qu'importait qu'il l'ait embrassée avec une passion telle que ses genoux en flageolaient encore? Tout comme la première fois, ça ne durerait pas. L'après-Justin, elle l'avait déjà vécu, se remémora-t-elle en secouant la tête, et elle n'était pas stupide au point de retomber dans le panneau !

Elle n'allait pas laisser les traîtres réactions de son corps lui embrouiller l'esprit !

- Si seulement il avait joué le jeu, cet idiot ! C'était si typique d'un homme de s'emballer pour un simple baiser... comme si ça signifiait quelque chose ! Il l'avait presque convaincue que c'était à elle qu'il adressait sa demande, et pas à Victoria. Comme si c'était plausible ! Pur produit de son imagination, là encore.
- Pourquoi une si étrange attitude de la part de Justin ? Il fallait que ce tout premier contrat se déroule sans anicroche, que son affaire démarre ! Cet argent, elle en avait besoin !
- Elle le foudroya du regard. Il aspirait à la perfection et espérait l'atteindre avec elle ? C'était presque risible, et prouvait, en tout cas, qu'il ne savait pas grand-chose d'elle. Elle se raidit. S'il connaissait la vérité, il ne voudrait assurément plus d'elle.

- Regarde ce que tu as fait ! lui reprocha-t-elle avec un regard qu'elle espérait suffisamment accusateur.
    - Pardon?
    - Tu viens de compromettre ta relation avec Victoria à cause d'un stupide baiser ! Quel besoin avais-tu d'aller lui téléphoner pour l'interroger ? J'ai cru que tu étais parti te renseigner auprès de ta secrétaire !
    - Je voulais en finir au plus vite avec ce rendez-vous, d'accord ?
    - Pas étonnant qu'elle ait débarqué ici comme une furie ! remarqua Tess avant de détourner les yeux vers la fenêtre.

- Impossible de le regarder plus longtemps. Il avait tout gâché ! Sa vie bien ordonnée, et par-dessus le marché le contrat le plus prometteur qu'elle ait eu jusqu'ici !
    - Ce baiser...
    - Ce baiser ne veut rien dire, coupa-t-elle avec, l'espérait-elle, plus de conviction qu'elle n'en éprouvait, tant son envie de se jeter dans les bras de Justin devenait insupportable.
    - — Tu es sérieuse ? s'enquit-il d'une voix rauque.
    - Elle voyait bien qu'il ne la croyait pas, et la manière dont il fixait ses lèvres suggérait qu'il songeait peut-être à prouver qu'elle mentait.

- Bien sûr que je le suis ! répliqua-t-elle aussi fermement qu'elle le put. Tu faisais un transfert, tout simplement. C'est courant. Rattrape-la et arrange les choses.

- Justin l'agrippa par les épaules et scruta son visage.

- Peux-tu me regarder dans les yeux et me répéter que ce baiser ne signifie absolument rien pour toi ?
- Rien, je le répète, débita-t-elle vivement, de crainte de s'étrangler sur ce mensonge, avant de conclure avec un petit rire forcé : Ne me dis pas que tu l'as cru !

- Une lueur de souffrance traversa les yeux bruns, et elle faillit regretter ses paroles. Puis elle se remémora les torts qu'il avait envers elle. Soit, sa mère lui avait enjoint de la laisser tranquille, mais devait-il pour autant obtempérer sans ciller ? Quel genre d'homme était-il, pour s'enfuir au premier obstacle ? Sans compter qu'elle était tout à fait en droit de se venger de toute la peine qu'il lui avait infligée ! Elle aurait juste cru qu'elle s'en sentirait mieux...
    - Tu n'éprouves plus rien pour moi ?

- Sa voix étranglée l'émut, et elle serra ses dossiers contre sa poitrine, le cœur douloureux.

- Je sais que je t'ai fait du mal, reprit-il. J'en suis navré, mais je t'en prie, saisissons cette nouvelle chance ! Nous avons mûri, tous les deux.

- Tess se raidit. Elle ne pouvait pas lui accorder ce qu'il demandait. Il espérait la femme parfaite, et elle ne pourrait jamais l'être.

- Ne sois pas stupide. Il n'y a plus rien entre nous, répondit-elle avant d'avaler péniblement sa salive. Je... je n'apprécie même pas ce que tu es devenu. Cours après Victoria... Elle et toi formez le couple parfait, ajouta-t-elle sur une inspiration tremblante.

- Les mots avaient un goût amer, mais elle devait les prononcer. Pour son travail, pour sa santé mentale, pour son cœur qui avait eu tant de mal à survivre la dernière fois...
- Cela ne dura qu'un instant, mais la lueur qu'elle surprit dans son regard la crucifia, parce qu'elle distingua clairement le petit garçon en lui, aussi confus et perdu qu'il l'avait toujours été, anxieux de fuir ses émotions, tout comme son père avant lui. A la différence près que ce dernier avait noyé sa vulnérabilité dans l'alcool, alors que Justin, dont elle suivait le parcours par le biais du carnet mondain, privilégiait les bras de jolies femmes superficielles.

- Elle eut comme une révélation. C'était clair, tout à coup. Justin ne l'avait pas fuie, elle, mais ce qu'elle évoquait. Peut-être avait-il eu peur de tourner comme son père, si éperdu de douleur à la mort de son épouse qu'il n'avait pu y faire face. Et sa mère à elle n'avait fait qu'exacerber la situation en lui signifiant sans détour qu'il ne pouvait songer sérieusement à s'impliquer avec elle. Et il n'y était pas prêt, à l'époque, alors qu'aujourd'hui, si. L'ironie de la situation lui fit monter les larmes aux yeux. Sans un mot, Justin sortit et claqua la porte derrière lui. Le bruit résonna dans la pièce, puis tel un glas dans le cœur de Tess.
    - Qu'avait-elle fait?
    - Une boule douloureuse lui obstruait la gorge. Il allait rattraper Victoria, peut-être même confesser qu'il avait eu recours à une conseillère pour lui offrir la plus belle des demandes en mariage. Et elle lui tomberait dans les bras.
    - Une sourde plainte enfla dans sa poitrine. Elle avait fait le mauvais choix ; elle le savait, de toutes les fibres de son être. Déterminée à se convaincre que Justin ne représentait plus rien pour elle, elle était restée sourde aux suppliques de son cœur.
    - Sa canne en main, elle se dirigea lentement vers la porte, le cœur aussi lourd que sa jambe. Elle ouvrit et afficha un sourire de circonstance. Du moins pouvait-elle toujours compter sur son travail, sa carrière.
    - Comme elle regrettait de ne pouvoir remonter le temps, rattraper ses paroles malheureuses ! Elle n'était pas une femme amère. Même après que cette voiture l'avait renversée alors qu'elle faisait du vélo, quelques années plus tôt, elle n'avait pas été aigrie. Juste résignée. Tout comme, après le départ de Justin, elle s'était contentée de pleurer toutes les larmes de son corps plutôt que de chercher à le retrouver pour avoir une explication.
    - Elle jeta un regard anxieux dans le couloir, en direction des ascenseurs. Tout en elle brûlait de se lancer à la poursuite de Justin, de lui avouer ce qu'elle éprouvait réellement avant qu'il ne s'agenouille devant Victoria Feathersham pour la demander en mariage. Elle hésita cependant. Si Justin demandait malgré tout sa main à Victoria, cela ne signifierait-il pas qu'il n'éprouvait rien pour elle ?
    - Elle secoua la tête ; elle s'embrouillait elle-même les idées ! Tout ce qui comptait, c'était qu'elle aimait Justin, même après toutes ces années.

- Seulement... le connaissait-elle réellement ? Le Justin d'aujourd'hui, plus mûr, était-il celui qu'elle voulait ? Qu'elle aimait? Elle l'ignorait, mais ce qu'elle savait, c'était qu'elle devait au moins donner à l'amour une dernière chance.
- Mais voudrait-il, lui, de celle qu'elle était devenue?

7

Justin avait vu les flammes dans le regard de Tess, senti la passion dans son baiser et ses caresses. Devant les portes coulissantes des ascenseurs, il hésita. Elle devait avoir menti. Ces paroles, elle devait les avoir prononcées par vengeance, et il les méritait. Il méritait sa haine, sa rancune et ses piques lapidaires. Il l'avait meurtrie. Sans une explication, sans même un regard en arrière, il l'avait abandonnée derrière lui, trop effrayé par ses émotions pour oser l'affronter.

Passant une main lasse dans ses cheveux, puis sur ses yeux, il s'efforça d'occulter les toutes dernières minutes. Qu'était-il advenu de ce projet pourtant si simple, si innocent de demande en mariage ? Pourquoi sa vie s'était-elle, en deux jours à peine, compliquée à ce point ?

Il se tourna vers le couloir et regarda en direction de la pièce dans laquelle Tess se trouvait encore. La souffrance menaçait de le briser. C'était elle qu'il voulait, et elle ne voulait plus rien avoir à faire avec lui. Quel idiot ! Il aurait dû se douter qu'elle ne lui avait pas pardonné la désinvolture avec laquelle il l'avait traitée autrefois. A une époque où, trop jeune et insouciant, il n'avait compris la valeur de ce qu'il possédait qu'après l'avoir perdu !

Certains jours, alors, il songeait sérieusement à aller la retrouver en Amérique. Le reste du temps, il croyait vital de l'oublier et de poursuivre le cours de sa vie. Et c'était ce qu'il avait fait. Se focaliser sur ses études lui avait permis de s'en sortir et de devenir ce qu'il était aujourd'hui.

Certes, Tess le faisait davantage vibrer que n'importe quelle autre femme, mais il n'était pas certain que ce soit une bonne chose. Après ce qui était arrivé à son père, il était bien placé pour le savoir...

Agaçante, la sonnerie de son portable retentit. Il envisagea de l'ignorer, puis y renonça. Dans quelque état qu'il soit, le travail avait au moins toujours eu le mérite de le distraire de ses préoccupations, et Dieu savait qu'il en avait besoin en cet instant.

- Justin Pearce, dit-il, laconique.

- Justin, c'est Janice. Je voulais juste savoir comment s'était passé ton rendez-vous avec la conseillère...

- La nuance espiègle, dans la voix de sa sœur, n'échappa pas à Justin.

- Tu savais ! Tu savais pertinemment qui elle était et tu m'as tendu un piège ! s'exclama-t-il.

- Ce fut tout juste s'il ne s'étrangla pas de colère. Il s'était fait abuser par sa pire critique, et cette prise de conscience le mortifiait !

- J'avoue, répondit gaiement Janice. Alors, comment c'était ? Est-elle aussi jolie qu'autrefois ?

- Justin prit une profonde inspiration. L'idée que sa sœur ait pu de manière aussi désinvolte le prendre au piège avec son ancienne petite amie sous couvert de demander l'actuelle en mariage était dérangeante. Et le fait qu'il ait pu se laisser manipuler aussi aisément le consternait.

- Je savais que tu ne t'étais jamais remis de votre séparation, et c'est normal, parce que vous étiez faits l'un pour l'autre, poursuivit Janice comme il ne disait rien. Est-elle toujours célibataire ? Intéressée ?
- Ton plan a échoué, sœurette ! rétorqua Justin. Tess est toujours aussi ravissante, mais elle me hait !
- Ça, ça n'a rien de surprenant, repartit sa sœur avec un petit rire, comme s'il n'y avait rien de plus normal que de le jeter dans les bras d'une femme qui le haïssait. J'espère que tu ne t'es pas arrêté à ce détail !

- Justin ne prit pas la peine de répondre. De deux ans son aînée, Janice croyait tout savoir, sur tout.
    - Allez! insista-t-elle. Raconte, au moins...

- Il entra dans l'une des cabines et pressa la commande du rez-de-chaussée.

- Dois-je en déduire que tu n'avais aucune intention de me voir épouser Victoria ? demanda-t-il.
- Cette pimbêche ? Et puis quoi encore ? Tu as besoin de quelqu'un qui ait une âme, un cœur. Tu devrais plutôt me remercier pour mon ingéniosité. Dès que j'ai appris que Tess était de retour des Etats-Unis...
- Merci d'avoir mis ton nez dans mes affaires, mais si ça ne t'ennuie pas, je m'en occuperai dorénavant moi-même ! coupa

Justin.

- Après quoi il raccrocha. Nom d'un chien ! Pourquoi était-il donc si prévisible ?
- Sorti de l'ascenseur, il traversa d'un pas furieux le parking en direction de sa Porsche. Une tornade d'émotions Taisait rage en lui.
- Hors de question qu'il ne soit qu'un pion dans sa propre vie ! Et cette vie serait parfaite, tout comme il l'espérait...
- Justin alla allumer toutes les lampes de son appartement, puis revint s'asseoir sur le canapé. La profusion de lumière ne fit aucune différence ; l'endroit lui paraissait toujours froid et vide. Que lui avait donc fait Tess ?
- Il se pencha en avant, les coudes sur les genoux, et contempla le sol. Inutile de se le dissimuler plus longtemps, d'ignorer l'incendie inextinguible qu'elle provoquait en lui : Tess était la femme de sa vie, de tous les points de vue.
- Tant pis s'il était prévisible, manipulable. Rien de tout cela n'avait d'importance. Ce qui importait, c'était qu'il répare ses torts envers Tess, et qu'il fasse ce qu'il fallait pour que l'avenir leur sourie à tous les deux.
- La dernière fois, il s'était résigné à la perdre, mais pas cette fois. Cette fois, il allait se battre, rattraper la situation, la réclamer comme sienne.
- Il décrocha son téléphone. Avant tout, il avait quelque chose à régler.

- Le carillon de l'entrée sonna enfin. Justin rajusta sa chemise, lissa un pli sur son pantalon, puis carra les épaules et alla ouvrir.
    - C'était l'instant de vérité.
    - Victoria entra, vêtue comme à l'ordinaire à la perfection, son svelte corps mis en valeur par un fourreau de soie crème, ses cheveux relevés en chignon, des perles à ses oreilles et à son cou.
    - J'attends ton explication.

- Justin l'invita à prendre place dans le salon.

- La femme que tu as vue est une conseillère en mariage, commença-t-il. En demande de mariage, plus précisément. Navré pour cette histoire de thérapeute, mais je répugnais à admettre que j'avais recours à une aide professionnelle.

- Et plus encore à confesser ce qu'il éprouvait pour la conseillère en question, de peur de la peiner davantage.

- Une aide professionnelle pour me demander en mariage, moi ? s'exclama Victoria, les yeux écarquillés et la voix tendue.
    - Justin croisa les bras sur sa poitrine.
    - Nous devons parler de nous deux.
    - Elle déglutit visiblement puis répéta :
    - Nous deux ?
    - Victoria, tu es quelqu'un de formidable, mais je ne peux pas faire ça, débita-t-il avec embarras en arpentant nerveusement la pièce. Je suis navré, vraiment. Tu es parfaite. Vraiment, tu l'es, mais tu mérites quelqu'un qui t'aimera comme il se doit. Et ce n'est pas moi.

- Elle porta une main à sa poitrine et exhala un long soupir.
    - Eh bien... je suis heureuse de l'entendre. Surpris, Justin s'immobilisa.
    - Pardon?
    - Je te quitte, dit Victoria avec un geste significatif de la main. J'ai quelqu'un d'autre en vue, quelqu'un de vraiment idéal avec qui partager ma vie, précisa-t-elle en se levant et en lissant sa robe. Et j'espère que tu trouveras quelqu'un qui te conviendra, toi aussi.

- Justin ne put s'empêcher de sourire. Le soulagement lui faisait l'effet d'une bienfaisante pluie de printemps.

- J'espère que tu n'as pas payé les services de cette femme trop cher, ajouta Victoria tout en se dirigeant vers la porte, parce qu'apparemment, tu ne te marieras pas de sitôt.

- Comme Justin haussait les épaules, elle s'arrêta, la main sur la poignée.

- Attends une minute... C'est elle, n'est-ce pas ? La conseillère ?

- Il ne nia pas. La pensée de Tess l'habitait tout entier. Victoria était certes le plus beau des partis, mais il n'y avait à présent plus aucun doute dans son esprit : Tess était parfaite pour lui, plus parfaite qu'il n'aurait pu l'espérer...
    - Victoria...
        - Il la rejoignit sur le palier.
        - — Lorsque tu m'as giflé, j'ai cru que... Elle secoua la tête.

- Je n'aime pas qu'on me mente. Tu aurais mieux fait de me dire d'emblée la vérité.
    - Désolé. J'ai essayé, mais Tess...
    - ... est dans le déni, acheva-t-elle à sa place tandis qu'un

carillon annonçait l'arrivée de l'ascenseur. Adieu, Justin, et bonne chance.

- A toi aussi, répondit Justin, le cœur léger et l'esprit en effervescence.

- Tout ce qu'il lui restait à faire, à présent, était de reconquérir le cœur de Tess...

- ***8***

- Justin poussa la porte de la boutique, anxieux, le sang puisant à ses tempes, toutes ses pensées tendues vers le défi qui l'attendait. Cette fois, il ne devait plus échouer.
- Debout près du comptoir, la réceptionniste boutonnait sa veste.
  - Navrée, nous sommes fermés.
  - Où est-elle ? s'enquit-il sans détour.

- Peu lui importait qu'il soit 18 heures passées, du moment que Tess était encore là.
  - L'employée se saisit de son sac.
  - Là-derrière. Elle se prépare un café. Justin emprunta le couloir.

- Dans la kitchenette, Tess versait de l'eau chaude dans une tasse. Concentrée sur sa tâche, une épaisse mèche de cheveux blonds devant les yeux, elle ne le vit ni ne l'entendit venir.
  - Tess..., murmura-t-il, la gorge nouée. Elle sursauta, releva vivement les yeux.
  - Justin!

- Leurs regards s'accrochèrent, et une étincelle d'espoir jaillit en lui. Tess reposa la bouilloire sur le comptoir puis, une éponge en main, tamponna l'eau qu'elle avait renversée autour de sa tasse.
  - Qu'est-ce que tu fais là?
  - Je suis venu te voir. Elle se redressa.
  - Ta demande a-t-elle été mal reçue ?

- Il aurait dû s'offusquer de la voir présumer le pire, imaginer qu'après l'aveu qu'il lui avait fait, à elle, il ait pu être capable de se rabattre sur son projet initial.
  - Complètement gâchée.

- C'était le cas, mais pas de la manière qu'elle croyait ! Elle crispa légèrement les doigts sur l'éponge.

- Dis-moi ce que tu as dit, que je voie si je peux remédier à la situation.
    - Il s'approcha un peu d'elle.
    - Quel dévouement à tes clients, dis-moi !
    - C'est mon métier, répondit-elle avec l'ombre d'un sourire. Alors, que lui as-tu dit ?
    - Je l'ai... surprise.

- Justin s'approcha davantage avec, dans le cœur, l'espoir qu'il y ait encore un avenir pour eux deux.
    - Croyais-tu que je me dégonflerais ?
    - Mais, non, voyons ! s'exclama-t-elle avant de croiser son regard. Enfin, pour être franche, si... Je ne pensais pas que tu irais jusqu'au bout.

- Tout comme autrefois. Il avait eu peur de s'investir sérieusement, à l'époque, peur de s'abandonner à l'amour et d'y perdre pied.
    - Tu me crois incapable de m'engager ?

- Je crois que tu as trop peur d'aimer quelqu'un comme ton père aimait ta mère, répondit-elle en repoussant la mèche égarée derrière son oreille. Parce que lorsqu'elle est morte, il n'a jamais pu s'en remettre.

- Justin enfouit ses mains dans ses poches. Il éprouvait tout à coup la folle envie de fuir celle qui lisait si clairement en lui.

- Tu as probablement raison, concéda-t-il, mais je suis là pour tenter de nouveau ma chance.
- Pour que je t'aide à demander correctement Victoria en mariage, tu veux dire, nuança Tess. Parce que s'il s'agit d'autre chose, sache que je ne suis pas thérapeute. Ça, c'était un mensonge pour le bénéfice de Victoria.
- Un mensonge... Et combien y en a-t-il eu d'autres ? demanda Justin, sans céder à son impérieux besoin de l'enlacer et de l'embrasser jusqu'à chasser le moindre de ses doutes.
    - Tess détourna les yeux.
    - Autant qu'il était nécessaire, éluda-t-elle.
    - Je crois, moi, que je ne suis pas le seul à nier mes véritables sentiments, hasarda alors Justin.
    - Je ne vois pas ce que tu veux dire, prétendit-elle tout en jetant l'éponge dans l'évier.
    - Je cherchais depuis longtemps la partenaire idéale pour partager ma vie. Et je t'ai retrouvée, enfin.
    - Moi ? Ta partenaire idéale ?

- Elle rit, mais son regard était froid, absent, comme si elle était à des milliers de kilomètres de là ou souhaitait l'être.
    - Oui, tu es parfaite, affirma Justin, de tes superbes cheveux blonds à l'extrémité de tes orteils. Parfaite de la tête aux pieds.
    - Une ombre passa dans le regard vert.
    - Et c'est ce que tu recherches — la perfection ?
    - Tu es mon idéal, Tess. Tout ce qu'un homme pourrait souhaiter, tout ce que je souhaite. La perfection incarnée.

- Il s'avisait enfin qu'avec un peu de chance, sa vie tournerait autour d'autre chose qu'un compte en banque bien garni et une existence superficielle, et il était temps de cesser de tergiverser.

- Je n'ai pas fait ma demande à Victoria, reprit-il. Nous avons rompu, parce que je veux nous donner une autre chance, à toi et à moi.
    - Elle se rembrunit.
    - Sors.
        - Justin déglutit péniblement.
    - Pardon?
    - Tu te trompes de personne, dit-elle en le chassant d'un geste de la main. De personne et de projet. Pars, je t'en prie.

- En proie à la confusion la plus totale, il hésita tandis que Tess s'agrippait brusquement au bord du comptoir.

- Navrée si je t'ai induit en erreur, avec ce baiser. Tu m'as... prise au dépourvu. Je ne t'aime plus ; je ne t'apprécie même pas. Je crois même que je te déteste toujours pour ce que tu m'as fait.

- Justin n'hésita qu'une seconde de plus, le temps que le contenu de ces paroles le glace jusqu'aux os. Comment avait-il pu se tromper à ce point ? Tess n'était pas dans le déni, elle était sincère !
    - Brusquement, il tourna les talons.
    - Quelques instants plus tard, Tess prit à son tour la direction du couloir en s'appuyant lourdement sur sa canne, pas seulement parce que sa jambe accidentée lui faisait mal, mais parce que ses deux jambes ne la portaient plus vraiment.
    - Les larmes lui brouillaient la vue. Justin ignorait, pour l'accident. Il aspirait à la perfection, et elle ne pourrait jamais la lui offrir.

- Son estomac se noua. Elle l'avait profondément meurtri. Cette pensée la tourmentait, mais lui dire la vérité n'aurait servi à rien ; elle ne voulait surtout pas de sa pitié.
- Elle attendit d'entendre la porte de la boutique se refermer. Rien.
- Alors, le cœur battant, elle retourna en boitillant dans son bureau aussi vite qu'elle le put. Que faisait-il donc ? Elle se laissa tomber sur le canapé et glissa vivement sa canne en dessous. Elle était à peine assise que Justin apparaissait sur le seuil.
- J'ai besoin que tu m'ouvres la porte...
- Pourquoi cela?
- Parce qu'elle est verrouillée.
- Ah, oui. La réceptionniste ferme toujours à clé après son départ, le soir. Je travaille souvent tard et... et au cas où quelqu'un de peu recommandable entrerait...

- Consciente qu'elle parlait à tort et à travers, elle se mordit la lèvre.

- Bref... les clés sont dans mon sac à main, dans le tiroir du bureau. Tu peux les y prendre.

- Justin s'adossa au chambranle, bras croisés.
  - Pourquoi ne me les donnes-tu pas ?
  - Parce que je n'ai aucune intention de faire le moindre effort pour toi, répondit Tess le plus calmement possible.

- Il combla la distance qui les séparait, puis lui tendit la main.
  - Laisse-moi plutôt t'aider à te lever.
  - Non, prends-les, elles sont dans le tiroir de droite, insista-t-elle, les larmes aux yeux et la gorge nouée.

- Seigneur ! Pourquoi la réceptionniste n'avait-elle pas laissé cette fichue porte ouverte, pour une fois ? Surpris, Justin la dévisagea attentivement.

- J'ai comme l'impression qu'il se passe quelque chose d'étrange, ici...

- Tess voulut rire, mais le son s'étrangla dans sa gorge.

- De quoi s'agit-il ? Un amant ? Un secret ? Un enfant caché ?
  - Tu divagues ! Prends ces clés, s'il te plaît, et va-t'en !
  - Dans ce cas... bonne continuation.

- Il tendit la main en un geste tout naturel, cordial, et elle la

prit.

- Un dernier adieu, pour qu'elle ait un ultime souvenir, le touche une toute dernière fois...
- Lorsque sa main fut dans la sienne, Justin recula brusquement et la tira jusqu'à ce qu'elle soit debout.
    - Pourquoi ne me raccompagnes-tu pas ?
- Tess vacilla, et une lueur d'inquiétude traversa le regard brun de Justin.
    - Que...
- Elle se raccrocha à son bras pour ne pas perdre l'équilibre. Maudite jambe ! Maudite réceptionniste !
- La prenant par la taille, Justin l'attira à lui.
- Tess ! Qu'est-ce qu'il y a ?
- Avec un soupir, elle plongea dans son regard sombre.
- J'ai été renversée par une voiture alors que je faisais du vélo il y a quelques années, expliqua-t-elle, et ma jambe n'est plus aussi fiable qu'avant, c'est tout. Rien de bien extraordinaire.
- Pourquoi ne m'as-tu rien dit? Cherchais-tu donc à me le cacher ? lui reprocha-t-il d'une voix enrouée, les sourcils froncés.
- Les yeux baissés, Tess prit une inspiration tremblante.
- Je... Je voulais que tu te souviennes de moi telle que j'étais.
    - Il lui releva doucement le menton.
    - Je te veux telle que tu es, Tess !
- Les yeux brûlants de larmes qu'elle contenait de plus en plus difficilement, Tess sentit une onde de chaleur la parcourir. Elle avait peine à y croire.
- Je ne suis pas parfaite..., hasarda-t-elle avec circonspection.
- A mes yeux, tu l'as toujours été et tu le seras toujours, assura Justin en lui effleurant la joue du pouce. Le seul obstacle, à ce que je vois, est que tu ne m'aimes plus.
- Le cœur débordant d'amour, Tess esquissa un sourire.
- —Qui te dit que ce n'est pas un autre de mes mensonges ? Le visage de Justin s'éclaira.
    - Tu m'aimes toujours ?
    - Je n'ai jamais cessé !

- Alors, il l'attira contre lui et prit ses lèvres, en un baiser qui effaça toutes leurs années de souffrance, de séparation.
- Tess s'agrippa à lui. Rien ne garantissait qu'ils auraient une vie parfaite, elle le savait, mais elle savait aussi que ce qui les unissait était plus fort que tout. C'était l'amour, le vrai, et tout au fond d'elle-même, elle ne doutait pas qu'ils seraient là l'un pour l'autre jusqu'à la fin de leur vie.

KARA LENNOX

La fiancée amnésique

COUP DE CŒUR

Editions Harlequin

1

- Shérif Rayburn ? La victime de l'agression d'hier soir... Elle a repris conscience ; elle a demandé à vous voir.
- Le cœur de Kevin Rayburn battit plus vite alors qu'il saisissait le micro de la radio.
  - Moi ? Mais comment me connaît-elle ?
  - Aucune idée, mais j'ai pensé que vous aimeriez être informé.
  - J'arrive.
- Il prit la grand-route et accéléra en direction du Colby County Hospital avec un pincement à l'estomac. C'était le premier délit avec violence auquel il se trouvait confronté depuis son retour, moins d'un an plus tôt. Dire qu'il avait cru laisser à Chicago les bagarres et les agressions !
- Tôt ce matin, il avait appris qu'une jeune femme avait été trouvée assommée dans le parking d'un restaurant à l'entrée de la ville, encore inconsciente, soulagée de son portefeuille et sans doute de son véhicule. L'élément le plus intrigant de l'affaire était qu'elle tenait dans ses bras un bébé, un petit garçon, par chance indemne. Lorsqu'il arriva à l'hôpital, on le dirigea vers le second étage où l'on soignait la blessée. Il espérait qu'elle se souvenait bien de ce qui s'était passé et serait en mesure de lui fournir le maximum d'informations.
- Qui que soit le sale type qui l'avait frappée à la tête, il comptait bien lui mettre la main dessus pour lui montrer que la violence n'était pas tolérée à Hardyville, sa ville natale. Située à une centaine de kilomètres de Colorado Springs, c'était un petit bourg tranquille, une ancienne ville minière du temps de la ruée

vers l'or qui n'avait jamais été gagnée par l'agitation des stations de ski voisines et ne possédait même pas de McDonald's, ce dont il était enchanté.

- En approchant de la chambre qu'on lui avait indiquée à la réception, il entendit une voix aux accents désespérés.

- Je ne comprends pas ! Que m'est-il arrivé ? Et pourquoi m'a-t-on coupé les cheveux ?

- Ce timbre... On aurait dit... Non. Impossible. Tara Satterfield n'aurait pour rien au monde quitté Chicago, sauf pour visiter New York. Jamais elle n'aurait mis les pieds dans un « bled », ainsi qu'elle nommait toutes les villes de moins d'un million d'habitants. De plus, qu'aurait-elle fait avec un bébé, elle que la maternité ne semblait pas intéresser outre mesure ?
- Comme chaque fois qu'il pensait à elle, il eut l'impression qu'un étau lui comprimait le cœur. Il chassa les souvenirs qui menaçaient sa tranquillité. Mieux valait les garder pour plus tard, pour meubler ses soirées solitaires...
    - Une seconde voix féminine lui répondit.
    - — Le shérif Rayburn pourra peut-être vous éclairer.
    - Il frappa à la porte entrebâillée.
    - On me demande ?
    -

- En entrant dans la chambre, il eut le choc de sa vie. C'était Tara ! Même avec ses cheveux blonds coupés court, un œil au beurre noir et les lèvres enflées, il s'agissait sans conteste son ex-petite amie, qu'il n'avait pas vue depuis son départ précipité de Chicago.

- Oh ! Kevin, enfin ! Qu'est-ce qui t'a retenu si longtemps ? Tu pourrais me dire ce qui se passe ?

- L'infirmière, qui finissait de refaire le pansement de son bras gauche, leva la tête.
    - Vous la connaissez, shérif?
    - — Oui, c'est ma... mon... Elle s'appelle Tara Satterfield.
    - L'air éperdu et effrayé, Tara se redressa dans son lit.
    - Instinctivement, Kevin s'approcha et l'entoura de ses bras. Son contact et l'odeur de ses cheveux provoquèrent un retour en force des souvenirs douloureux.
    - Tu vas bien, mon cœur?

- La marque d'affection lui était venue naturellement.

- Je crois, oui. Mais comment ai-je atterri ici ? Nous sommes

venus voir ta tante ?

- Avec réticence, il s'écarta d'elle pour scruter son visage.
    - Tara, tu ne te souviens pas ?
    - La dernière chose que je me rappelle, c'est notre sortie au restaurant avec les Brinkman. Ça fait combien de temps ?

- Bon sang ! Il se souvenait à peine de ce dîner qui avait eu lieu au moins un an plus tôt...
    - Kevin?

- Ses yeux verts étaient emplis d'une perplexité sans bornes.

- Tu veux me dire ce qui se passe ? Et qu'est-ce que c'est que cet uniforme kaki ?

- Avant qu'il puisse répondre, sa tante Debra, une couverture dans les bras, entra dans la chambre de sa démarche dansante qui faisait voler ses boucles auburn autour de sa tête. Kevin l'adorait ; c'était elle qui l'avait élevé après la mort de ses parents. Le bénévolat à l'hôpital faisait partie de ses nombreuses activités en ville.
    - Elle regarda Tara.

- Bonjour ! J'ai appris que vous étiez réveillée et en pleine forme. Je suis sûre que vous êtes impatiente de voir ce jeune homme.

- Lorsque la couverture fut posée sur les genoux de Tara, Kevin s'aperçut qu'elle contenait... un bébé.
- Curieusement, Tara ne fit pas le moindre geste vers le nourrisson, qu'elle regarda comme s'il s'agissait d'un extraterrestre avant de lever les yeux vers Debra.

- Excusez-moi... Vous avez dû vous tromper de chambre...

- Debra échangea un regard soucieux avec l'infirmière.

- Mais non, ma chère petite. Il s'agit bien de votre enfant. Du moins de celui que vous teniez dans vos bras quand on vous a trouvée inconsciente.
    - Tara implora Kevin du regard.

- Dis-leur, toi. Dis-leur que c'est une erreur !

- Aussi troublé qu'elle, Kevin resta sans voix. Sa stupéfaction avait été si grande de la revoir dans ces conditions qu'il avait

totalement oublié l'histoire du bébé. L'enfant devait avoir environ trois mois... La conclusion était facile à tirer : c'était lui le père. Elle avait eu un enfant de lui, dont elle ne lui avait rien dit !

- * *
- Tara avait l'impression de se mouvoir dans un rêve étrange. Elle distinguait chaque cil du bébé inconnu qu'on lui avait mis dans les bras et sentait l'odeur de la pommade antibiotique que l'infirmière venait de passer sur sa blessure. Mais elle avait beau s'efforcer de se souvenir, elle n'avait aucune idée de la façon dont elle s'était retrouvée à l'hôpital de Hardyville, Colorado, à des années-lumière de chez elle, un endroit où elle ne serait jamais allée de son plein gré.
- On lui avait dit qu'elle avait été agressée, qu'on lui avait donné un coup sur la tête dans un parking pour lui voler son portefeuille, et sans doute aussi sa voiture. Le bébé remua, se mit à grogner. D'instinct, elle l'entoura de ses bras et, soudain, elle eut la certitude que c'était bien son enfant. Même si elle ne se rappelait pas, cela expliquerait beaucoup de choses. Si elle avait accouché récemment, il était normal qu'elle ait pris du poids, qu'elle ne soit plus aussi mince que dans son souvenir, et qu'elle se soit fait couper les cheveux pour ne plus passer autant de temps à sa coiffure... La femme qui lui avait apporté le bébé la regardait d'un air anxieux.

- Vous dites que ce n'est pas le vôtre ? Si c'est vrai, j'aimerais bien savoir...
  - Si, c'est le mien.

- Elle avait affirmé cela tout en réalisant qu'une importante partie de sa mémoire lui faisait défaut. La femme parut soulagée.

- Je le remporte dès que vous voulez, proposa-t-elle. Je suis bénévole à l'hôpital, et c'est moi qui m'en suis occupée pendant que vous...
  - Brusquement, elle se tourna vers Kevin.

- Qu'est-ce que tu fais ici, toi ? Tu as trouvé le vaurien qui a agressé cette charmante jeune femme, j'espère !
  - Kevin s'éclaircit la voix.

- Debra, cette « charmante jeune femme », c'est... Tara.

- Les yeux bleu clair de la femme s'agrandirent.
    - Quoi ? La Tara de Chicago ? La tienne ? Il fit un signe d'assentiment.

- Debra ! Ainsi, cette dame était la fameuse tante de Kevin... qui se tournait à présent vers elle, tout sourire.

- Oh ! Mon Dieu, Tara ! Je vous prendrais volontiers dans mes bras si je n'avais peur de vous faire mal. Je suis vraiment enchantée de vous rencontrer enfin.
    - Moi aussi...

- Tara se rendit compte qu'elle avait parlé d'un ton hésitant. — Pardon..., reprit-elle. Est-ce que... quelqu'un pourrait me dire quel jour nous sommes ?
    - Mardi.
    - Non... Je veux dire, quelle date ?
    - Le 2 avril.
    - Merci, Kevin. Et l'année?

- Debra et l'infirmière sursautèrent, mais Kevin ne broncha pas, comme s'il s'était attendu à ces questions.
    - Nous sommes en 2002.

- Le vertige saisit Tara. Cela confirmait ses soupçons : elle avait oublié une année entière de sa vie ! Et pas n'importe laquelle, si l'on en jugeait par le bébé posé sur ses genoux !
- Après l'avoir observée un instant, l'infirmière s'en alla en disant :
    - Je vais chercher votre médecin.

- Debra s'approcha pour lui caresser les cheveux.

- J'ignore ce qui ne va pas, mais je suis sûre que la vie à Hardyville vous remettra d'aplomb. Vous devez avoir besoin de repos.
    - Je n'ai pas l'intention de rester ici !

- Réalisant qu'elle s'était exprimée plus sèchement qu'elle ne l'aurait voulu, elle se radoucit en jetant à Kevin un regard interrogateur.
    - Si?

- Pour toute réponse, il haussa les épaules. Il n'avait pas dit grand-chose depuis son arrivée... Qu'avait-il en tête ? Debra la regarda en souriant.

- Bien sûr que vous allez rester à Hardyville ! C'est même le motif de votre voyage : vous allez épouser Kevin et vous installer avec lui.

- Kevin ouvrit la bouche pour répondre. Mais que racontait sa tante? Tara et lui n'avaient jamais évoqué le sujet du mariage, et ils ne s'étaient même pas revus depuis leur rupture, depuis qu'il avait obtenu sa mutation pour rentrer ici !
- En voyant le regard d'avertissement que lui lançait Debra, il se ravisa. En fin de compte, mieux valait tenter de comprendre pourquoi elle avait proféré cet énorme mensonge plutôt que d'émettre des objections devant Tara.
    - Excuse-nous une minute, Tara.

- Il prit sa tante par le bras et la tira sans ménagement vers le couloir.
    - Qu'est-ce que c'est que cette histoire?
    - Enfin, Kevin, tu ne vois pas que c'est l'occasion rêvée ? Depuis que tu es revenu, tu souffres en pensant à elle, tu crois que je ne m'en aperçois pas ? Chaque fois que je te suggère d'essayer de te réconcilier avec elle et de la convaincre de venir vivre ici, tu me dis que c'est impossible, qu'elle adore Chicago, que les petites villes lui font horreur. Eh bien, considérons que le destin est intervenu. Nous ignorons la raison de sa venue, mais à mon avis, elle voulait te présenter ton fils... Car c'est ton fils, n'est-ce pas ? Pour autant que je sache, vous n'avez pas rompu parce qu'elle attendait l'enfant d'un autre ?
    - C'est bien le mien. Debra.

- Elle était enceinte lors de leur rupture... Pourquoi le lui avait-elle caché ? Tout compte fait, c'était plutôt une bonne chose. Après la tragédie qu'il avait vécue le jour où ils avaient rompu — une fillette avait été tuée sous ses yeux —, il aurait sans doute eu une crise de nerfs en apprenant qu'il allait être père. Et vu qu'il s'était comporté alors comme un vrai malade mental, pas étonnant qu'elle n'ait pas osé lui en parler.

- Alors, qui sait ? Elle avait peut-être l'espoir de se faire épouser, en fin de compte.

- — Mais nous ne pouvons pas lui mentir à ce point ! En même temps, il ne pouvait nier que voir Tara devenir sa femme était ce qui lui plairait le plus au monde. Quant au bébé, son fils... Même si l'idée l'accablait, voire le terrifiait, il en prendrait la responsabilité et ferait son devoir de père.

- Nous n'aurons pas à mentir longtemps, Kevin. Elle va devoir séjourner ici le temps de se rétablir. Pour le moment, elle n'est pas en état de retourner à Chicago pour conjuguer une vie de mère célibataire avec son job de décoratrice d'intérieur. Son associée... Comment s'appelle-t-elle, déjà? Cindy, non ?
    - Hmm.
    - Eh bien. Cindy pourra certainement tout prendre en charge pendant un certain temps. Il faut du repos à Tara, et Hardyville est tout indiquée pour ça, tu ne crois pas ?

- Comment contredire la logique imparable de Debra ? se demanda Kevin. En effet, sa ville natale, nichée au pied des montagnes Rocheuses, avec ses splendides panoramas, son rythme de vie tranquille et ses habitants sympathiques et hospitaliers, était un lieu de convalescence idéal.

- Elle dit détester les petites villes, mais elle n'a jamais vécu ici, poursuivit Debra. Si on lui en donne l'occasion, je suis sûre qu'elle aura envie de rester et de devenir ta femme. A ce moment-là, ce ne sera plus un mensonge.
- Je ne veux surtout pas qu'elle ait l'impression d'avoir été piégée...
- Pas du tout ! Dans une semaine ou deux, nous lui dirons la vérité. Et alors, si la vie ici ne lui plaît toujours pas, elle sera libre de retourner à Chicago.

- Kevin imaginait sans mal la scène : Tara repartirait dare-dare, et folle de rage contre lui. Elle était bien capable de ne plus jamais lui adresser la parole, après ça.
- Mais dans le fond, n'était-ce pas déjà le cas depuis près d'un an ?

- Lorsque Tara put sortir de l'hôpital, deux jours plus tard, elle était toujours amnésique.
- Son médecin lui avait expliqué que le risque qu'elle ne retrouve jamais la mémoire était infime et que ses souvenirs lui reviendraient certainement peu à peu, par bribes. Elle l'espérait, car elle détestait l'idée de ne pas se rappeler sa grossesse ou son accouchement.

- Andrew. Elle avait été obligée de demander le nom de leur bébé à Kevin. Selon lui, elle l'avait appelé comme son I (ère, mort trois ans plus tôt. Cela paraissait logique, et elle s'habituait graduellement à l'idée qu'elle était mère. Ces derniers jours, alors que Debra lui amenait son fils pour de longues visites, elle s'était étonnée de savoir changer une couche et donner le sein

ou un biberon sans aucune aide.

- Kevin était venu la chercher avec sa voiture de police. En chemin, elle le bombarda de questions.

- Kevin, cette grossesse était un accident, n'est-ce pas ?
    - Hmm.
    - Et pourquoi ne nous sommes-nous pas mariés plus tôt?

- — Nous ne voulions pas précipiter les choses. Bizarre... Elle se rappela le soir où ils avaient dîné avec un couple d'amis. Pour la première fois, elle avait eu envie de l'épouser et s'était demandé comment aborder le sujet. Elle avait dû s'apercevoir peu après qu'elle était enceinte. C'était donc lui qui était réticent... Il lui était pénible de l'imaginer, avec son sens du devoir et son honnêteté foncière, en train d'hésiter à prendre la responsabilité d'un enfant.

- Nous n'étions pas non plus d'accord sur l'endroit où nous voulions nous installer, reprit-il. Comme j'étais las de Chicago et de toute cette violence, je voulais élever notre enfant dans un lieu plus sûr. Toi, tu refusais de quitter la ville que tu adores.
    - Ainsi, j'ai changé d'avis ?

- Après tout, étant donné qu'elle ne se souvenait de rien, c'était possible..., se dit Tara.

- Hardyville est idéal pour élever un enfant, non ?

- Il n'avait pas vraiment répondu à sa question... L'avait-il contrainte d'une façon ou d'une autre ? Difficile à imaginer, ça aussi.

- Je suis parti le premier pour m'installer, poursuivit-il, pendant que tu finissais de traiter quelques contrats importants tout en lâchant peu à peu la bride à Cindy.
- J'espère qu'elle se débrouillera sans moi... J'ai donc vendu mon appartement?

- Une vague de tristesse la submergea à cette pensée. Elle adorait son appartement, qu'elle avait meublé et décoré avec amour dans les moindres détails, des planchers de bois dur aux plaques d'interrupteurs.
    - Il n'a pas encore été acheté.

- Elle en éprouva un soulagement coupable. Quoi qu'il en soit, maintenant qu'elle s'était engagée, pas question de revenir en arrière.

- Avons-nous prévu une date ?
- Euh... oui, le 1er juin.
- C'est un samedi ?
- Eh bien, en fait, le jour exact n'est pas encore arrêté, mais ce sera le samedi le plus proche du 1er juin.
- Ah... Donc, je n'ai pas vraiment fait de projets précis ?
- Tu préférais attendre de me rejoindre ici, pour que ce soit plus simple.
- Il me reste deux mois...

- Mais pourquoi s'inquiéter? De toute façon, les choses se feraient simplement ; elle n'avait jamais été tentée par un mariage grandiose.
- Pendant qu'il conduisait le regard fixé sur la route, Tara l'étudia avec attention. Il était différent de l'homme dont elle se souvenait : ses cheveux ondulés étaient plus longs que lorsqu'il travaillait dans la police de Chicago, et son visage était plus hâlé, comme s'il avait passé beaucoup de temps au grand air. Il semblait aussi avoir minci, durci, en quelque sorte, et des muscles impressionnants saillaient sous sa chemise kaki.
- Mais c'étaient surtout ses yeux qui l'intriguaient. Bien que toujours d'un beau brun foncé, assez profonds pour s'y noyer, ils étaient empreints d'une mélancolie nouvelle, comme s'il avait fermé une part de lui-même au monde. A elle.
- Mal à l'aise, elle se tourna vers la vitre, les yeux dans le vague. De toute façon, il n'y avait pas grand-chose à voir... Certes, il y avait des champs, des arbres, des montagnes, et le ciel ; tout était joli, un vrai décor de carte postale. Mais où étaient les gens ? Ils n'avaient croisé qu'une voiture sur la mauvaise route qui traversait la ville, et pas un seul piéton.
- Elle avait déjà la nostalgie de Chicago, de son effervescence. Le bruit, la circulation, la foule en perpétuel mouvement et les gratte-ciel lui manquaient. Elle raffolait de la vie nocturne, des restaurants chinois où elle pouvait se régaler à 2 heures du matin si tel était son bon plaisir, du métro, si pratique, qui lui permettait d'aller n'importe où... Et si elle voulait, elle pouvait passer tout un dimanche après-midi dans un musée.
  - — Kevin, il y a des musées, à Hardyville ?
    - Il s'esclaffa.

- Oui, si l'on tient compte de la collection de bois d'élans du saloon Le Trou dans la chaussure.
- Tu inventes ! Un endroit pareil ne peut pas exister !
  - Je t'y emmène ce soir.
    - O Dieu ! Comment allait-elle survivre ?

Elle jeta un regard par-dessus son épaule. Andrew dormait paisiblement sur le siège arrière.

Oui, elle s'efforcerait de s'adapter, pour son fils... C'était pour lui qu'elle supporterait les changements survenus dans sa vie. Chicago était un endroit merveilleux pour un adulte, mais pas pour un enfant, qui avait besoin de marcher sur l'herbe et de jouer sans risquer de se faire écraser par un bus. Il lui fallait au minimum de l'air pur... et aussi, si possible, un père.

En la regardant, Kevin redevint sérieux. Sans doute avait-il lu sa détresse sur son visage.

Allons, Tara, ce n'est pas dramatique ! Nous ne sommes qu'à une heure de Colorado Springs, où tu trouveras tous les musées que tu souhaites.

- Hmm...

Elle frissonna tout à coup en pensant à la maison de Kevin, où elle allait vivre. Debra l'avait-elle aidé pour la décoration ? Elle l'espérait.

- Kevin, où sont mes affaires ?
- De quoi parles-tu ?
- De mon mobilier, mes vêtements, ma vaisselle...

Il s'éclaircit la voix.

Au garde-meuble. Tu avais dû apporter quelques bricoles avec toi, je suppose, qui ont été volées en même temps que la voiture.

Bizarre, encore, songea Tara. Si elle avait eu l'intention de s'installer ici, il lui semblait qu'elle aurait tout emporté...

— Je conduisais peut-être un fourgon de déménagement ? Elle avait pensé tout haut, et cette idée ne fit que la déprimer davantage.

Dans ce cas, à l'heure qu'il est, mon magnifique mobilier design est peut-être au Mexique...

D'après notre enquête, tu as atterri à l'aéroport de Colorado Springs où tu as loué une voiture, expliqua Kevin. Ne t'en fais pas, mon cœur, nous retrouverons ce type.

Soudain, sans raison précise, les larmes se mirent à couler sur les joues de Tara. Elle n'avait pas pleuré à son réveil à l'hôpital, en découvrant que sa vie était totalement bouleversée, ni depuis. Et voilà que ça la prenait d'un coup... Sa vie « normale »

lui manquait. Elle regrettait son téléphone portable et son organiseur, son écran de télévision géant avec connexion satellite et ses deux cents chaînes. Elle voulait son agenda électronique où elle notait ses rendez-vous ; elle voulait... Oh ! elle ne savait plus ce qu'elle voulait !

- Il lui jeta un coup d'œil.
- Tu pleures ?
- Oui. Fiche-moi la paix, tu veux ?
- Eh bien non, je ne veux pas.

- Kevin ne l'avait jamais vue pleurer. Il se gara sur le bord de la route, coupa le contact, déboucla sa ceinture de sécurité et se pencha vers elle. Puis il l'enlaça et la tint serrée en murmurant des mots rassurants.

- Je sais que c'est dur, ma chérie, mais tout va s'arranger, tu verras.
- J'ai besoin de me rappeler ! dit-elle entre deux sanglots. Je veux savoir comment je suis arrivée ici. Tu sais que je t'aime, Kevin, mais... mais...
- Tu n'arrives pas à comprendre pourquoi tu as souhaité venir ici.
  - C'est tellement différent !
  - Tu n'as même pas encore essayé. Patiente quelques jours...
  - D'accord. Je n'ai pas dit que je voulais rentrer chez moi. Je t'ai fait une promesse, et j'ai l'intention de la tenir. Mais tu vas devoir supporter mes petits moments difficiles de... crise d'adaptation.

- A ces mots, Kevin se sentit affreusement coupable. Bon sang ! Il n'aurait jamais dû laisser Debra l'entraîner dans ce mensonge ! Cependant, s'il lui avouait la vérité maintenant, elle repartirait à Chicago sans lui laisser le temps de lui fournir la moindre explication. C'était impossible ! Il voulait absolument passer une ou deux semaines avec elle d'abord, engranger de nouveaux souvenirs pour les longues soirées qui l'attendaient durant les rudes hivers du Colorado.
- Au bout de quelques minutes, à son grand soulagement, elle cessa de pleurer ; il ne la lâcha pas pour autant. Avec ses courbes généreuses et douces dues à sa maternité, elle lui plaisait plus que jamais. Il sentit le désir monter en lui.
- Manifestement, il n'était pas le seul à se remémorer leurs étreintes...

- Kevin, il y a combien de temps que nous n'avons pas fait l'amour ?

- Beaucoup trop longtemps. Enfin une vérité...
    - Pouvons-nous y remédier vite ?

- Il prit une profonde inspiration.

- Le temps d'arriver à la maison, ma chérie.

- Peut-être avait-elle oublié pas mal de choses, mais pas à quel point ils s'entendaient tous les deux. Ils sortaient ensemble depuis trois ans, dont deux qu'elle se rappelait, et leur mutuel désir n'avait jamais faibli sous l'effet de la routine ou d'une plus grande familiarité.
- Lorsqu'il entra dans l'allée menant à une maison de bois un peu à l'extérieur de la ville, le désir de Tara s'exacerba. Une fois qu'elle serait dans ses bras, la situation s'éclaircirait. Elle avait toujours trouvé non seulement du plaisir à faire l'amour avec lui, mais aussi du réconfort.
- Elle examina avec attention la maison moderne nichée dans un bosquet de bouleaux pendant que Kevin débouclait les ceintures du siège-auto du bébé comme s'il l'avait toujours fait. L'extérieur était bien plus attrayant qu'elle ne l'aurait cru. Elle adorait le design contemporain. Elle qui avait bâti sa réputation professionnelle sur ses conceptions audacieuses, quasi futuristes, trouva ce bâtiment chaleureux et très accueillant.
- Lorsque Kevin lui tendit Andrew, elle le prit avec aisance.
    - Alors, qu'en penses-tu ?
    - Joli, très joli !
        - Elle eut un sourire espiègle.

- Mais je m'intéresse davantage à l'intérieur. Surtout à la chambre à coucher, pour l'instant...

- Il se hâta vers le porche pour ouvrir la porte.
- En dépit de son affirmation, Tara regarda à peine la décoration intérieure; elle ne pensait plus qu'à ôter ses vêtements et ceux de Kevin pour se retrouver dans ses bras. Elle éprouvait toujours ce genre de hâte depuis qu'elle le connaissait, et c'était probablement la raison de sa grossesse imprévue...
- Kevin la conduisit d'abord à la chambre d'enfant, décorée d'un papier peint imprimé de mignons petits canards, et elle coucha Andrew dans le berceau. Quelqu'un, Debra sans doute, avait tout préparé pour l'arrivée du bébé.
- Privé des bras de sa mère, celui-ci se mit à protester en

s'agitant.

- Qu'est-ce qu'il a ? demanda Kevin qui semblait inquiet.
- Rien, autant que je sache.

- Elle caressa le ventre d'Andrew en murmurant des mots tendres et, presque aussitôt, il se calma et son souffle redevint régulier.
- Dès qu'il fut rendormi, elle se retourna, se plaqua contre Kevin et, sachant que ce geste le rendait fou, se mit à lui caresser la nuque.

- Viens, allons-y tout de suite... Je ne sais pas combien de temps il va dormir.
  - Kevin ne se fit pas prier.
  - Une fois dans la chambre, il la déshabilla en un rien de temps tout en l'embrassant partout. Elle eut un instant de doute. Appréciait-il ses nouvelles formes, plus pleines ?
  - Il dût sentir qu'elle n'était pas très à l'aise, car il l'attira à lui et la serra très fort.

- Tu es magnifique. La maternité a arrondi tes angles.
  - Tu me trouvais anguleuse ?

- Il lui caressa le dos et laissa descendre la main vers sa chute de reins.

- Tu sais ce que je veux dire. Tu pourrais perdre ou prendre vingt kilos, j'aimerais toujours autant ton corps.

- Depuis son réveil à l'hôpital, c'était ce qu'il lui avait dit de plus tendre... Autrefois, il ne cessait de répéter qu'il l'aimait. A présent, Tara avait l'impression qu'il était réticent à exprimer ses sentiments. Qu'est-ce qui avait changé en lui pendant cette année perdue ?

- ## *4*

- Alors que la main de Kevin s'aventurait entre ses jambes, Tara oublia ses interrogations et ses soucis. Une onde de chaleur et de désir la parcourut tout entière. Il lui avait toujours fait cet effet; la moindre caresse de sa part la rendait folle.

- Hmm... Mes jambes ne vont plus me porter très longtemps.

- Sa propre voix était si haletante qu'elle en fut surprise.
  - Je te soutiendrai.

- La voix de Kevin tremblait tandis qu'il la caressait.

- Je suis encore faible, et tu es en train de me torturer, Kevin !
  - D'accord, j'arrête.
  - Non!
    - Il pouffa en continuant ses caresses.
    - Il devait y avoir vraiment longtemps qu'ils n'avaient pas fait l'amour, songea Tara, pour qu'elle soit si vite dans un tel état. Elle était si... Soudain, sans crier gare, elle se sentit atteindre le point culminant de la jouissance.

- Oh ! Non, ce n'est pas juste ! s'exclama-t-elle. C'est bien trop tôt !

- Il rit doucement, et son rire rauque lui donna la chair de poule.
  - Eh bien, nous n'avons plus qu'à recommencer depuis le début, non ?

- Après l'avoir allongée sur le lit, il prit tout son temps pour se déshabiller, exhibant son torse puissant et se abdominaux.
  - Tu es plus musclé qu'avant !
  - J'ai coupé beaucoup de bois.

- Kevin n'ajouta pas que c'était sa méthode préférée pour se vider l'esprit, pour l'oublier. Il avait certainement fendu assez de bûches pour les dix hivers à venir.
- Elle le considéra quelques instants, et l'admiration qu'il lut dans ses yeux verts ne fit que l'exciter davantage. Peut-être ne serait-elle pas la seule à accéder au plaisir avant le bon moment...
  - Elle tendit la main vers lui.

- Viens, Kevin, viens... Je... j'ai besoin de toi.

- Il la rejoignit en se demandant si elle avait failli dire « Je t'aime ». Si seulement elle n'avait pas eu à se forcer pour venir ici !
- Sachant ce qui la rendait folle de désir, il lui embrassa le visage, puis posa ses lèvres au creux de sa gorge, à l'intérieur du bras, entre ses seins. Et lorsqu'elle fut prête, il prit sa bouche sauvagement avant de venir en elle.
- Peu après, son propre désir fut à son comble et, au moment où il l'entendit crier son plaisir, il sentit un feu d'artifice exploser en lui, allumant des milliers d'étoiles dans sa tête.
- Quelques instants plus tard, il était allongé contre elle,

submergé par une incroyable sensation de plénitude ; elle lui prit la tête entre ses mains et l'embrassa. Un baiser plein de tendresse et d'amour, qui contrastait avec leur étreinte sauvage.

- Elle l'aimait toujours, il en était certain. Certes, elle était folle de rage le soir de leur rupture, et avec raison, mais il refusait de croire qu'une seule dispute ait pu détruire la confiance et l'affection sur lesquelles était fondée leur relation.

- Alors qu'ils étaient allongés dans cette intimité particulière qui suit l'acte d'amour, Tara poussa un profond soupir. C'était bon, oui, très bon, même... Pourtant, elle savait bien que l'entente sexuelle ne suffisait pas à faire fonctionner un mariage. Elle aurait besoin de se faire une place à elle, ici, à part celle d'épouse et de mère. Que pourrait-elle trouver comme emploi qui la comble dans ce désert ? Fabriquer du savon qu'elle vendrait sur commande ? Elever des lapins ? Occuper une place de vendeuse à la droguerie du coin ?
    - Elle en frissonna de dégoût.
    - — Tu as froid ?
    - Il tira les couvertures sur ses épaules nues.
    - Au moment où elle allait répondre, des pleurs de bébé se firent entendre dans un petit haut-parleur accroché dans un coin de la chambre. Elle sursauta. Encore une attention... de la part de Kevin ou de Debra ?
    - Elle gémit.
    - —Je suppose que tu n'as pas l'intention d'aller voir ton fils pour savoir ce qu'il a?
        - Elle le sentit se raidir.

- Tara, je ne saurais pas m'y prendre. Nous nous sommes à peine vus ces derniers mois, et je... je n'a passé que très peu de temps avec lui depuis qu'il est né.
    - Eh bien, tu ferais mieux de t'y mettre !

- Bien qu'elle ait parlé sur le ton de la plaisanterie, Tar sentit l'appréhension lui serrer le cœur. Il n'allait tout de même pas se comporter en parfait macho, qui estimait que s'occuper des enfants était une activité réservée aux femmes !
- Elle dut littéralement le traîner avec elle. A présent qu'elle avait l'esprit plus clair, elle observa la décoration de la chambre où dormait son fils : un peu surchargée, avec des canetons jaunes et des éléphants bleus partout... Cependant, c'était une nursery bien équipée, où il y avait tout ce dont un bébé avait besoin, et elle en fut reconnaissante.
- Le travail de tante Debra, sans aucun doute.

- Elle prit Andrew dans ses bras.

- Ah ! c'est bien ce que je pensais ! Il a besoin d'être changé. Tu saurais faire ça, non ?
- Pas très bien. Je préfère observer cette fois, et la prochaine, ce sera mon tour.
  - D'accord.

- Il la regarda avec application effectuer cette tâche de routine.

- Ça semble assez facile. Il va se rendormir, maintenant ?
- Je ne crois pas. C'est bientôt l'heure de son repas.

- — Dans ce cas, je vous laisse. Excuse-moi, il faut que l'aille téléphoner.
  - Sur ce, il sortit rapidement de la pièce.
  - Tara soupira. Qu'avait-il donc ? Elle ne l'avait jamais connu hésitant ou manquant de courage en quoi que ce soit. Etait-ce simplement qu'il n'aimait pas les enfants ? A moins qu'il ne lui en veuille de l'avoir forcé au mariage en tombant enceinte ? Si c'était ça, elle refuserait de se marier. Pas question de s'unir à un homme dont le ressentiment envers sa femme et son fils risquait d'empirer au fil des ans !
  - Alors qu'elle avait jusqu'ici toujours eu la certitude d'être amoureuse de Kevin, elle se mit à douter. Pouvait-elle réellement aimer quelqu'un qui n'accordait pas la première place à son propre enfant ?

  - Plusieurs minutes après avoir gagné son bureau, Kevin cessa enfin de trembler. Il s'agissait d'un bébé, que diable, juste d'un bébé ! Pourtant, il n'avait jamais eu aussi peur de sa vie.
  - Il fallait qu'il se reprenne. Rien n'indiquait qu'il n'avait pas les compétences pour s'occuper de son propre fils. Hélas ! Malgré lui, il se mit à penser à toutes les catastrophes envisageables...
  - Comment aurait-il pu imaginer cette réaction viscérale, ce trouble qui l'avait saisi ? Il avait beau aimer de tout son être Andrew, ce petit garçon que Tara et lui avaient créé ensemble, il était terrifié.
  - Nul besoin d'un psychiatre pour comprendre qu'il souffrait d'un traumatisme dû aux événements dramatiques de Chicago, bien sûr. Depuis son dernier jour dans la police là-bas, il n'avait plus été le même homme. Avant, il aimait les enfants, au point de participer à des

actions pour aider les plus défavorisés. Puis la tragédie, la petite vie qu'il avait vu ôter devant ses yeux, l'avait frappé avec trop de force pour qu'il parvienne à s'en remettre.

- Il n'en avait pas parlé à Tara. Peut-être avait-elle entendu les informations ce jour-là, mais sans savoir qu'il se trouvait sur place. A l'époque, il s'était senti trop englué dans son sentiment de culpabilité pour se confier à quiconque.
- A présent, il se rendait compte que ce premier mensonge par omission lui avait coûté leur relation. Ils avaient rompu le soir même.
- Il faudrait qu'il trouve la force d'enterrer ses peurs... mais plus tard. Dans l'immédiat, il devait découvrir la raison qui avait amené Tara à Hardyville, et faire en sorte que son travail à Chicago ne souffre pas du petit jeu qu'il jouait. Après avoir cherché le numéro de son associée, il l'appela et fut soulagé de l'avoir tout de suite au bout du fil.
- —Cindy ? C'est Kevin Rayburn, le... l'ami de Tara.

- Enfin ! J'ai essayé de la joindre sur son portable à plusieurs reprises. Il lui est arrivé quelque chose ?
- On l'a agressée pour lui voler son argent et sa voiture de location. Elle va bien, ne vous inquiétez pas, mais elle... Bref, elle ne se souvient plus de ce qu'elle était venue faire ici.
- Mon Dieu ! Vous voulez dire qu'elle est amnésique ? Et comment va Andrew ? Elle s'était décidée à vous le présenter...
- Ainsi, sa tante avait vu juste... Autant tout avouer à Cindy, cela la rassurerait, dans le fond. Après lui avoir fourni les explications nécessaires, il la pria de réorganiser les rendez-vous de Tara et de s'assurer que ses factures seraient honorées en temps voulu.
- Quelle histoire rocambolesque ! s'exclama-t-elle. I l'accord, Kevin. Je vous laisse deux semaines, mais seulement parce que je pense que ça vaut la peine d'être tenté pour vous réconcilier, tous les deux, et qu'Andrew a besoin d'un père. Mais attention ! Si vous vous comportez mal avec elle, vous aurez de mes nouvelles !

5

Tara, qui s'étonnait de la rapidité à laquelle ses forces revenaient, s'installa vite dans une confortable routine. Elle se levait tôt, en même temps que Kevin, pour prendre le petit déjeuner avec lui avant qu'il parte travailler. Ensuite, elle nourrissait Andrew, lui donnait son bain, l'habillait, bref, tout ce qu'elle avait toujours considéré auparavant comme des activités routinières et sans grand intérêt. Or, depuis qu'elle était là, tout était devenu source d'amusement : elle s'enchantait de chaque sourire, de chaque mimique, de chaque regard étonné du bébé.

Pendant qu'il dormait, c'est-à-dire souvent, elle s'occupait du décor de sa nouvelle demeure, un peu trop austère et masculin à son goût. Et puisque Kevin lui avait donné carte blanche, elle en profitait.

Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il un soir en rentrant.

Un tapis berbère. Anti-tache, ce qui est très important quand on a un bébé à la maison...

- Ah ! Et où est mon canapé ?
- — Je l'ai mis dans ton bureau.
- Elle se mordit la lèvre. N'était-elle pas allée trop loin en achetant ce canapé vert sauge avec son fauteuil assorti, et la causeuse à rayures vertes et grises? Les couleurs pastel lui paraissaient-elles trop féminines? A Chicago, elles auraient beaucoup de succès, mais ici...
- Il s'assit dans le fauteuil, en essaya les suspensions, puis s'appuya au dossier avec satisfaction.
- Parfait. Qu'est-ce qu'on mange, ce soir ? Elle poussa un soupir de soulagement.
- J'ai mis en route un chili con carne.

La plupart du temps, la cuisine était une tâche qu'ils partageaient. Au cours de l'année écoulée, Kevin avait fait beaucoup de progrès dans ce domaine, sans doute par nécessité. Aucun être humain normal n'aurait supporté d'ingurgiter sept jours par semaine la tambouille trop grasse du saloon Le Trou dans la chaussure.

— Bonne idée ! Je vais me doucher en vitesse et ensuite je ferai du pain de maïs pour l'accompagner.

Elle sourit et attendit, comme tous les soirs, qu'il l'interroge sur son fils. Lorsqu'elle-même quittait Andrew ne serait-ce que quelques minutes, c'était la première chose dont elle s'inquiétait. Pas Kevin, et c'était très préoccupant. Sa réaction n'était pas

normale, elle le savait. Qu'est-ce qui clochait? Quand il était dans la même pièce que le bébé, il paraissait intéressé, l'observait même quelquefois avec une extrême attention. Pourtant, il ne le touchait que lorsqu'il y était vraiment obligé.

- Comme tous les soirs, il ne demanda rien et monta à l'étage.
- Après avoir fait manger Andrew qui s'était réveillé, Tara l'installa dans son couffin pour pouvoir surveiller la cuisson du plat. Fleurant bon le savon et les vêtements propres, Kevin la rejoignit peu après dans la cuisine et se mit à préparer son pain de maïs.

- Kevin, Debra est d'avis que nous devrions organiser la réception de mariage à la salle des fêtes, mais je préférerais qu'elle ait lieu à la maison. Par ce beau temps, nous pourrions profiter de l'extérieur. Et bien entendu, Cindy se chargerait de l'animation musicale.
    - Elle nous jouerait du violon ?
    - Oui, avec peut-être un ou deux de ses amis du groupe de musique de chambre. Qu'en penses-tu ?
    - Eh bien... D'abord, invité ou non, pas un habitant de la ville ne manquera à l'appel, et la maison est trop petite pour contenir tout le monde. Ensuite, tous ces gens s'attendront à ce qu'on leur serve de la bière et des grillades, et ils auront envie de danser sur de bons vieux airs populaires...

- Dans ce cas, ils seront déçus. Tant pis pour eux.

- Avait-elle le droit d'être aussi péremptoire ? se demanda aussitôt Tara. Elle se reprit.

- Kevin, c'est l'habitude, ici, pour tous les mariages ?
    - Hmm.
    - Elle soupira.

- Bon, alors satisfaisons à la tradition. Je ne tiens pas à ce qu'on me prenne pour une pimbêche.

- En ouvrant le pot de piment en poudre qu'elle venait de prendre sur l'étagère à épices, elle s'aperçut qu'il était vide.

- Zut ! Nous n'avons plus de Chili. Je cours en emprunter à Debra.

- Après un coup d'œil à son fils qui babillait paisiblement dans son couffin, elle prit son sac. Kevin lui lança un regard angoissé.
    - Tu emmènes Andrew, non ?

- Tara resta interdite. Que lui arrivait-il?
- — J'en ai pour dix minutes, Kevin. Il me faudrait plus de temps que ça pour le préparer.
    - Mieux vaut que j'y aille, alors.
- Sans le regarder, elle ramassa les clés de la voiture sur le comptoir.
- Je n'ai pas quitté la maison, aujourd'hui. Ça me fera du bien de prendre l'air.
- Dans ce cas, pourquoi ne pas sortir tous les trois et en profiter pour nous offrir une pizza chez Wild Bill ? Nous mangerons le chili demain.
    - Proche de l'exaspération, Tara soupira.
    - Je te répète que j'en ai pour dix minutes.
- Elle tourna les talons pour se diriger vers la porte.
    - Tara, attends !
- Quel comportement étrange ! Soudain, la lumière se fit dans son esprit. Il refusait de rester seul avec Andrew !
- Mais qu'y a-t-il, à la fin ? Ton propre fils te répugne à ce point?
    - Bon sang ! Ce n'est pas ça...
    - Si. Tu ne veux même pas le toucher ! J'ai bien essayé de me dire que je me faisais des idées, mais la vérité saute aux yeux : tu détestes ton rôle de père. Tu t'efforces de faire ton devoir, mais tu préférerais que je n'aie pas eu d'enfant.
    - Tu es totalement à côté de la plaque.
- Enervée comme elle l'était à présent, Tara ne voulait pas en entendre plus.
- Eh bien, je n'accepterai pas ça ! Je ne serai un fardeau pour personne, et surtout pas pour toi, Kevin. Je suppose que j'aurais dû te prendre au mot quand tu as dit que ne voulais pas d'enfants.
- Ils se toisèrent pendant quelques secondes, aussi choqués l'un que l'autre par ce qu'elle venait de dire. Puis Tara se rendit compte qu'un souvenir disparu venait de refaire surface. Elle revécut leur discussion, le soir où elle s'apprêtait à lui annoncer qu'elle était enceinte. C'était là qu'il avait lancé cette affirmation, et qu'elle avait décidé de garder la nouvelle pour elle.

- Très vite, d'autres souvenirs affluèrent en désordre, pu se mirent en place.
- A son regard, aux expressions qui se succédèrent sur son visage, Kevin comprit qu'elle se rappelait en détail le soir de leur rupture. Les ennuis commençaient pour lui.
    - — Tara, je vais t'expliquer...

- Oh ! inutile ! Je comprends que tu m'as menti. Toi, ta tante, et probablement tous les habitants de cette fichue ville, qui doivent être dans la confidence.
    - J'avais une bonne raison...
    - Tu n'en trouveras jamais d'assez bonne ! Je te faisais confiance, et tu as tout détruit. Rien ne sera plus jamais possible entre nous.
    - Incroyable ! C'est toi qui parles de confiance, de sincérité ? Toi qui ne m'as même pas dit que tu étais enceinte !
        - Cette réflexion apaisa à peine sa fureur.

- Tu ne voulais pas d'enfants, tu me l'as répété sur tous les tons juste avant notre rupture. C'est donc pour t'épargner, toi, que j'ai décidé d'élever Andrew toute seule.

- —Alors, pourquoi as-tu changé d'avis? — Je ne t'ai rien demandé et je n'avais pas l'intention de te demander quoi que ce soit ! C'est juste que... je le trouve si adorable, c'est un tel miracle dans ma vie, et il te ressemble tellement quelquefois ! J'ai estimé qu'il était impossible que tu ignores plus longtemps son existence. Mais je n'avais aucune intention de t'épouser, et encore moins de venir vivre dans ce trou perdu !
- La tête haute, elle passa devant lui et emporta son fils à la nursery.
- Kevin faillit lui emboîter le pas, puis se ravisa. Mieux valait lui laisser un peu de temps pour se calmer.
- Il soupira. Qui essayait-il de leurrer? Tout le temps du monde n'y suffirait pas. S'il pouvait seulement lui expliquer pourquoi, ce soir-là, il avait affirmé de façon si catégorique ne pas vouloir d'enfants... Hélas ! pour l'instant, il ne se sentait pas capable d'évoquer la tragédie de Chicago, qu'il s'était efforcé d'enfouir dans le coin le plus reculé de sa mémoire pour ne pas devenir fou.

- ## 6

- Après cette algarade, Tara se consola en prenant son fils dans ses bras. C'était doux et chaud... Voilà ce qu'était le véritable

amour. L'autre, l'amour entre adultes, était beaucoup trop compliqué. Pourtant, elle savait qu'elle aimait Kevin, quoi qu'il ait pu faire.

- Tout bien considéré, elle ne pouvait lui en vouloir vraiment de son mensonge. Après tout, il n'avait jamais prétendu qu'ils étaient sur le point de se marier parce qu'il souhaitait partager l'existence de son fils. Il n'avait évoqué que son besoin d'être avec elle... Peut-être était-ce Debra qui avait insisté pour qu'il « fasse son devoir »? A moins qu'il n'ait eu l'impression — fausse — de savoir ce qui valait mieux pour elle...
- Andrew endormi dans les bras, elle s'assit dans le fauteuil à bascule. Et si Kevin ou sa tante avaient raison ? Ces derniers jours avaient été parmi les plus heureux de sa vie. Tout en s'habituant à la vie de province, elle avait à peine pensé à son travail à Chicago...
- Elle éprouva un petit choc au cœur. Sa petite entreprise devait être sens dessus dessous. Et ses factures, ses comptes bancaires, tout ce qu'elle avait laissé derrière elle ? Elle aurait dû être rentrée depuis une semaine. Kevin avait-il seulement pensé à ça?
- Elle entendit la sonnerie du téléphone, qui s'arrêta aussitôt. Il avait décroché. Pourvu que ce ne soit pas pour elle ! Elle n'avait envie de parler à personne, en ce moment.
- Quelques instants plus tard, il vint frapper à la porte de la nursery.
    - Oui ? Qu'y a-t-il?
- Elle vit sa tête apparaître dans l'entrebâillement.
- Tara, je dois partir d'urgence. Le type qui t'a agressée a été repéré dans le comté voisin alors qu'il tentait de vendre la voiture qu'il t'a volée. Nous continuerons cette discussion à mon retour.
- En soupirant, elle se leva pour refermer la porte sans même le regarder.
- Bien. Elle savait ce qu'il lui restait à faire : rentrer à Chicago sans tarder. Si elle lui en laissait l'occasion, il était bien capable de la convaincre de rester. Non parce qu'elle estimait que c'était le plus raisonnable, mais parce qu'en dépit de tout ce qu'elle venait d'apprendre, elle avait encore envie de vivre avec lui... De toute façon, elle devait penser d'abord à Andrew. Son fils ne grandirait pas sous le même toit qu'un père qui ne lui manifestait pas la moindre affection.
- Après avoir réservé un billet d'avion à l'aéroport de Colorado

Springs pour le soir même, elle fit ses bagages en un clin d'œil, puis emballa les affaires d'Andrew. Incroyable, ce que l'on pouvait accumuler pour un bébé...

- Elle songea soudain avec un frisson à son agresseur, que Kevin était parti arrêter. Même si elle était contente qu'on l'ait retrouvé, elle espérait ne pas être appelée à témoigner. Non seulement elle serait incapable de le reconnaître, puisqu'il l'avait attaquée par-derrière, mais il était hors de question qu'elle revienne à Hardyville, où elle n'aurait d'ailleurs jamais dû mettre les pieds.
- Enfin prête, elle appela un taxi. Dieu merci, sa carte de crédit, qui se trouvait dans sa poche le soir de son arrivée, avait échappé au voleur...
- Pendant que le chauffeur mettait ses valises dans le coffre, elle jeta un dernier regard à la maison nichée entre les arbres. Il lui avait fallu si peu de temps pour apprendre à s'y sentir bien ! Elle se remémora tout ce qui lui avait tant manqué au début de son séjour dans le Colorado ; à présent, elle redoutait de se retrouver dans une ville bruyante, dans son appartement relativement exigu, pour reprendre un métier incontestablement intéressant, mais stressant et épuisant.
- — Nous nous réhabituerons, Andrew, tu verras.
- Refoulant ses larmes, elle monta dans le taxi en résistant à l'envie de regarder en arrière. Kevin serait surpris de ne pas la trouver à la maison. Elle n'avait même pas laissé de mot... Après tout, décida-t-elle, vu ce qu'il avait fait, il ne méritait pas d'explication.

- Il était plus de 22 heures lorsque Kevin rentra. Bien que la procédure ait été longue et compliquée, il était parvenu à convaincre le shérif du comté voisin que le suspect devait être poursuivi et jugé dans le comté de Colby, où le crime le plus grave, l'agression, avait été commis.
- Lorsqu'il poussa la porte, il faisait noir dans la maison, 'l'ara devait dormir. Avant qu'elle ait Andrew, c'était un véritable oiseau de nuit, qui traînait jusqu'au petit matin dans les cafés avec ses amis ou s'offrait la séance de minuit au cinéma. Depuis son arrivée ici, elle avait appris à se coucher tôt...
- Inutile de la réveiller, songea-t-il. Ils auraient tout le temps de parler demain. En se déplaçant le plus silencieusement possible, il se dirigea vers la cuisine. Son estomac, privé du chili con carne prévu, grondait de faim ; il y aurait certainement des restes.
- A son grand désespoir, la cocotte était posée sur la cuisinière

éteinte, totalement froide. Tara n'avait même pas terminé la cuisson. Etait-elle aller se coucher sans manger ? Il rafla une poignée de cookies dans une boîte avant d'aller à la nursery vérifier qu'Andrew dormait.

- En découvrant le berceau vide, il se sentit mal à l'aise. Elle avait dû le prendre avec elle dans le lit, comme il lui arrivait de faire quand l'enfant était grognon. Dans ces occasions, il avait toujours peur de l'écraser pendant son sommeil, et lui demandait donc de le coucher de l'autre côté du lit et non entre eux. Sans doute avait-elle vu là aussi une preuve de son manque de fibre paternelle... Nombre de ses actes pouvaient être ainsi mal interprétés. Quand il trouva la chambre vide et les quelques vêtements de Tara envolés, il lui fallut se rendre à l'évidence. Elle l'avait quitté. Oppressé et saisi de vertige, il s'assit lourdement sur le lit ; il savait bien qu'il n'aurait pas dû lui mentir, mais dans quelques jours à peine, il lui aurait dit la vérité. Et son plan — celui de sa tante, plutôt — avait fonctionné, puisqu'elle avait peu à peu découvert les joies de la vie à la campagne. Elle aurait pu accepter, sans qu'il le lui demande, de rester et de l'épouser. Hélas ! sa mémoire était revenue juste un peu trop tôt, et elle avait pris la décision prévisible. Et emmené son fils...
- Bien entendu, il pouvait toujours engager un avocat et exiger un droit de visite mais, si elle refusait de lui confier Andrew, il se voyait mal se lancer dans un procès contre elle pour faire respecter ses droits. Aucun enfant ne devrait grandir écartelé entre des parents qui se le disputaient. D'ailleurs, jusqu'à présent, qu'avait-il fait qui lui donnât le droit de revendiquer sa paternité? Il avait été un père au-dessous de tout !
- Il jeta un regard machinal vers le téléphone sur la table de chevet ; sur une page du bloc posé à côté, des chiffres, des horaires, qui paraissaient des indications de vol. Avait-elle appelé l'aéroport ? En dessous, un numéro de téléphone était griffonné. Saisi d'une idée, il décrocha le combiné et le composa.

- Compagnie de taxis Speedy. Que puis-je pour vous ?
  - Désolé, j'ai dû faire une erreur.

- Il raccrocha. Donc, elle avait pris un taxi pour Colorado Springs, et son avion ne décollait que dans deux heures. Elle n'avait peut-être pas tant d'avance que ça... Un plan se forma dans son esprit. Pas excellent, il en convenait, mais mieux valait le tenter que laisser la femme de sa vie et son fils disparaître à jamais sans rien faire.
- Il se précipita vers la porte en attrapant sa veste au vol. Par

chance, il était rentré chez lui avec la voiture de police. Il sauta à l'intérieur, démarra et prit la direction de Colorado Springs. Une fois sur l'autoroute, sûr de son immunité, il appuya à fond sur l'accélérateur.

- Une quinzaine de kilomètres avant d'arriver à l'aéroport, il repéra un taxi de la compagnie Speedy devant lui.
- Des dizaines de ces taxis circulaient dans la région, et rien ne lui garantissait que Tara se trouvait dans celui-ci. Cependant, il nota que l'un des feux arrière du véhicule ne fonctionnait pas, ce qui lui donnait un excellent prétexte pour vérifier... Sans hésiter, il mit le gyrophare en marche.

7

- Tara repéra la lumière bleue clignotante derrière eux en même temps que le chauffeur, qui jura entre ses dents et ralentit.

- Bon sang ! Je savais que je finirais par avoir des ennuis à cause de ce feu arrière !

- Elle sut aussitôt, sans l'ombre d'un doute, que c'était Kevin qui les suivait, et que son but premier n'était pas de dresser une contravention pour un feu défectueux.

- Pas d'inquiétude, c'est mon petit ami. Enfin, plutôt mon ex. Continuez.
- Certainement pas ! Je suis chauffeur de taxi, pas gangster ! Je ne vais pas risquer une course-poursuite avec la police !

- Avec un soupir fataliste, il se gara sur la bande d'arrêt d'urgence et sortit des documents de la boîte à gants. Tara s'adossa à son siège. Après tout, c'était sa faute. Elle avait laissé bien en vue le papier où elle avait noté l'heure du vol et le numéro de la compagnie de taxi... L'avait-elle fait exprès ? Avait-elle inconsciemment souhaité qu'il la rattrape pour lui prouver son amour?
- L'air sévère dans son uniforme kaki, Kevin se pencha pour parler au chauffeur. — Bonsoir!

- Je sais, j'ai un feu arrière qui est mort, dit celui-ci en tendant des papiers qu'on ne lui avait pas demandés. J'ai prévu de le faire réparer chez Jimmy's, vous pouvez vérifier.
- Je vous crois, monsieur... euh... Slater, répondit Kevin après avoir jeté un coup d'œil aux documents. Je ne verbaliserai pas, mais je ne peux vous autoriser à continuer à conduire dans ces

conditions.

- Juste pour un feu arrière ? Ecoutez, il faut que j'emmène cette dame à l'aéroport, elle a un avion à prendre.

- —Je vais justement dans cette direction, je m'en charge. Tara, qui était restée silencieuse jusque-là, explosa.
    - Il n'en est pas question !

- Dans ce cas, tu devras attendre ici qu'un autre taxi arrive. Si tu viens avec moi, tu seras à l'aéroport à temps.
    - Pourquoi tiens-tu à m'aider à partir?
    - Parce que je ne peux pas t'obliger à rester. Mais pendant le trajet, je voudrais que tu écoutes ce que j'ai à te dire. Ensuite, si tu veux toujours rentrer à Chicago, je ne t'en empêcherai pas.

- Comment refuser ? En soupirant, Tara déboucla la ceinture de sécurité du siège-auto dans lequel dormait Andrew.

- D'accord, je t'écouterai. Mais je te préviens, je ne risque pas de changer d'avis.

- Quelques minutes plus tard, ils roulaient en direction de l'aéroport. Elle avait payé le chauffeur, à qui Kevin avait annoncé avec mansuétude qu'un feu arrière éteint ne représentait finalement pas un danger mortel pour les autres conducteurs, et qu'il pouvait regagner sa base.
- Le silence régnait dans la voiture tandis que les lumières de Colorado Springs se rapprochaient.

- Tu ferais mieux de te mettre à parler, Kevin. Nous n'avons pas beaucoup de temps.
    - C'est plus dur que je ne le croyais...
    - Commençons par une question facile, alors. Par exemple, comment connaissais-tu le prénom du bébé ?
    - Simple déduction logique. Tu l'as vraiment appelé Andrew en souvenir de ton père?
    - Oui.

- Tara en fut époustouflée. Pour deviner avec autant de justesse, il fallait qu'il la connaisse bien...

- Passons à quelque chose d'un peu plus compliqué. Pourquoi vouloir m'obliger à t'épouser si tu n'aimes pas les enfants ?
    - Je n'ai jamais dit ça ! J'aime Andrew.
    - A en juger par la façon dont tu le traites, ce n'est pas évident.

- Je t'assure que je l'aime. Mais le fait est qu'il... qu'il me terrifie.

- A la simple mention de sa phobie, il se sentit proche de l'étouffement. Il n'avait jamais parlé de cela à personne. Ni à sa famille, ni à ses amis, ni au psychologue qu'on l'avait envoyé consulter après la fusillade, et encore moins à Tara. A présent, il était temps d'avouef que sa dernière mission dans la police de Chicago l'avait changé à jamais.
- Sous le choc de son affirmation, Tara avait ouvert de grands yeux.

- Que veux-tu dire par là ? Quel mal pourrait te faire un bébé de trois mois ?

- Il venait de dépasser le panneau annonçant l'entrée de la ville. Son temps était compté. Il ne lui restait plus qu'à rassembler tout son courage pour lui raconter enfin le drame.

- Ce n'est pas ce qu'il pourrait me faire qui m'effraie, mais ce que je pourrais lui faire moi.
  - Mal à l'aise, Tara s'agita sur son siège.
  - Tu ferais mieux de m'expliquer.
  - Le soir où nous avons rompu, tu allais m'annoncer que tu étais enceinte, non ?
  - Exact. J'ai essayé d'aborder le sujet, mais le simple mot « enfant » t'a fait sortir de tes gonds. Tu as dit que tu n'en aurais jamais, que la seule idée d'en avoir te donnait la nausée... Tu crois que j'avais envie, dans ces conditions, de t'informer que tu allais être père ?
    - Kevin soupira.

- Je suppose que non. Tu sais, je n'étais pas dans mon état normal, ce soir-là. Il s'était passé quelque chose pendant mon service, une chose... Tara, j'ai tué un enfant.
  - Quoi ? Tu peux répéter ça ?

- Pour la première fois depuis qu'il l'avait rattrapée, elle semblait vouloir faire preuve de compréhension.
  - Une petite fille. Marvella White.

- Il attendit de voir si le nom déclenchait un souvenir chez elle, car l'histoire avait fait la une des journaux télévisés du soir. Mais dans une ville comme Chicago, où le crime faisait partie du quotidien, le meurtre de la petite Marvella avait rapidement été oublié au profit d'une nouvelle tragédie.

- — Si je me souviens bien, dit Tara après quelques instants de réflexion, cette fillette a été assassinée par son père, non ? Qu'as-tu à voir là-dedans ?
- Il serra si fort les doigts sur le volant que ses jointures blanchirent.

- Au lieu de la sauver, comme j'aurais dû le faire, j'ai laissé ce drogué lui tirer dessus.

- Tara ne put réprimer un hoquet de surprise.
  - Tu y étais ?

- J'étais le premier flic arrivé sur les lieux. Un voisin nous avait appelés, en parlant d'une simple dispute conjugale. Je ne me doutais pas que j'allais trouver un fou furieux brandissant une carabine devant sa femme qui hurlait en le suppliant de la poser, et deux petits enfants accroupis sous la table.

- Ses yeux et sa gorge le piquaient, maintenant. Il poursuivit d'une voix étranglée.

- J'ai aussitôt appelé des renforts, mais que faire en attendant ? J'ai voulu tenter de le raisonner. Comme il répétait qu'il voulait tuer sa femme, je lui ai demandé s'il souhaitait que ses enfants grandissent sans mère. Alors il m'a répondu : « Je m'en fous, c'est pas les miens ! » Et presque en même temps, il a pointé son fusil sur Marvella et il a tiré en visant la poitrine.
  - Mon Dieu !
    - Elle était loin de s'imaginer...
    - Pourquoi ne lui avait-il pas raconté ce drame ? Si elle l'avait su, elle aurait pu l'aider, au lieu de se focaliser sur ses propres problèmes et de ne penser qu'à elle !

- Après l'avoir maîtrisé, j'ai tenté de stopper l'hémorragie de la petite, mais...

- Il déglutit avec peine, — Elle est morte dans mes bras. — Donc, tu es persuadé que tu y es pour quelque chose?

- Bien sûr. C'est ma faute, bon sang ! Je n'étais pas préparé à parlementer avec un preneur d'otages, et je n'avais aucune expérience non plus dans le domaine des stupéfiants. Il est inutile de tenter de faire entendre raison à un forcené bourré de poussière d'ange, un hallucinogène qui rend agressif. Ça n'a servi qu'à le provoquer.
- Et alors ? Tu as pensé agir au mieux, à ce moment-là, tu n'as

fait que ton devoir. De toute façon, il est impossible de savoir comment les choses auraient tourné si tu ne lui avais pas parlé. Il aurait peut-être tué tout le monde, y compris toi.

- C'est ce qu'a conclu le coroner à l'enquête. Mais va tenir ce raisonnement à la mère de Marvella et à son frère... Tout ce que je sais, c'est que je me suis senti responsable, et que je me suis juré qu'une chose pareille ne m'arriverait plus jamais. Que je ne permettrais plus jamais à personne de me faire confiance en ce qui concerne un enfant. En cas de pépin, la responsabilité est trop énorme.
-

8

- Tara fit de son mieux pour digérer ce récit et se remettre de son émotion. Quelle horreur ! Se croire responsable de la mort d'un enfant devait être épouvantable. Pas étonnant qu'il ait eu si peur...

- Pourquoi ne m'as-tu pas raconté ça plus tôt, Kevin ? Qui sait, j'aurais peut-être pu t'aider?
    - Ce n'est pas trop tard.

- Les mots planèrent entre eux tandis que le visage grave de Kevin était éclairé par les phares des véhicules qu'ils croisaient comme par un stroboscope.

- Kevin, arrête-toi, s'il te plaît. J'ai besoin de toute ton attention.

- Il s'exécuta. Une fois qu'ils furent à l'écart de la circulation, Tara se sentit capable de trouver les mots justes. Et avec un peu de chance, il l'entendrait.

- Vois-tu, avoir des enfants, c'est douter, avoir peur en permanence, et parfois même être terrifié. Pendant ma grossesse, je craignais à chaque bouchée que j'avalais d'absorber une substance qui ferait du mal au bébé. Au moment de mon accouchement, j'étais persuadée que ça se passerait mal. La première fois que j'ai tenu Andrew dans mes bras, j'étais sûre que j'allais l'écraser ou lui transmettre un microbe qui lui donnerait une maladie mortelle. Quand mon médecin m'a dit que je pouvais rentrer chez moi avec lui, j'étais affolée. Moi, toute seule avec le bébé ? J'ai failli refuser de quitter la maternité.

- Tu as bien surmonté ta panique, alors. Tu semblés aussi à

l'aise et sûre de toi que n'importe quelle mère...

- Il eut un demi-sourire.

- Bien entendu, je ne parle pas du choc que tu as éprouvé quand Debra te l'a posé sur les genoux à l'hôpital !
- Je n'ai rien surmonté du tout, Kevin. J'ai toujours peur qu'il tombe de son berceau, qu'il attrape un rhume, qu'il se fasse piquer par une guêpe, qu'il soit allergique à la nourriture que je lui donne, qu'il soit atteint d'une maladie génétique qu'on n'aurait pas encore décelée... Je le cache mieux que toi, mais je passe ma vie sur des charbons ardents.
    - Alors... quand est-ce que ça cesse ?
    - Jamais, je crois.
    - Mais comment peux-tu... comment pouvons-nous vivre comme ça ?

- « Pouvons-nous ? » Le changement de personne n'échappa pas à Tara. Etait-il sur le point d'accepter sa responsabilité de père ? S'il avait fait tout ce chemin pour la rattraper, cela signifiait certainement quelque chose.

- Je supporte de vivre avec la peur, parce que chaque fois que je le tiens dans mes bras, je sais que ça vaut la peine de souffrir un peu. Ou même beaucoup... Quand j'ai accouché, j'étais certaine que j'allais mourir, qu'aucune femme n'avait enduré ce que j'endurais.
    - Il lui caressa la joue.
    - J'aurais aimé être avec toi.
    - Pourtant, dès que je l'ai vu, tout fripé et hurlant, la douleur s'est envolée comme par enchantement.

- Elle regarda par-dessus son épaule : le bébé dormait à poings fermés sur le siège arrière.

- Pour moi, il mérite toutes les épreuves, tous les sacrifices.
- Toi aussi, Tara, tu mérites cela. Laisse-moi faire un autre essai. Je vais redemander ma mutation pour Chicago, et je serai un bon père. Je peux apprendre. Je t'en prie, donne-moi une chance.
    - Comment résister à cette supplique ?

- Je vais y réfléchir, Kevin. Pour l'instant, peux-tu m'emmener à l'aéroport ? J'ai besoin de rentrer chez moi.

- Sans discuter, il obéit. Une fois sur place, il porta ses bagages et fit la queue avec elle pour prendre son billet, bouillant pourtant de la retenir.

- Pourvu qu'il ne se rende pas compte de son indécision ! songea Tara tandis qu'ils attendaient devant le guichet. Ce qu'elle allait faire dans les dix prochaines minutes influencerait toute sa vie future.

- Que c'est long, cette attente ! s'exclama-t-elle soudain. Tu me gardes ma place pendant que je vais aux toilettes ?

- Elle le vit jeter un regard inquiet à Andrew qui sommeillait dans son siège et serrer les dents.
    - D'accord, vas-y.

- Dans les toilettes, elle s'aspergea le visage d'eau fraîche avec l'espoir que cela lui éclaircirait les idées. Il lui fallait se décider vite. Elle l'aimait, c'était sûr, et elle pouvait lui pardonner sa tromperie, puisqu'il avait menti dans le but de la faire revenir auprès de lui. Mais était-elle certaine que leur mariage serait solide ?
- En le rejoignant, elle eut la réponse à sa question. Le siège du bébé était vide, et Kevin tenait Andrew dans ses bras, le berçant comme s'il l'avait fait toute sa vie, tout en lui tenant un discours qu'elle n'entendait pas. Lorsqu'il la vit approcher, il afficha une mine piteuse.

- Il s'est mis à pleurer... Je ne sais pas trop ce qu'il voulait, mais...

- —Exactement ce que tu lui as donné, Kevin. Comme leur tour arrivait enfin, Tara s'avança vers l'employé.

- J'ai une réservation au nom de Tara Satterfield. J'aimerais en faire une autre pour la semaine prochaine, dans l'autre sens.

- Elle lança un regard en coulisse à Kevin, qui ouvrait de grands yeux.
    - Tu... tu comptes revenir ?
    - Je vais à Chicago emballer mes affaires et régler quelques détails. Ensuite, je reviens pour... euh... les préparatifs de mon mariage.

- Pas question de le traîner à Chicago et de l'obliger à y vivre. Maintenant qu'elle avait eu un aperçu de la vie à Hardyville, ce ne serait pas un grand sacrifice pour elle de s'y installer. Elle s'y était sentie si heureuse et décontractée au cours des deux dernières semaines !
- Kevin sourit et frotta le dos d'Andrew en se tournant vers l'employé.

- Il vous reste des places sur ce vol ?
  - Il regarda Tara.

- Tu comprends, je fais enfin connaissance avec ce petit bonhomme. Il serait dommage de nous séparer maintenant, ne serait-ce que pour une semaine.

- Le cœur gonflé de joie, Tara s'approcha pour l'embrasser, sous les applaudissements de quelques passagers qui attendaient leur tour et qui avaient assisté à leur échange. Comme l'employé, gêné, s'éclaircissait la gorge, ils se séparèrent.
  - Tara adressa à Kevin un sourire espiègle.

- Incroyable ! Tu tiens Andrew depuis cinq minutes, et tu ne l'as pas encore laissé tomber !

- Souriant lui aussi, Kevin embrassa le front du bébé.
  - En effet, c'est très fort, non ?
  - Tu verras, ce sera de plus en plus facile.
  - — Ça l'est déjà, Tara.
  - Leur billet à la main, ils se dirigèrent vers la porte d'embarquement. Pour la première fois, et pour toujours dorénavant, ils formaient une vraie famille.

- **ALISON KENT**
- Pour le séduire
  - COUP DE CŒUR
  - ***Editions Harlequin***

- **1**

- Dubitatives, Lauren Hollister et son amie Macy Webb regardaient l'immeuble de quatre étages qui se dressait devant elles. Cet ancien entrepôt de brique rouge, d'aspect vieillot, abritait quatre spacieux appartements dont on leur avait vanté les qualités. Espérant enfin découvrir le cocon de leurs rêves, elles s'étaient empressées de prendre contact avec le bureau de vente, mais l'aspect extérieur du bâtiment les décevait.

- Je m'attendais à mieux, remarqua Lauren en faisant la moue.
- Un peu de patience, voyons, nous n'avons encore rien vu. Faisons le tour du bâtiment. Je suis sûre que tu vas changer d'avis.

- Une main en visière au-dessus des yeux pour se protéger du soleil, Macy traversa la rue, suivie de son amie, et entreprit

d'étudier l'immeuble sur toutes ses faces.

- Regarde ! s'exclama-t-elle en désignant des échafaudages prêts à être montés. C'est bon signe. Je suis sûre que dans quelques semaines la façade sera refaite à neuf.
- Hum..., marmonna Lauren, résolument sceptique. A l'agence, on m'a recommandé de ne pas tenir compte de l'aspect extérieur. Je veux bien, mais mon œil d'artiste ne se satisfait pas de ce mauvais goût. Tu me comprends, n'est-ce pas ?

- Elle jeta un coup d'œil impatient à sa montre et ajouta :
- —Nous avons rendez-vous à 15 h 30 précises.
- Les deux amies retournèrent devant l'entrée principale et attendirent.

- Cesse de rouspéter, ma grande ! dit Macy. Il n'est que 15 h 27 et tu es déjà sur les nerfs. Nous sommes en avance et l'agence n'a rien à se reprocher, voilà tout.

- Je sens qu'ils vont être en retard, bougonna Lauren.

- C'est alors qu'apparut au coin de la rue une superbe Jaguar noire qui se gara derrière leur modeste voiture de série.
- Lauren ouvrit de grands yeux et fit entendre un petit sifflement admiratif.

- Wouaou ! Pile à l'heure. Et quelle classe !

- Comme la portière de la voiture s'ouvrait, Macy se pencha vers son amie.

- Tiens-toi bien, ma belle, je crois que nous ne sommes pas au bout de nos surprises.

- Lauren en resta muette. Au téléphone, la voix et la façon de s'exprimer d'Anton Neville lui avaient semblé celles d'un homme d'un certain âge. Erreur !
- Très différent de ce qu'elle avait imaginé, Anton Neville affichait la trentaine élégante et une silhouette de play-boy. Mesurant au moins un mètre quatre-vingt dix, il était la distinction même avec son costume Versace et sa chemise mordorée assortie d'une cravate aux motifs audacieux du meilleur goût. Elle s'attarda un instant sur sa chevelure, un savant désordre de boucles blondes légèrement décolorées par le soleil. Bref, l'allure d'un sportif accompli à la carrure de nageur olympique.
- Tandis qu'il s'avançait vers elles, un coup de vent facétieux fit voleter ses cheveux, révélant un front large aux proportions

harmonieuses. Fascinée, Lauren ne le quittait pas des yeux. Elle remarqua aussi sa barbe blonde de quelques jours qui lui donnait une note « chic négligé » du meilleur leur effet, et quand il ôta ses Ray-Ban, elle sut qu'elle tenait là sa nouvelle conquête.

- Anton Neville, se présenta-t-il d'une voix veloutée en lui tendant la main.

- L'éclat de ses yeux bleu lagon la laissa sans voix. Elle était si troublée que Macy saisit la main tendue à sa place.
    - Macy Webb. Merci de vous être déplacé.
    - Lauren Hollister, dit enfin Lauren en lui serrant chaleureusement la main à son tour.

- Elle eut l'impression que tout son corps s'embrasait à ce premier contact.

- J'espère ne pas vous avoir fait attendre, s'excusa-t-il.
- Pas du tout, assura Lauren en affectant un ton détaché. Au contraire, votre ponctualité vous honore.
    - — Je vous remercie.
    - Il sortit un trousseau de clés de sa poche et ajouta :

- Bon. Si vous le voulez bien, allons voir ma dernière création.

- Comme ils se dirigeaient vers la porte d'entrée, Macy se pencha vers son amie.

- Hum... Trop poli pour être honnête ce Neville, railla-t-elle.

- Lauren lui donna une bourrade et lui fit les gros yeux en guise de réponse.

- Nos artisans ont fait le maximum pour conserver les structures existantes, expliqua l'architecte alors qu'ils pénétraient dans le hall d'entrée haut de plafond. Ils ont même tenu à garder le monte-charge.

- Les deux amies le virent alors appuyer sur un gros bouton rouge en saillie sur la cloison et le rideau métallique se souleva lentement en grinçant.
- D'un geste courtois, Neville les invita à le précéder dans le monte-charge qui les hissa jusqu'au quatrième étage dans un fracas de ferraille assourdissant. Cet engin instable et bruyant inquiéta quelque peu Lauren, mais quand il les déposa directement dans l'appartement, elles furent éblouies par le décor qui s'offrait à leurs yeux. Du sol au plafond, tout était d'un

blanc immaculé.

- C'est fascinant ! s'exclama Lauren tout en ôtant ses chaussures pour ne pas salir le sol. Voilà qui fait oublier les briques disjointes de la façade. Ce parquet est absolument sublime.
- Et cette odeur de bois si authentique ! renchérit Macy en enlevant à son tour ses ballerines.
- De l'érable à cent pour cent, précisa leur guide. Un bois à l'épreuve de tous les talons de chaussures. Quant à la façade, j'ai le plaisir de vous informer que nous sommes en train de la restaurer brique par brique.
- C'est secondaire, remarqua Lauren. Enfin... je veux dire... c'est important les briques... mais ce parquet est vraiment une réussite. J'ai hâte de l'essayer pieds nus. Le contact du bois sur la plante des pieds doit être... divin.

- Macy, qui s'était déjà engagée dans la pièce, commenta avec un rien d'ironie :

- Bah ! C'est du parquet, sans plus. Ça ne vaut pas une épaisse moquette ou un tapis de feuilles mortes dans un sous-bois. Je me demande parfois quel genre d'émotions tu recherches exactement.

- Les yeux fermés, Lauren s'avança en serrant ses chaussures contre sa poitrine. Sa meilleure amie elle-même ne pouvait pas comprendre ce besoin qu'elle avait d'être en contact direct avec la matière. Frustrations d'enfance, probablement? Cette sensualité qui l'habitait n'était pas toujours de tout repos, mais si un jour elle rencontrait l'homme qui...
- Elle rouvrit les yeux et croisa le regard d'Anton Neville. Jamais elle n'avait vu des yeux d'un bleu aussi lumineux, et il ne portait pas de lentilles, elle en était sûre. D'ailleurs, i 1 ne porterait bientôt plus rien si la tactique qu'elle avait en tête fonctionnait !

- Ce parquet est d'une douceur exquise sous les pieds, dit-elle d'une voix chaude. Viens, Macy, allons voir les autres pièces.

- Elles abandonnèrent l'architecte dans la pièce principale et comme elles franchissaient le seuil d'une chambre, Lauren murmura à son amie :

- Une nuit avec lui ne me suffira pas ! Je veux cet homme... pour la vie !
- Tu es vraiment obsédée, ma pauvre fille ! s'indigna Macy.

- Lauren sourit. Elle s'estimait tout simplement sensuelle et se moquait bien des remarques de sa copine. C'était d'ailleurs une sorte de jeu entre elles.
- De retour dans la grande pièce, elles s'attardèrent du côté de l'espace cuisine.

- J'ai une idée ! s'exclama soudain Macy. Tu te souviens de ces sculptures admirables exposées chez Sixties ? A mon avis, elles feraient une séparation très originale entre la cuisine et le séjour. Qu'en penses-tu ?
- Ah, oui, ce serait génial ! Mais il en faudrait au moins cinq et...

- Laurent s'interrompit et écarquilla les yeux en découvrant le balcon.
    - Oh ! Macy, cette vue !

- Elle fit aussitôt glisser la baie vitrée et s'approcha de la balustrade.

- C'est grandiose ! soupira-t-elle. J'imagine une soirée aux chandelles, un vin blanc bien frais, et... un homme qui me ferait l'amour sous les étoiles. J'ai hâte de tenter l'expérience.

- Comme elle se retournait, elle se trouva face à Anton Neville et s'empourpra.

- Je suis tout aussi impatient que vous ! commenta-t-il en plongeant ses yeux bleus dans les siens.
-

2

- Les bras sur les accoudoirs, bien calé dans son fauteuil de cuir, Anton faisait machinalement pivoter son siège de gauche à droite, le regard dans le vague. Il attendait son associé, et comme le personnel avait quitté les lieux depuis plus d'une heure, il pouvait profiter du silence pour réfléchir.
- Doug Storey lui avait laissé carte blanche pour la vente de l'appartement qu'il avait fait visiter la veille à Macy Webb et Lauren Hollister. Estimant que son charme naturel avait opéré, il était plutôt satisfait. Certes, rien n'était encore signé, mais il avait bon espoir de conclure la vente. Les deux amies avaient soigneusement inspecté les lieux, évoqué la décoration de chaque pièce en échangeant clins d'œil et autres gloussements complices. Au cours de la visite, Anton s'était découvert des talents de persuasion qu'il ne se connaissait pas.

- Mais... que se serait-il passé si Macy Webb n'avait pas rompu le charme de son envoûtant tête-à-tête avec Lauren Hollister sur le balcon ?
- Question intéressante... Leur entretien n'avait rien eu de professionnel, et quel magnétisme dans le regard de cette femme toute disposée à accepter ses hommages ! Une silhouette élancée, de clairs yeux bleus, une chevelure d'un blond vénitien et un corps aux courbes voluptueuses, tout n'était que grâce et sensualité chez elle. Il l'imaginait déjà lovée dans ses bras sur un lit paré de draps de soie...

- Alors, as-tu fait des affaires en mon absence ?

- Interrompu dans ses pensées, Anton immobilisa son fauteuil et sourit à son associé.

- Tu ne crois pas si bien dire, Doug. J'ai vendu l'appartement.

- Doug repoussa les mèches blondes qui avaient glissé sur son front et lança son attaché-case sur le canapé.

- Vraiment ? Il s'agit bien de celui de l'ancien entrepôt, n'est-ce pas ? Tu plaisantes, je suppose.
- Pas le moins du monde, mon cher, repartit Anton un rien flegmatique.
- Tu veux dire que tu l'as fait visiter ? Tant que la vente n'est pas faite, il ne faut pas trop se réjouir.
    - Les deux clientes sont enthousiastes.

- Doug prit place face à Anton dans le fauteuil réservé aux visiteurs avec une moue dubitative.

- Je vois le genre... Elles avaient déjà planté le décor, sans doute Les poufs, les rideaux, les tapis et les meubles, il n'y manquait rien ?
- Tu fais fausse route, mon ami. Ces deux filles-là sont plutôt tendance années soixante, lampes design, panneaux de cuivre martelé...

- La silhouette de Lauren, ses longues jambes moulées par un jean ajusté, son corsage de dentelle noire, s'imposèrent de nouveau à lui. En fait, cette image ne l'avait pas quitté depuis leur rencontre.
    - Des lesbiennes ?
    - Deux femmes, corrigea Anton en formant le chiffre deux avec l'index et le majeur.
    - Des lesbiennes donc ?

- Je ne pense pas, dit-il en se souvenant de son tête-à-tête avec Lauren sur le balcon. Elles sont amies, et toutes deux infographistes, à ce que j'ai cru comprendre.

- Il se leva pour répondre au téléphone qui s'était mis à sonner et appuya sur la touche haut-parleur.

- Anton Neville ? Lauren Hollister. Vous vous souvenez de moi, n'est-ce pas. Hier, l'appartement, le balcon...

- Anton s'assit sur le coin du bureau sous le regard narquois de son associé.

- Ah, madame Hollister. Ravi de vous entendre.
- J'ignorais l'heure de fermeture de vos bureaux, mais j'ai quand même tenté de vous appeler. Je ne vous dérange pas, j'espère ?

- —Non, pas du tout. J'ai l'habitude de travailler tard. A ces mots, Doug secoua la tête en murmurant :
  - Foutaises!

- Anton haussa les épaules et lui tourna le dos.

- En quoi puis-je vous être utile, chère madame?

- —Je vous appelle à propos de l'appartement.
- Ce n'était pas une surprise pour lui, mais le ton de son interlocutrice laissait présager une mauvaise nouvelle.

- Je vous écoute. Dois-je comprendre qu'il ne vous plaît plus ?
- Vous plaisantez ! Nous l'adorons. Mais, j'aimerais encore prendre quelques mesures dans le séjour.
- Aucun problème, dit-il tout en consultant son agenda électronique. Je suis libre demain matin à 10 heures ou dans l'après-midi, vers 14 heures.

- A vrai dire... j'aurais préféré ce soir. Y voyez-vous un inconvénient ?
- Pas le moindre. Je n'ai plus de rendez-vous à cette heure-ci. Quelle heure vous conviendrait le mieux ?
  - Disons... 21 heures.
  - C'est parfait, madame, je serai là. A plus tard, donc.

- Doug, qui n'avait rien perdu de la conversation, se campa devant le bureau de son associé.

- Laisse-moi deviner..., ironisa-t-il. Grande, blonde aux yeux bleus, célibataire et à l'évidence hétéro.
- Tu vois, c'est presque vendu, souligna Anton avec une pointe

de fierté.

- Cette fille a bien une amie, n'est-ce pas ?
- Certes, mais ce soir Lauren Hollister vient seule.
- Et je suppose que ça arrange bien tes affaires, hein ?
- Décidément, on ne peut rien te cacher.

- Je suis vraiment confuse de vous avoir dérangé aussi tard, s'excusa Lauren. Je tenais à vérifier quelques points et... j'avoue que la nature a oublié de me doter de patience. Alors j'ai pris la liberté de vous appeler ce soir et je vous remercie de m'accorder un peu de votre temps.

- Elle avait pris soin de ne rien oublier : un mètre ruban, un carnet et un crayon, rangés dans la poche de son petit sac à dos.
- Lorsqu'ils entrèrent dans l'appartement, un rayon de lune éclairait les lieux. Anton actionna un interrupteur et aussitôt une rangée de spots diffusa une douce lumière qui se refléta sur le parquet.
- Certes, Lauren aurait préféré le clair de lune, mais elle aurait eu mauvaise grâce à se plaindre. Etre seule avec Anton Neville à cette heure tenait déjà du miracle.

- Vous aviez peut-être autre chose à faire, ce soir? hasarda-t-elle.
- Strictement rien, madame. Comme je vous l'ai dit au téléphone, ce rendez-vous ne me pose aucun problème.

- Soucieuse d'en savoir un peu plus sur la vie de ce play-boy, Lauren insista :

- Vous n'avez pas annulé de rendez-vous pour moi, j'espère?

- — Non, je n'avais aucun projet précis, je vous assure.
- Lauren nota les jeux de lumière dans ses cheveux et fut diablement tentée d'enfouir ses doigts dans ces boucles blondes. La sagesse s'imposa cependant et elle fouilla dans son sac à dos dont elle tira un crayon et un carnet à spirale.

- Je serais navrée que votre petite amie me cherche des noises pour avoir gâché votre soirée.

- Elle vit alors Anton s'avancer vers elle, une lueur malicieuse dans les yeux. Le parfum de son eau de toilette l'enveloppa soudain et elle sentit les battements de son cœur s'accélérer.
- Le bel architecte glissa l'index sous l'une des bretelles de son top sans la quitter du regard.

Je n'ai pas de petite amie, Lauren, dit-il d'un ton suave. C'est bien ce que vous vouliez savoir, n'est-ce pas ?

3

Lauren exultait en secret. Anton n'avait pas de femme dans sa vie !

C'est vrai, avoua-t-elle. Vous avez clairement répondu à la question que je me posais.

Elle recula d'un pas, encore enfiévrée par le contact des doigts d'Anton sur sa peau.

En fait, c'est une préoccupation très féminine, expliqua-t-elle. On cherche à savoir... pour épargner une copine, par exemple. Vous comprenez ?

Réprimant de justesse un sourire, Anton haussa les sourcils.

C'est assez simple à comprendre, admit-il avec le plus grand sérieux.

Lauren se dit que s'il avait cru à cela, c'est qu'il devait être bien naïf. Elle ne tiendrait toutefois pas longtemps à ce jeu-là, car elle n'avait aucun talent pour le mensonge.

Elle s'interrogea néanmoins sur la psychologie du bel Anton...

Et s'il jouait les naïfs pour mieux la piéger ?

Quoi qu'il en soit, elle se refusait à lui avouer que mesurer le living-room et la cuisine n'avait été qu'un prétexte pour le revoir, même si pour elle il n'y avait plus aucun doute. Cet homme la désirait autant qu'elle le désirait.

Rassurée sur ce point, elle ouvrit son carnet et se dirigea vers l'espace cuisine.

Je me connais, dit-elle d'un ton léger. Si je n'avais pas pu mesurer la hauteur du plafond, je n'aurais pas fermé l'œil de la nuit. Parce que c'est capital pour installer nos sculptures.

Tout en parlant, elle avait entendu les pas d'Anton se rapprocher. Elle les avait même comptés ! Il était maintenant derrière elle et son souffle effleurait sa nuque. Comme elle aurait aimé se laisser aller contre lui... juste pour s'assurer que tout cela était bien réel.

La nuit ne suffirait pas pour échanger avec lui toutes les caresses dont elle rêvait...

- Voyons..., poursuivit-elle en prenant le mètre dans son sac à dos.
- Elle fixa l'extrémité de la bande métallique au système de ventilation, puis la laissa se dérouler vers le sol.
- Et voilà ! s'exclama-t-elle avec un regard triomphant en direction d'Anton.
- Permettez que je tienne le ruban en haut, proposa-t-il en levant le bras. Ce sera plus simple pour vous.
- Lauren passa sous son bras et s'agenouilla pour lire le résultat au sol.
- Parfait, conclut-elle en notant la hauteur exacte du sol au plafond.
- En se relevant, elle se retrouva nez à nez avec l'architecte. Elle hésita. Elle aurait tant aimé goûter à ses lèvres ! Or, par expérience, elle savait que la patience était le prélude indispensable au plaisir. Et, avec ce genre d'homme, elle ne perdait rien à attendre !
- Alors, elle se borna à lui décocher son sourire le plus charmeur tandis qu'Anton lui restituait son mètre.
    - Etes-vous satisfaite ?
    - A vrai dire, il me manque encore un détail, répondit-elle en soutenant son regard. Restez où vous êtes. A votre avis, quelle distance nous sépare ? s'enquit-elle après avoir reculé de quelques pas.
    - Un mètre cinquante, je dirais.
    - Je vous remercie. Il nous faudrait donc cinq sculptures pour séparer la cuisine de la pièce à vivre. J'espère que nous pourrons nous les offrir.
    - Si je comprends bien, vous avez décidé d'acheter cet appartement ?
    - Presque. En fait, il nous reste quelques petits détails à régler.
    - Comme prendre d'autres mesures, par exemple ?
    - Oui... et non.
- Lauren renonça à persister dans le mensonge.
- Pour ne rien vous cacher, reprit-elle, je comptais vous inviter à dîner.
- Son audace l'étonnait elle-même. Il n'était pas dans ses habitudes d'inviter un étranger à dîner, mais Anton l'attirait

tellement...

- Redoutant sa réponse, elle retint son souffle.
  - Je ne peux accepter votre invitation, madame.
  - Pourquoi?
  - Parce que c'est à moi de vous inviter à dîner dans l'excellent restaurant que je connais non loin d'ici.
    - Soulagée, Lauren lui sourit.
    - A l'évidence, lui laisser l'initiative de ce dîner impromptu faisait partie de la règle du jeu.

- Eh bien, j'accepte avec plaisir, dit-elle. Je remballe toutes mes affaires et je suis à vous.
  - Aimez-vous la cuisine vietnamienne ?
  - Bien sûr, et je meurs de faim.

- Tandis qu'Anton éteignait les lumières de l'appartement, Lauren entra dans le monte-charge. Seule une petite ampoule éclairait l'habitacle.
- Dans cette faible clarté, le visage d'Anton, lorsqu'il la rejoignit, prit un aspect mystérieux, ce qui le rendait plus séduisant encore. Lauren se demanda comment il régirait si elle franchissait les quelques pas qui les séparaient pour...
- Soudain l'appareil hoqueta, s'arrêta, se remit en marche, puis s'immobilisa brusquement dans un grincement déchirant. Lauren s'agrippa au rail qui courait le long des parois et retint son souffle.

- C'est une plaisanterie ? demanda-t-elle avec un petit rire nerveux.
- J'aurais préféré, soupira Anton en appuyant successivement sur tous les boutons.

- Hélas ! ce fut en vain. Il sortit alors son portable de sa poche et s'aperçut que le voyant de la batterie était au plus faible. Il parvint toutefois à laisser un message sur la boîte vocale de son associé.
- De son côté Lauren fouilla dans son sac à dos et se rendit compte que son téléphone était resté dans sa voiture.

- Je sais que Doug entendra mon appel, dit Anton pour tenter de la rassurer. Il ne peut pas vivre sans son portable.
  - Il hésita un instant, puis s'enquit :
  - Vous préféreriez peut-être que j'appelle les pompiers ?
  - Qu'en pensez-vous ?
  - Accordons une heure à mon associé, proposa Anton en

jetant un coup d'œil à sa montre.

- D'accord, attendons.

- Après tout, ils n'étaient pas en danger de mort. Mais à en juger par l'accélération de ses pulsations, Lauren se dit que cette heure d'attente risquait fort de changer le cours de son existence.

4

- Anton regarda Lauren Hollister se laisser glisser le long de la paroi du monte-charge. Quand elle fut assise par terre, il s'attarda malgré lui sur le débardeur moulant et le mini-short qu'elle portait. Ses jambes interminables avaient quelque chose de fascinant.

- Vous ne vendrez jamais cet appartement si l'ascenseur n'est pas fiable, remarqua-t-elle.

- Il observa alors le visage de sa cliente. Elle semblait résignée, mais certainement pas vaincue car une étrange lueur animait son regard.
- —Dois-je comprendre que vous renoncez à l'acheter ? Lauren ne répondit pas et s'efforça de s'installer plus confortablement en glissant son sac à dos sous ses genoux repliés.
- Anton s'assit à son tour et, lorsqu'il allongea ses jambes, son pied heurta involontairement celui de Lauren.

- Vous allez abîmer votre pantalon, nota-t-elle tandis que leurs pieds restaient en contact.
- C'est sans importance, il y a un bon pressing au coin de ma rue.
  - Un bon tailleur serait sans doute préférable.
    - J'en ai un aussi.
    - Heureusement, vous n'avez pas de petite amie qui vous attend. L'excuse de la panne lui paraîtrait cousue de fil blanc !
    - Je vous rappelle que cet incident n'est pas de mon fait, se défendit Anton.

- Lauren savait bien qu'il n'était dû qu'au hasard et à la vétusté de l'appareil. Malgré cela, elle se sentait un peu responsable de cette situation.

- Vous savez, il est une règle absolue chez les femmes : il est imprudent de rester seule un long moment avec le fiancé d'une autre, dit-elle en ponctuant cet aphorisme d'un hochement de

tête.

- Anton se demanda pour la première fois si sa cliente était libre. Un fiancé, un mari ou un simple amant l'attendait-il? Peut-être...

- Et en ce qui vous concerne, qu'en est-il ? Dois-je me préparer à une quelconque altercation avec un prétendant furieux ?

- — Non, je suis seule... en ce moment. Elle baissa la tête avant de poursuivre :

- Je retiendrai la leçon. La prochaine fois, si je souhaite passer la soirée avec un homme, j'irai droit au but sans chercher de faux prétextes pour le rencontrer.

- Pour Anton tout était clair désormais. Lauren Hollister l'avait appelé pour son plaisir, et les mesures de l'appartement n'étaient qu'un prétexte.
- A cette idée il sentit les battements de son cœur s'accélérer.
    - Toute cette histoire pour...
    - Ne vous y trompez pas, l'interrompit-elle. Ces mesures m'étaient indispensables. Mais je ne vous cache pas que j'avais l'intention de vous inviter à dîner.

- Anton regretta soudain d'avoir laissé un message sur le portable de Doug.

- J'ai pour principe de toujours inviter mes clients à l'occasion d'un rendez-vous.
- Il s'agit donc... d'un rendez-vous ? demanda-t-elle d’une voix étrangement sensuelle.

- Peut-être. Mais pour ce qui est du dîner...

- Il désigna son sac à dos d'un geste et ajouta :

- Si votre sac contient de quoi dîner, je vous l'achète !

- Elle lui décocha alors un sourire si suave qu'Anton sentit son corps s'embraser en un instant. A l'évidence, il courait avec elle au-devant d'un bouleversement total de sa vie rangée de célibataire.

- On peut dire que nous avons de la chance ! s'ex-clama-t-elle en brandissant deux barres chocolatées. Et pour vous, ce sera gratuit !

- Lauren lui lança la friandise qu'il attrapa au vol, puis elle

sortit de son sac une bouteille d'eau.

- Pardonnez-moi, mais je n'ai pas prévu de verres, annonça-t-elle en souriant. A la guerre comme à la guerre !

- Anton se dit que décidément cette fille lui plaisait et qu'il se sentait tout disposé à partager plus qu'une bouteille d'eau avec elle. Il se rapprocha pour être assis tout près d'elle, et elle ne fit rien pour le décourager.
- Comme Lauren lui tendait la bouteille, il en ôta le bouchon et but quelques gorgées sans la quitter des yeux. Puis il la lui rendit et elle la porta à ses lèvres avec une exquise sensualité.
    - Anton fondait de désir.

- Hier, sur le balcon, vous évoquiez du vin blanc frais, des bougies...

- Il s'interrompit en voyant Lauren effleurer le goulot des lèvres avec une insistance troublante ; le geste était délibérément suggestif. N'y tenant plus, il lui prit la bouteille des mains et la posa auprès de lui.

- J'ai même évoqué l'idée de faire l'amour sur ce balcon, précisa-t-elle avec un regard langoureux.

- Cette fois, Anton ne put résister plus longtemps à ce qui ressemblait bel et bien à une invitation. Il se pencha vers Lauren et, lorsqu'il prit ses lèvres, elle répondit à son baiser avec une indicible ardeur et enfouit ses doigts dans ses cheveux.
- Nul doute qu'elle attendait ce moment depuis leur première rencontre. Anton aurait juré qu'elle souriait en secret, et cette façon qu'elle avait de le titiller de la langue attisa son désir de manière intolérable.
- Il mordilla les lèvres de cette audacieuse beauté et se mit à jouer de sa langue à son tour, comme pour lui témoigner l'ardeur de sa virilité. Bientôt, il l'attirerait à lui dans un élan irrépressible et la prendrait sauvagement pour apaiser la fièvre qui les habitait.
- Anton sentait la chaleur de ce corps contre le sien, et la bouche tiède et humide de Lauren évoquait déjà la source de sa féminité dont il allait faire la conquête. Tout en elle était d'une suavité ensorcelante, et sa chevelure au parfum enivrant glissait entre ses doigts comme de la soie.
- Au comble du désir, il l'imaginait déjà nue, le chevauchant comme une insolente amazone, toute de sensualité cl de passion.

- Sachant qu'elle était conquise, Anton relâcha son étreinte et plongea les yeux dans ceux de Lauren. Des yeux bleus, terriblement enjôleurs, animés d'une lueur prometteuse.
- Elle se mordilla la lèvre inférieure, puis l'effleura de sa langue, comme pour savourer encore la suavité de ses baisers.
- Il savait désormais que cette femme lui ferait l'amour comme aucune autre.
    - Et elle serait à lui cette nuit même !

- ***5***

- Le cœur de Lauren battait à vive allure. Aucun homme ne l'avait jamais embrassée comme Anton Neville. Avec ses boucles blondes il avait l'air d'un ange, mais ses lèvres brûlantes et impérieuses avaient allumé en elle un feu d'une ardeur infernale.
- En cet instant, il la déshabillait du regard et elle n'en était nullement offensée. Au contraire, l'éclat de ses yeux avait le don de l'exciter plus encore et elle appelait de ses vœux le plaisir intense qu'ils allaient partager. Elle voyait déjà ses doigts courir sur sa poitrine, redessinant les muscles qu'elle devinait sous sa chemise entrouverte. Elle saurait provoquer en lui les frissons et les gémissements qui préludent à l'extase suprême. Comme elle lui offrait de nouveau ses lèvres, Anton fit glisser la bretelle de son débardeur. Sous l'effet de cette subtile caresse, Lauren renversa la tête en arrière et sentit se dresser la pointe de ses seins. Même si elle avait hâte de se dévêtir, elle laissa à son ardent compagnon le plaisir de lui ôter son top. Elle frémit d'impatience à l'idée qu'il allait cueillir son sein comme un fruit mûr. Lorsqu'il effleura le téton du bout de la langue, ce fut comme une exquise brûlure qui lui arracha un cri de plaisir. Jamais elle n'aurait osé imaginer qu'un homme soit capable d'éveiller en elle de telles sensations, mêlant intimement suavité et violence.
- Dans un éclair de lucidité, Lauren tenta de se raisonner. Elle allait commettre une folie ! Après tout, cet homme était un inconnu pour elle. Pourtant, il lui semblait tout aussi familier que si elle l'avait toujours connu.
- Son appréhension fondit comme neige au soleil quand elle sentit la main d'Anton glisser sur ses jambes à la conquête de sa féminité. Désormais, elle n'avait plus le pouvoir de se refuser à lui, elle le savait. Comme il relevait la tête, Lauren croisa ses grands yeux bleus et lui sourit comme pour lui dire : « Je suis à toi ! »

- Ouvre-toi à moi, belle Lauren, murmura-t-il.

- Elle lui obéit sans l'ombre d'une hésitation, prête à lui livrer les secrets de son intimité.
- Anton glissa sa main sous le short ajusté et elle ne put réprimer un soupir de plaisir quand ses doigts effleurèrent sa toison déjà humide.
    - Aimes-tu les caresses ?
    - Oh oui ! soupira-t-elle tout en guidant la main d'Anton.

- Il sourit et poussa un léger gémissement qui trahissait son plaisir de la caresser.
    - Est-ce aussi bon pour toi ? gémit-elle.
    - A un point que tu ne peux imaginer.

- Alors, il glissa un doigt dans la source offerte et titilla les lèvres palpitantes.

- Je m'arrête là, si tu le souhaites, proposa-t-il.
    - Oh non ! Surtout pas ! Continue...

- Elle ne touchait déjà plus terre. Qui aurait dit qu'elle partagerait un jour un plaisir aussi intense avec un homme qu'elle connaissait à peine ? Elle, Lauren Hollister, femme libre et fière de son indépendance, succomber à la tentation dans la pénombre d'un monte-charge ? C'était de la science-fiction !
- Emporté lui aussi dans le tourbillon du désir, Anton jouait à merveille sa partition de séducteur. Avec la dextérité d'un virtuose, il faisait vibrer de façon exquise le cœur de sa féminité.
- Les yeux rivés aux siens, Lauren ne put retenir un petit cri pour manifester sa satisfaction. Anton amorça alors un mouvement de va-et-vient tout en parcourant de ses lèvres brûlantes la gorge nue offerte à sa convoitise.
- Les yeux mi-clos, la tête en arrière, Lauren savourait cet instant comme un délicieux prélude à l'extase suprême. Il jouait de la langue avec la pointe de ses seins érigés, attisant inlassablement le désir qui montait en elle de façon inexorable. De temps à autre, il relevait la tête, cherchant dans ses yeux les effets du plaisir, comme si c'était là sa récompense. Tout à coup, Lauren fut parcourue d'un frisson voluptueux et sentit le plaisir sourdre de son corps comme la lave d'un volcan en éruption.
- Son désir assouvi, elle s'alanguit dans les bras d'Anton en lui chuchotant à l'oreille des mots tendres, témoins de sa reconnaissance.
- — C'est ton tour, maintenant, murmura-t-elle en lui tendant

ses lèvres. Déshabille-toi, je vais te donner du plaisir.

- Comme il ne bougeait pas, Lauren insista : —Anton, ne me dis pas que tu n'as rien éprouvé en me caressant comme tu l'as fait?
    - Ton plaisir me suffit, Lauren.
- Elle ne parvenait pas à s'expliquer cette froideur soudaine. Assurément, ce n'était pas dans l'ordre des choses.
- Se levant, elle lui tendit la main pour l'inviter à se lever aussi.
- Maintenant, laisse-moi faire, Anton, dit-elle tout en déboutonnant sa chemise.
- Il lui saisit la main, interrompant son geste.
- Tu ne me dois rien, Lauren. Je n'exige jamais rien d'une femme à laquelle je viens de donner du plaisir.
    - Cet aveu la laissa stupéfaite.
        - Que cachait donc cette grandeur d'âme?
- Ce n'était qu'un test, n'est-ce pas? demanda-t-elle en cherchant son regard. Juste pour évaluer ma libido ?
- Anton l'observait en silence, comme indifférent à la frustration qu'elle éprouvait.
- « Les hommes sont décidément des êtres étranges, songea Lauren. Pourquoi leur est-il si difficile d'admettre qu'une fille sensuelle veuille prolonger le plaisir? »
- Malgré la fureur qui bouillait en elle, elle s'enquit d'une voix étrangement calme :
- Eh bien, dis-moi... Ai-je réussi mon examen de passage ?
-

6

- Anton s'autorisa un soupir de lassitude, ce qui ne fit qu'attiser l'exaspération de Lauren. Elle le regardait comme si elle était en présence de Lucifer, alors qu'il ne cherchait qu'à se montrer loyal.
- En effet, nombre de femmes auxquelles il avait ainsi donné du plaisir s'étaient crues obligées de lui retourner ses faveurs. Mais aujourd'hui, il avait mûri et aspirait pour la première fois à ce qu'une conquête se garde bien de le remercier. N'avait-il pas fait fausse route avec Lauren Hollister? Les yeux de la donzelle, animés de désir et de tendresse quelques instants plus tôt, lançaient à présent des éclairs. De toute évidence, il n'avait pas su se faire comprendre. Rien d'étonnant à cela ; ils se

connaissaient si peu...

- Non, Lauren, tu te trompes. Ce... ce n'était pas un test, commença-t-il.

- En vérité, il cherchait ses mots pour ne pas la blesser.

- Je viens de passer un moment merveilleux avec toi. Tu es une femme désirable, et j'ai pris plaisir à te faire plaisir.
- Ah, je vois..., ricana-t-elle. Le genre de type pervers qui se plaît à regarder les femmes jouir !
    - Il réprima un sourire.

- Je ne me contente pas de regarder. J'aime aussi prendre part à l'action.

- Lauren sentit soudain ses joues s'embraser.

- Alors pourquoi refuses-tu mes caresses ? Peut-être suis-je une femme trop facile pour toi ? Tu aurais préféré me conquérir? J'ai déjà entendu cela quelque part.
- Lauren, tu me rends fou, et tu ne peux imaginer à quel point j'ai envie de te faire l'amour. Je dois prendre sur moi pour rester sage. C'est un défi que je me suis lancé.
    - Mais alors, pourquoi...

- Anton la plaqua contre la paroi du monte-charge, la prit par les épaules et la regarda dans les yeux. Il aurait pu arguer que l'endroit manquait de confort, mais il prétexta simplement qu'il n'avait pas de préservatifs sur lui.
- Un sourire éclaira alors le visage de Lauren.

- Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt, chéri ? minauda-t-elle en sortant une boîte de préservatifs de son sac à dos.

- Au même instant, la sonnerie du portable d'Anton retentit, rompant brusquement le charme.

- Alors, tu as doublé le prix ou tu le soldes, cet appartement? demanda Doug dès qu'Anton eut pris la communication. En fait, je doute que tu en obtiennes le prix que tu en as demandé.
- Je n'ai pas dit mon dernier mot ! assura Anton sans quitter Lauren des yeux.

- Elle était en train de rajuster son corsage en toute hâte et d'épousseter son short.
    - Dis-moi plutôt où tu es en ce moment, poursuivit-il.
    - En bas, avec le dépanneur et la copine de Mme

Hollister, répondit Doug. Je suis sûr que vous avez hâte de sortir de là. Pas de panique, vous serez libres dans quelques minutes.

- Merci, mon vieux.

- Anton enfouit le portable dans sa poche et regarda Lauren se brosser les cheveux. Quand elle eut fini, il tendit la main vers elle.

- C'est ma brosse que tu veux ? s'enquit-elle.

- Il y eut un terrible grincement et le monte-charge se remit lentement en marche. Il ne leur restait que quelques instants en tête à tête.
  - Non, c'est le préservatif !
  - Tu n'en as vraiment pas sur toi ? s'étonna Lauren, les sourcils froncés.

- Il aurait aimé lui expliquer qu'il n'avait jamais voulu la soumettre à un test, qu'il ne la trouvait pas légère, mais le temps lui manquait malgré la lenteur de l'appareil.
- Comme il tendait toujours la main, et qu'ils arrivaient au rez-de-chaussée, Lauren lui lança le préservatif.

- Merci, ma belle. Nous allons nous revoir. Je t'appelle et je t'invite à dîner. Un vrai rendez-vous, cette fois. Et là, je te promets une surprise.

- J'avoue que je suis un peu sceptique quand un type me dit qu'il va m'appeler, marmonna Lauren qui faisait les cent pas dans le bureau de Macy.

- Assise derrière son bureau, Macy paraissait minuscule dans son grand fauteuil de cuir blanc.

- Allons, Lauren, calme-toi. Ta rencontre avec Anton ne remonte qu'à trois jours, pas à trois semaines. A t'entendre, on dirait que tu attends son appel depuis des lustres. Si tu ne peux plus patienter, appelle-le toi-même. Ce n'est pas un déshonneur que diable !

- Lauren se laissa tomber dans l'un des fauteuils réservés aux visiteurs en soupirant.

- Non. J'y ai pensé, mais je ne l'appellerai pas. C'est inutile parce qu'il est du genre à appeler lui-même et à dicter ses conditions. Il est même prêt à m'offrir le dîner. Enfin, tu vois...

des trucs démodés, quoi !

- Wouaou ! Depuis quand donnes-tu dans le démodé ? ricana Macy. Je ne t'avais encore jamais vue te morfondre dans mon bureau en attendant qu'un homme t'appelle alors que deux millions d'autres ne demandent qu'à faire ta conquête !

- Lauren s'abandonna sur l'appui-tête de son siège et contempla le plafond. Elle savait que Macy avait raison et qu'elle se lasserait très vite de ce cérémonial d'un autre âge. En outre, Anton ne lui semblait pas clair sur ses pratiques sexuelles, elle en avait eu la preuve dans le monte-charge. Malgré cela, elle ne parvenait pas à chasser cet épisode de son esprit.

7

- Désolé, Lauren, mais je n'ai pas eu une minute pour te rappeler. Doug et moi avons eu quelques ennuis avec des artisans qui ont pris du retard sur certains chantiers. Sans parler des clients qui nous font lanterner avant de se décider à acheter.

- Assise face à Anton dans le restaurant vietnamien le plus huppé de la ville, Lauren écoutait les doléances de son vis-à-vis en silence. Toutefois, quand elle l'entendit évoquer les clients qui les faisaient attendre, elle en prit ombrage.

- Ce dîner est un dîner d'affaires, si je comprends bien ? demanda-t-elle d'un ton sec. Tu aimerais savoir ce que Macy et moi avons décidé à propos de l'appartement ? C'est bien ça?

- Lauren était cruellement déçue. Comment avait-elle pu imaginer qu'il l'avait invitée à dîner juste pour reprendre contact avec elle ?
- Anton déposa lentement ses baguettes dans son assiette, s'accouda à la table et croisa ses longues mains fines. Une étincelle étrange brillait dans ses yeux bleus, mais Lauren décida de l'ignorer. Ce détail lui avait sans doute échappé à la faible lumière du monte-charge.

- Si c'était un dîner d'affaires, je m'en tiendrais strictement aux conditions de vente de l'appartement. Mais puisque tu évoques ce sujet, j'aimerais savoir si ton amie et toi avez pris une décision.
- Ton histoire de clients qui vous font lanterner n'était donc pas un appel du pied ?
    - Pas du tout.
    - En fait, il se trouve que nous avons pris notre décision,

et j'ai le plaisir de t'annoncer que nous l'achetons.

- Lauren trouvait Anton si séduisant dans son costume aux couleurs d'automne qu'elle en oubliait de manger son rouleau de printemps. Et pourtant, elle en raffolait.

- Bien. Maintenant, parlons d'autre chose, si tu veux bien, proposa-t-il. Je suggère que nous fassions plus ample connaissance. Je t'ai promis une surprise, alors faisons en sorte qu'elle soit bonne.

- Lauren fit la grimace. Il avait manifestement la conviction que la soirée serait réussie puisqu'il avait pensé à tout et décidé de tout, y compris des sujets de conversation. Tout compte fait, avait-elle vraiment envie de mieux connaître cet homme ? Leur tête-à-tête s'annonçait d'un ennui...
- Certes, la plupart des femmes adoraient être mises sur un piédestal et n'avoir à s'encombrer d'aucune initiative. N'avait-il donc pas encore compris qu'elle était plutôt du genre à prendre la vie à bras-le-corps ?
- L'existence était ainsi diablement plus intéressante !

- Tu n'as pas oublié le préservatif que je t'ai donné l'autre soir ? demanda-t-elle, histoire de pimenter la conversation.

- Je l'ai toujours sur moi, répondit Anton en tirant son portefeuille de sa poche. Dois-je te le rendre ?

- Lauren, qui s'apprêtait à porter les baguettes à sa bouche, interrompit son geste.
- — Ah... Aurais-tu changé d'avis, Casanova ? Anton but une gorgée de bière sans la quitter du regard.

- Dis-moi la vérité, Lauren. Es-tu heureuse d'être en ma compagnie ce soir ? Peut-être as-tu accepté cette invitation à dîner parce que tu estimes me devoir quelque chose ?

- A vrai dire, elle ne se sentait redevable de rien du tout. Et le fait qu'Anton puisse supposer qu'il en soit autrement l'agaçait prodigieusement. Aussi décida-t-elle de prendre le taureau par les cornes.

- Je crois que toute relation entre nous est impossible, Anton, dit-elle sans détour.
- Comment peux-tu affirmer cela ? Nous nous connaissons à peine !

- Lauren pressentait que si une relation durable s'installait entre

eux, elle ne serait pas heureuse. Or, elle n'avait aucun goût pour le malheur.

- Je pense que tu n'es pas à l'aise avec moi, Anton, et ça m'empêche d'exprimer ma véritable personnalité.
  - Allons donc !
  - Si, je t'assure. Tu es gêné par ma spontanéité, mon naturel, ma franchise, et je sens que je mets ta patience à rude épreuve.

- Elle fut tentée d'ajouter qu'il avait avant tout besoin de se lâcher un peu mais s'en abstint.

- En somme... je suis un peu vieux jeu à ton goût ?

- C'est peut-être un peu excessif, mais je te soupçonne d'un certain conformisme avec les femmes.
- A ton avis, que dois-je faire de cet accessoire ? l'enquit-il en brandissant le préservatif par-dessus la table.

- Lauren rougit malgré elle. Certes, elle se considérait comme une femme libérée, mais une telle scène dans l'un des restaurants les plus chic de Houston la mettait dans l'embarras.
- Pour y mettre fin, elle attrapa le préservatif et le fourra dans son corsage.

- Je le garde, on ne sait jamais, conclut-elle en esquissant un sourire crispé.
  - Pour le cas où tu changerais d'avis ?
  - Je ne crois pas. En tout cas, je peux te donner une recette du bonheur : on peut être heureux sans se croire obligé de prendre toutes les initiatives !

- Quelques jours plus tard, Macy et Lauren avaient signé l'acte d'achat. Doug Storey représentait le cabinet d'étude Neville & Storey. Il expliqua que ni lui ni son associé ne s'occupaient habituellement de la vente mais que, comme ce chantier leur avait causé des soucis dès le début, ils avaient décidé de prendre les choses en main.
- Cette déclaration avait laissé Lauren de marbre. Elle était simplement heureuse de pouvoir emménager bientôt et ne s'en cachait pas.

- Allons, ne me raconte pas d'histoires ! lui dit le lendemain matin Macy qui n'était pas dupe.

- Allongées sur le parquet de la salle de séjour, elles contemplaient la tuyauterie du plafond que Lauren venait de peindre, en rouge, jaune et vert.

- Avoue que tu es déçue, insista Macy. Tu aurais préféré que ce soit Anton qui se déplace. La preuve, tu avais mis ton tailleur le plus classique pour la signature.
- J'ai mis une tenue qui soit à la hauteur de l'événement, c'est tout.
- Ben voyons ! Tu as mis cet ensemble pour être sûre de plaire à Monsieur le Coincé !
- Anton n'est pas « coincé »... Il est juste un peu conformiste.
- Un peu conformiste ? Mais tu veux rire ! Il a avalé un parapluie, ce mec !

- Lauren était choquée par le jugement de Macy. Elle estimait au contraire qu'Anton était l'homme le plus généreux au monde, le plus attentionné et... certainement le plus sexy. Hélas ! en féministe qu'elle était, elle avait laissé l'oiseau rare s'envoler et commençait à le regretter.
- Sa rencontre avec Anton Neville était assurément la plus belle chose qui lui soit jamais arrivée !

- Tu vas quand même aller au rendez-vous qu'il t'a fixé, je suppose? Même s'il t'a envoyé son associé pour la signature?

- Macy observait Lauren qui portait une jupe à franges en daim bleu pervenche et un haut pailleté d'argent sous lequel on devinait ses seins nus. Elle était chaussée d'une paire de sandales dans les mêmes tons que la jupe.

- Et tu comptes t'y rendre dans cette tenue ? Tu as donc renoncé au tailleur chic et conventionnel ?

- Elles avaient signé la veille l'achat de l'appartement et avaient passé toute la matinée à y faire quelques petits travaux de décoration. Il ne leur restait plus qu'à boucler leurs malles en vue du déménagement. Elles venaient tout juste de rentrer chez elles en début d'après-midi lorsque Anton Neville avait appelé Lauren pour lui demander si elle accepterait de le rencontrer le soir même dans le nouvel appartement à 21 heures précises.
- Lauren s'attarda avec complaisance sur l'image que lui renvoyait le miroir. Ainsi vêtue, et coiffée en choucroute, l'« effet allumeuse » était garanti !
- — Oui, et je me trouve très sexy comme ça. Et tant pis pour les goûts de bourgeois traditionaliste d'Anton Neville. Il a voulu me

revoir? Eh bien, il va être comblé.

- Tu ne crois pas que tu as peut-être un peu forcé ? Avoue que ce n'est pas vraiment ton genre.
- Je suis une femme affranchie, c'est tout. Et s'il ose émettre le moindre jugement sur ma toilette, je lui tords le cou.

- En fait, Lauren détestait simuler. Elle savait pertinemment que cette tenue extravagante n'avait pour but que de provoquer celui qu'elle convoitait. Mais aurait-elle assez de cran pour jouer le jeu jusqu'au bout sans se trahir? Si Anton s'approchait d'elle, elle risquait fort de se jeter dans ses bras sans hésiter. Qu'avait-elle fait de l'égalité des sexes pour laquelle elle combattait depuis son adolescence ? Cet Anton Neville était un véritable Apollon et elle succomberait à coup sûr à son charme. Elle devait admettre qu'il avait capturé son cœur. Cependant, n'avait-elle pas tout gâché en le quittant brusquement après ce dîner vietnamien ?

- Lui tordre le cou ? s'indigna Macy. Tu n'y vas pas de main morte ! Il ne manquerait plus qu'un crime à ton palmarès !

- Accoudé à la rambarde du balcon, Anton observait les feux de circulation quatre étages plus bas. Il rongeait son frein en attendant Lauren. Comme elle s'était montrée très évasive quand il lui avait proposé ce rendez-vous, il n'avait pas l'intention d'attendre indéfiniment.
- Bien que n'étant plus propriétaire de l'appartement, il en avait gardé un jeu de clés et espérait que Lauren ne lui en tiendrait pas rigueur. Mais peut-être l'avait-elle déjà banni de sa vie ? Quoi qu'il en soit, il se sentait disposé à quelques concessions envers cette jeune femme dont il appréciait la spontanéité et la franchise.
- Lorsque le moteur du nouvel ascenseur se mit soudain à ronronner, son cœur s'affola. Il s'assura d'un rapide coup d'œil que tout était en ordre sur le balcon : la chaise longue, les oreillers et la couverture, et aussi la table basse sur laquelle étaient disposées une bouteille de vin blanc dans un seau à glace et des bougies. Il sourit en se demandant si Lauren apporterait le préservatif qu'il lui avait rendu l'autre soir... Bien sûr, il en avait sur lui, mais celui-là faisait déjà partie de leur histoire...
    - Anton ? Où es-tu ?

- Il tressaillit au son de cette voix.
    - Je suis sur le balcon, Lauren.

- Il s'était retourné et faisait face à la salle de séjour plongée dans la pénombre. En entendant les pas de Lauren sur le parquet, il eut tout à coup l'impression que l'air lui manquait. Et quand il la vit apparaître, en bleu et argent, il comprit que cette femme allait compter dans sa vie.
- Lauren contempla pendant quelques instants le décor du balcon au clair de lune, puis sourit. Anton éprouva une bouffée de fierté ; ce qu'il avait préparé semblait plaire à Lauren, et il se dit qu'il venait de la reconquérir.
- Oui, cette femme tenait désormais son cœur entre ses mains et elle était à ses yeux bien plus qu'un être de chair et de sang.

- Tout ceci est un rêve, murmura-t-elle en caressant de ses longs doigts le dossier de la chaise longue.

- Anton ne bougea pas. Le cœur battant, il attendait le verdict de la femme qu'il aimait.
- Alors qu'il s'interrogeait, Lauren le prit par la main et l'invita à s'asseoir sur la chaise longue.

- Tout est parfait, Anton, dit-elle d'une voix si sensuelle qu'il en frémit. Il manque cependant une chose...
    - Le préservatif ?
    - Si tu le trouves sur moi, tu auras tout ce que tu désires, murmura-t-elle avec un sourire mutin.

- Anton ne se fit pas prier. De ses mains tremblantes il défit les petits nœuds qui fermaient le corsage de Lauren et le vêtement tomba à ses pieds, révélant des seins aux pointes raidies de désir.
- Il prit le temps de les savourer avec délices puis, enivré par le parfum capiteux de Lauren, continua ses recherches. Il n'eut aucun mal à trouver la fermeture Eclair de la jupe qui alla rejoindre le corsage sur le sol.
- Laurent se tenait à présent devant lui vêtue d'un simple string argenté.
- Anton trouva enfin le préservatif calé entre l'élastique de la taille et la peau. Il le prit d'une main fébrile, fit glisser le string et leva les yeux vers Lauren, nue comme au jour de la création.
    - Un désir incontrôlable l'habitait. D'un geste, elle l'invita à se lever.
    - — A moi maintenant, dit-elle en s'avançant vers lui. Elle tira la chemise hors du pantalon d'Anton, en défit lentement chaque bouton, le mettant au supplice. Puis, quand il fut torse nu, elle défit avec les mêmes gestes lents

et précis la boucle de sa ceinture. —Attention..., la prévint-il comme elle faisait glisser la fermeture éclair de son pantalon.

- Il émit un léger gémissement au contact des doigts de Lauren sur son sexe. Après l'avoir débarrassé de tous ses vêtements, elle s'allongea sur la chaise longue et le caressa un moment. Ensuite, elle déchira de ses doigts experts l'étui du préservatif qu'elle lui enfila prestement.
- Elle accueillit Anton dans ses bras et s'ouvrit à lui dans un frémissement de désir.
- Lorsqu'il fut au cœur de la source palpitante du plaisir, Anton comprit que Lauren serait sa femme.
- J'aimerais te poser une question, dit-il.

- Ils avaient encore mille choses à se dire, mais la réponse qu'il attendait d'elle était capitale.
  - Je t'écoute, Anton.
  - Crois-tu au coup de foudre ?
  - Oui, mon amour, et je crois que la foudre me frappe en ce moment même, lui confia-t-elle en prenant son visage entre ses mains.

- Il déposa un baiser sur ses lèvres frémissantes en plongeant dans ses yeux où se reflétait la flamme des bougies. Alors, il ramena la couverture sur eux et ils s'enveloppèrent chaudement dans ce cocon qui retenait leur amour prisonnier.
- Pour Anton, faire l'amour à Lauren prenait un sens nouveau tant l'émotion lui serrait la gorge. Elle avait capturé son cœur, et sa prison lui semblait douce. Lové tout contre elle dans la chaleur de leur étreinte, il était au paradis !
- Amorçant le mouvement qui les mènerait à l'extase, il s'appliqua à contenir le plaisir qui montait en lui avec la force d'un torrent. Il comprit au regard de sa compagne qu'elle était prête à l'accompagner dans ce voluptueux voyage.
- Le gémissement de Lauren annonça bientôt l'instant suprême et, dans un ultime sursaut des corps, le plaisir les inonda tous deux. Ce fut comme une rivière parvenue au delta, enfin délivrée des contraintes de son lit, et qui s'ouvrait sur l'immensité de l'océan.
- Anton enfouit ses lèvres dans la chevelure soyeuse de Lauren. Au terme du merveilleux voyage qu'il venait de vivre, il lui semblait qu'il ne pourrait plus redescendre sur terre.

- Dis-moi, mon amour... Crois-tu toujours au coup de foudre ? lui murmura-t-il à l'oreille.

- Lauren eut un petit sourire tendre.

- Bien sûr, chéri, sans quoi je ne serais pas là à gémir de plaisir dans tes bras. C'était si bon...
  - Pour moi aussi, tu sais.

- Il releva une mèche blonde qui tombait sur le front de Lauren et embrassa ses lèvres avec gourmandise.

- Tu sais, j'ai toujours cru en l'Amour, mais j'avoue que je ne l'attendais pas au moment où je t'ai rencontrée. Il m'a pris par surprise et m'a frappé de plein fouet.
- Chut ! souffla-t-elle en posant son index sur ses lèvres. Je te promets que désormais l'amour sera chaque jour notre invité et que nous saurons l'apprivoiser.

- — Je voulais t'entendre dire « désormais », ma belle. Cela prouve que l'avenir est à nous. Il y aura donc une prochaine fois?

- Une ou deux, peut-être, le taquina-t-elle en cherchant ses lèvres.

- Anton était conquis ; jamais une femme n'était parvenue à l'émouvoir ainsi.
  - Une ou deux fois seulement?
  - Une ou deux fois par jour dans l'avenir qui s'offre à nous, mon amour ! répondit Lauren avant de l'embrasser de plus belle.
  -
- **TRISH MOREY**

- *Pour l'amour un milliardaire*
- COUP DE COEUR ***Editions Harlequin***

- ***1***

- Après un regard furtif du côté du gardien, qui allait à coup sûr la sommer d'emprunter l'escalier de service, Carmelina Milazzo se mit à grimper quatre à quatre les marches du grand escalier de marbre du château de Montvelatte.
  - Chaque seconde comptait.
  - A cause de la mémoire défaillante de sa grand-mère, dont elle avait la charge, elle était très en retard ce matin pour apporter à la suite de Sienna Wainwright, la fiancée australienne du prince Raphaël, un tailleur de lin et soie qui sortait du pressing ; une tenue que la future princesse

avait expressément exigée pour ses rendez-vous de la matinée.

- Le gardien pouvait bien s'époumoner, c'était le cadet de ses soucis. Elle imaginait déjà avec effroi la *signorina* Sienna en train d'appeler Sebastiano, le secrétaire du prince, pour se plaindre du retard de son habilleuse. Les candidates ne manqueraient pas pour la remplacer. La plupart des habitants de Montvelatte rêvaient de trouver un emploi au château, et attendaient avec impatience qu'une place se libère pour se retrouver sous les ordres du prince Raphaël, le nouveau gouvernant de la principauté. La moindre remarque, la moindre allusion à une erreur de sa part et elle perdrait son job ce qui, avec la dette de sa famille à rembourser, serait une catastrophe pour elle.
- Ses semelles de caoutchouc claquaient légèrement contre le marbre, et elle haletait après sa course à travers la cour du château depuis la blanchisserie.
- Encore une volée de marches, et elle serait sauvée. Pour la centième fois, elle regarda le tailleur enveloppé de plastique transparent pour s'assurer qu'il ne se froissait pas. A travers l'emballage, le lin beige à fines rayures de soie couleur pastel brillait sous la lumière. Un vêtement magnifique mais difficile à entretenir, dont la jeune Australienne abusait un peu, à son goût. Elle soupira. Hier, elle avait eu l'audace de lui suggérer de varier davantage ses tenues, mais la future princesse n'avait rien voulu entendre.
- Arrivée sur le palier, elle vira à droite tête baissée, et se cogna avec force contre... un mur qui n'aurait pas dû être là.
- Un grognement lui parvint au moment où le choc la faisait reculer, les bras battant désespérément l'air, les jambes vacillant sous le brutal changement de direction qui leur était imposé. Si des mains puissantes ne l'avaient pas tout à coup retenue par les épaules, elle aurait terminé sa course étalée sur le sol.
- — *Scusi,* dit-elle, hors d'haleine, tout en évaluant mentalement les dommages.
- Si elle ne pouvait nier être en faute, au moins avait-elle une certitude : l'homme qu'elle avait heurté dans sa précipitation était trop grand et trop fort pour être Sebastiano, le frêle secrétaire. Et d'après le juron qu'il avait proféré, la voix qu'elle avait entendue n'était pas celle du prince Raphaël. Oh ! bien sûr, il n'y avait pas de

quoi se vanter. Percuter ainsi un invité ne pouvait en aucun cas être considéré comme un exploit...

- Je suis désolée.

- En effet, elle avait des raisons de l'être : le sac du pressing, qui lui avait échappé, gisait en tas informe sur le marbre.
- Envahie par une bouffée de désespoir, elle se mit à pleurer.

- Vous vous êtes fait mal ? demanda l'homme d'une voix grave.

- Cette fois, ce timbre remua quelque chose au plus profond de sa mémoire... Elle détourna les yeux du tailleur froissé.
- Il ne l'avait pas lâchée ; ses mains étaient toujours posées sur ses épaules.
  - De grandes mains, puissantes et chaudes.
  - Etonnant, d'être capable d'enregistrer ces détails après la catastrophe qu'elle venait de provoquer... Elle frémit et sentit les doigts resserrer leur prise.

- Non, non, je n'ai mal nulle part, répondit-elle en levant la tête pour observer son visage.

- Par chance, il la maintenait encore fermement car, pour la seconde fois, ses jambes menacèrent de ne plus la porter...

2

- Espérant faire disparaître le mirage, Carmelina cligna des yeux, mais ce fut peine perdue. Il était toujours là... et elle ne s'était pas trompée.
- C'était bien lui, le garçon qui avait quitté Montvelatte des années plus tôt en jurant qu'il ferait fortune et qui avait tenu parole. Le meilleur ami de son frère, objet de ses soupirs et de ses rêves du temps de son adolescence timide...
  - Roberto Peroni était revenu.
  - Si au moins son cœur pouvait cesser de battre la chamade... Oh ! comme elle avait été amoureuse de lui ! Certes, il y avait des lustres de cela, mais ça ne l'empêchait pas, encore maintenant, de béer d'admiration. Car c'était le plus bel homme qu'elle ait jamais vu. Loin d'altérer sa beauté, le temps l'avait en quelque sorte magnifiée, et il approchait à présent de la perfection. La ligne de sa mâchoire, autrefois volontaire, était devenue ferme et résolue, son corps s'était musclé comme pour mieux correspondre à la large carrure qu'il exhibait déjà adolescent, et les petites rides en étoile au coin de ses yeux noirs soulignaient l'intensité de son regard. Un

regard intrigué pour l'instant, posé sur elle.

- Bien entendu, il n'avait aucun souvenir d'elle. A l'époque où ils grandissaient ensemble dans le même village, il ne la voyait même pas ; comment se serait-il rappelé, quinze ans plus tard, l'adolescente timide qui se contentait d'être une ombre ? Elle remua les épaules pour se libérer de son étreinte et aussi, de façon difficilement avouable, pour chasser la déception qu'avait entraînée cette dernière question. Non, inutile d'espérer, il ne la reconnaîtrait pas. Ce genre de rêve se réalisait rarement en ce bas monde.
- Mieux valait se concentrer sur ses responsabilités, dont la plus urgente était d'apporter à la *signorina* Sienna une tenue qu'elle devrait se débrouiller pour rendre présentable avant...
- Elle jeta un coup d'œil à sa montre. En dépit de la douceur de la matinée, un frisson glacé la parcourut. Le premier rendez-vous de la *signorina* était prévu pour dans une heure ! A quoi pensait-elle, à perdre ainsi son temps sur un palier avec un fantôme tout droit surgi du passé?

- Je vous prie d'accepter mes excuses, signore Peroni, mais je dois poursuivre mon travail.
  - Vous connaissez mon nom?

- Il ne la lâcha pas, et le regard qui la scrutait se fit encore plus intense.

- Nous serions-nous déjà rencontrés ? Impossible ! Comment aurais-je pu oublier une aussi belle femme ?

- Quoi ? Etait-il en train de flirter? Il ne devait pas penser un mot de ce qu'il disait. Pourtant, elle sentait la chaleur que les vibrations de cette voix grave propageaient dans tout son corps...

- Tout le monde ici est au courant de votre succès.

- Elle se secoua pour tenter d'échapper à sa poigne.
  - Attendez, ne partez pas !

- Il lâcha enfin l'une de ses épaules, mais ce fut pour lui saisir la main.
  - Nous reverrons-nous ?

- Frémissant sous la douce brûlure qui irradiait au plus profond d'elle-même, Carmelina baissa les yeux et fut un instant tentée

de céder. Non, ce serait de la folie ! La réputation de play-boy de Roberto était bien établie ; pas question de tomber à ses pieds sous prétexte qu'il avait été son amour d'adolescence. Il devait tenter sa chance avec toutes les femmes qu'il présumait disponibles ; il ne pouvait pas la désirer vraiment.

- Je ne pense pas.

- Elle retira sa main, ramassa le tailleur froissé, puis se dirigea vers l'étage, espérant pouvoir s'expliquer et arranger les choses avec la *signorina* Sienna. Elle se crut en mesure d'y parvenir, jusqu'à ce que résonne à ses oreilles, tel un glas, la voix sèche de Sebastiano.
  - Carmelina!
  -
- ## *3*
- Carmelina?
- Roberto s'était remis à descendre les marches en s'efforçant de se concentrer sur la réunion prévue avec son ami le prince Raphaël, au sujet d'affaires financières sur lesquelles il était supposé le conseiller. Rien ne l'empêchait, malgré cela, d'enregistrer le prénom de cette jeune femme. Pour plus tard...
- Ce nom parut cependant servir de déclencheur à son insu, car les années se mirent à défiler à rebours jusqu'à ce que se forme nettement dans son esprit l'image d'une adolescente qui observait tous ses faits et gestes en silence, toujours dissimulée, derrière un meuble s'ils étaient dans la maison, ou un arbre s'ils sortaient dans le jardin, quand il rendait visite à son ami Massimo.
- Il s'arrêta net. Serait-ce possible ?
- La Carmelina de son souvenir était à peine plus qu'une enfant joufflue aux yeux noirs expressifs, alors que celle-ci était tout en courbes délicieuses, avec une chair ferme sous sa blouse informe, et de longs cheveux bruns bouclés qui s'échappaient de sa coiffure en mèches folles. Il se remémora le moment où elle avait pour la première fois levé la tête vers lui, quelques instants plus tôt. Il avait perçu dans ses yeux une lueur de reconnaissance. C'était donc bien elle...
- D'un peu plus haut, sur le palier, la voix de Sebastiano lui parvenait. Bien qu'il ne saisisse pas les paroles, il était évident qu'il adressait des remontrances à Carmelina ; puis il l'entendit répondre sur un ton défensif.
- Et après ? Le secrétaire réprimandait une employée, soit. En quoi cela le concernait-il ? Il grommela un juron en regardant sa

montre. Pas question d'être en retard ; on ne fait pas attendre un prince, même s'il s'agit d'un ami de longue date. Toutefois, il se trouva incapable de faire un pas...

- Il jura de nouveau et se passa la main dans les cheveux. Quelle importance pour lui si elle avait des ennuis ?
- Il n'aimait pas l'idée d'en être responsable, voilà tout. D'autant qu'il voulait renouer avec elle, maintenant qu'il savait qui elle était.
    - Il le voulait vraiment.
    - En y repensant, d'ailleurs, sa réponse négative quand il lui avait demandé s'ils se reverraient avait été un peu trop rapide pour être sincère... Et pourquoi diable avait-elle feint de ne pas le connaître ?
    - Il avait bien l'intention de le découvrir. Il remonta l'escalier, où les voix résonnaient sur les surfaces de marbre.
    - Arrivé à mi-chemin, il les vit sur le palier et s'arrêta. Sebastiano avait pris le sac de pressing et Carmelina se tenait devant lui la tête basse et les mains jointes, suppliante.
    - — S'il vous plaît, monsieur, j'ai tellement besoin de cet emploi ! Je ne serai plus en retard, je vous le promets.
    - Lorsqu'elle leva la tête pour prononcer ces derniers mots, Roberto s'aperçut qu'elle était au bord des larmes.
    - Il hésita encore. Après tout, avait-il réellement envie de s'impliquer dans les ennuis d'autrui ? Et de quel droit interviendrait-il, si elle avait des problèmes avec son employeur?
    - Au moment où il s'apprêtait à redescendre sans être vu, elle baissa de nouveau la tête et le surprit. Bien qu'elle ait aussitôt détourné les yeux, il eut le temps de voir l'expression vindicative qui avait tout à coup durci ses traits, comme si elle souhaitait qu'il disparaisse. Eh bien, pas question. Il venait à la rescousse, et elle le chassait de la sorte ? Elle ne se débarrasserait pas de lui si facilement !
    - Il grimpa les marches quatre à quatre.
    - — Sebastiano, je peux vous parler?

- ## *4*
- Les yeux du secrétaire s'étrécirent, et il fronça les sourcils en consultant sa montre en argent massif.
- *Signore* Peroni ? Le prince ne vous attend-il pas dans la

bibliothèque pour une réunion d'affaires ?

- J'ai encore une minute, Sebastiano. Pardonnez-moi cette intrusion, mais j'espérais rattraper cette jeune femme... Et puisque je vous trouve avec elle, c'est encore mieux. J'estime de mon devoir de vous mettre au courant d'un incident qui vient de se produire et que vous ignorez.

- Le secrétaire lança à Carmelina un regard las, comme si l'élément nouveau fourni par Roberto allait sceller son renvoi.
    - De quoi s'agit-il ?

- Carmelina baissa les bras. Ses espoirs déjà bien minces s'évanouirent tout à fait. Sebastiano l'avait surprise dans un escalier qui lui était interdit, déjà en retard à cause de la dernière crise matinale de sa *nonna* et, pour comble, avec le tailleur de la *signorina* transformé en chiffon. Pourquoi Roberto voulait-il en rajouter?
- Parce qu'il avait été contrarié par son refus de le revoir ? Elle déglutit avec peine. Impossible ! On le disait sans pitié, mais elle ne méritait tout de même pas sa vindicte pour une raison aussi futile !
- Lorsqu'il se tourna vers elle, elle vit une lueur espiègle passer dans son regard et les coins de sa bouche se relever en un demi-sourire.

- Je voulais remercier cette jeune dame de son aide, et également vous féliciter pour la qualité de votre personnel.

- Carmelina, qui s'attendait au pire, en eut le souffle coupé. Sebastiano se redressa de toute sa petite taille et leva un sourcil.

- Merci. En effet, c'est intéressant. Puis-je savoir en quoi elle vous a aidé ?

- Le sourire de Roberto s'élargit et, bien que son regard soit tourné vers le secrétaire, Carmelina eut la sensation qu'un feu d'artifice explosait dans ses veines.

- Dans ma hâte à me rendre à la réunion que vous évoquiez, je me suis trompé de direction, et j'ai heurté cette malheureuse dans l'escalier en envoyant promener ce qu'elle portait avec tant de précautions.

- Il désigna le paquet chiffonné que tenait Sebastiano.

- Non content de ça, je l'ai retenue longuement pour me faire expliquer le bon chemin. Ce n'est qu'après son départ que je me

suis rendu compte que j'avais dû la mettre en retard et que je ne l'avais même pas remerciée de sa patience.

- Sebastiano se raidit, et des émotions contradictoires se reflétèrent sur son visage.
- Carmelina était aussi perplexe que lui. Roberto était en train de déformer la vérité, sinon de mentir, et à son profit. Dans quelle intention ? Il n'avait pas idée de qui elle était, ni de son besoin impératif de garder cet emploi, sa meilleure occasion depuis des années d'éponger un peu la dette de sa famille.
- Ce qu'il venait d'affirmer lui en donnait la chance, mais ce n'était pas vrai.
- Soudain déterminée, elle prit une profonde inspiration. Elle n'était pas tombée si bas ; il était hors de question de profiter de ce mensonge.
    - C'est faux, dit-elle d'une voix forte.

- Après un mouvement de surprise, le secrétaire fronça de nouveau les sourcils en la regardant, et Roberto parut frappé de stupeur.

- Ça ne s'est pas du tout passé de cette façon. C'est moi qui...
-

- ***5***

- Allons, *signorina,* ne soyez pas si modeste ! Ça s'est passé exactement comme je le raconte.

- Elle se tut, pinça les lèvres, et deux taches rouges apparurent sur ses joues.
- Sebastiano leva une main puis émit un grognement bref qui indiquait que, malgré son scepticisme, il ne pouvait que reconsidérer sa décision à la lumière des éléments nouveaux apportés par Roberto.
    - Carmelina!
        - Il lui remit le tailleur froissé dans les bras.

- Portez ce vêtement à la *signorina* Wainwright immédiatement, et excusez-vous de son état. Peut-être acceptera-t-elle de porter autre chose ce matin. Sinon, vous retournerez au pressing pour le faire repasser sans attendre.

- Elle fit une petite révérence en direction du secrétaire avant de tourner les talons pour s'exécuter, après avoir lancé à Roberto un regard glacial. Comme elle disparaissait dans le couloir, il n'entendit plus que le léger claquement de ses

semelles sur le marbre.

- Toujours intriguée par le comportement de Roberto, Carmelina frappa et ouvrit la porte de la suite. La *signorina,* qu'elle trouva au lit en train de prendre son petit déjeuner, lui adressa un demi-sourire.

- Navrée de vous recevoir couchée, mais je n'ai pu résister à la tentation. J'espère que ça ne vous dérange pas.

- Elle poussa un soupir de soulagement. Sebastiano lui avait donné l'impression que la jeune Australienne, folle d'impatience, arpentait la pièce en réclamant son tailleur à cor et à cris, mais la *signorina* ne semblait pas le moins du monde préoccupée par le sujet. Et voilà que c'était elle qui s'excusait, à présent...
    - Bien sûr que non !

- Elle traversa la pièce pour ouvrir les rideaux, et la lumière pénétra à flots, donnant à la *signorina* l'occasion de mieux constater les dégâts.

- C'est plutôt à moi de vous demander pardon, *signorina.* Comme j'étais pressée, j'ai laissé tomber votre tailleur en venant, et il est tout froissé... Si vous le souhaitez, je peux le rapporter immédiatement au pressing pendant que vous prenez votre bain. Je ne serai pas longue.

- La future princesse leva les yeux vers elle en se mordant la lèvre.

- Dans ce cas, je dois aussi m'excuser de vous avoir fait courir, car j'avais décidé de vous prier de m'aider à choisir de nouveaux vêtements. J'ai compris que vous aviez raison de me conseiller de ne pas apparaître tous les jours devant le prince dans la même tenue. C'est simplement une question d'habitude... Je me sens perdue devant cette immense garde-robe.
    - Elle lui adressa un sourire contrit.
    - — Je suis désolée de ne pas vous avoir écoutée, hier.
    - La gorge serrée par l'émotion, Carmelina hocha la tête en se tournant vers la porte du dressing-room. Elle, une simple employée, arrivait en retard en ayant failli à son devoir de rapporter le tailleur repassé, et la *signorina,* la future princesse de Montvelatte, lui demandait pardon?
    - Après les moments qu'elle venait de passer, entre le Stress engendré par la crise d'amnésie de sa grand-mère, la rencontre — brutale — avec Roberto, et pour finir la réprimande de Sebastiano et la crainte d'être licenciée,

cette gentillesse inattendue la bouleversait.

- Ses larmes jaillirent, douces-amères, et elle les laissa couler le temps que la jeune Australienne aille prendre son bain pendant qu'elle sélectionnait pour elle une autre tenue et des accessoires dans la garde-robe princière.
- Quelle chance d'être l'employée de la *signorina !* Désormais, elle avait encore plus de raisons de s'en réjouir... Elle garda le sourire toute la journée, jusqu'au moment où elle fit un signe d'adieu au gardien avant de se retourner pour repérer l'endroit où elle avait garé sa Vespa.
- Elle constata alors que son scooter était invisible, et que Roberto l'attendait.

6

Les bras croisés, un pied posé sur une jante éblouissante, il était appuyé contre un élégant coupé Alfa Roméo noir, devant la place où elle s'était garée le matin. Il s'était débarrassé de sa veste et de sa cravate, et avait retroussé les manches de sa chemise dont les premiers boutons étaient ouverts.

Malgré les lunettes de soleil qui masquaient ses yeux, Carmelina était certaine qu'il la regardait. Elle déglutit. Cette voiture noire semblait l'incarnation du péché... Et Roberto, sans doute, était encore plus dangereux : la tentation en chemise de coton blanc déboutonnée... Elle avala de nouveau sa salive avec peine. Elle aurait dû boire quelque chose avant de partir. La perspective de trois quarts d'heure de trajet sur sa Vespa dans l'air brûlant, de surcroît avec la gorge sèche, ne l'enchantait guère...

Sans le regarder, elle contourna la voiture en se contentant d'un bref hochement de tête, feignant de ne pas l'avoir reconnu. Puis, les doigts tremblants, elle farfouilla dans son sac à main à la recherche de ses clés.

- — Puis-je vous proposer de vous ramener?
- — *Grazie,* dit-elle du ton le plus détaché possible, les yeux toujours baissés.
- Son cœur battait la chamade. Pourvu qu'il ne s'aperçoive pas de sa confusion ! Que faisait-il là ? Avait-il envie d'une brève aventure le temps de son séjour sur son île natale, qu'il avait été si impatient de quitter et dont il ne s'était pas inquiété jusqu'à son retour?
- Pensait-il qu'elle lui était redevable de son intervention en sa faveur auprès de Sebastiano ?

- Pas question !
- Lorsqu'elle sentit enfin ses clés sous ses doigts, elle poussa un soupir de soulagement et les sortit pour les agiter dans sa direction.

- Vous voyez, j'ai mon propre moyen de transport !

- Comme vous voudrez... Mais ma voiture est certainement plus confortable.

- Il s'écarta du coupé pour la suivre d'une démarche souple, étonnante pour un homme de sa stature.
- Pour la première fois, Carmelina s'autorisa un sourire.

- Certes, mais mon scooter ne pose pas de conditions.

- Elle enfourcha la Vespa, mit le contact, les mains serrées sur les poignées du guidon comme si sa vie en dépendait, et s'apprêta à faire marche arrière. Il la rattrapa et ôta les clés du contact.

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire de conditions ?
  - Exaspérée, elle leva la tête vers lui.
  - Pourquoi avez-vous fait ça?

- Le sourire qu'il lui adressa fut une réponse sans équivoque : parce qu'il pouvait se le permettre. Quelle suffisance ! Son cœur battait si fort qu'elle entendit à peine ses propres paroles, mais elle se serait fait couper en morceaux plutôt que de lui laisser voir son trouble.
  - Qu'est-ce que vous voulez, à la fin ?

- Aussitôt, elle regretta sa question, car il se pencha vers elle, les coudes posés sur le guidon, son visage si près du sien qu'elle put sentir son eau de toilette.

- Tu as changé, Carmelina. Tu n'étais pas si pimbêche, autrefois.
-

- ## *7*

- Face à cette subite familiarité, elle dut réprimer un hoquet de surprise, puis ses yeux cherchèrent les siens. Il souriait. Elle aurait pourtant parié sans hésiter qu'il ne l'avait pas reconnue ! Quinze ans avaient passé... A l'époque, elle était encore presque une enfant.
  - Ça fait bien longtemps.

- Son sourire s'élargit, ses dents parfaites éblouissantes sur sa

peau bronzée rendue plus sombre encore par le jour déclinant.

- Vous pensiez que j'avais oublié mon ombre silencieuse ?
- Ouf ! Du moins s'était-il remis à la vouvoyer...
- Selon Massimo, poursuivit-il, vous rêviez d'entrer dans la police. Comment avez-vous atterri au château, à la place?
- A la confusion causée par ce rappel se mêlèrent le chagrin à l'évocation de son frère et l'amertume d'avoir dû renoncer à ses propres ambitions... Toutefois, la chaleur et le trouble provoqués par sa présence déclenchèrent un sursaut d'orgueil, et Carmelina réussit à se concentrer sur le seul fait qu'il l'importunait.
    - Je dois m'en aller.
- Les joues brûlantes, elle tenta de pousser la Vespa en marche arrière en faisant grincer les suspensions usées du siège. Il lui brandit ses clés sous le nez.
    - Vous êtes sûre de ne rien oublier?
- Elle était furieuse. Comment supporter cette insolence, après la journée qu'elle venait de passer? Il fallait qu'elle se dépêche d'aller remplacer Anna, une voisine qui s'était chargée de sa grand-mère pour la journée. Cette dame, bien que de bonne composition, avait elle aussi une famille. Elle ne devait donc pas la faire attendre. Encore moins un jour comme aujourd'hui, où sa *nonna* avait perdu la mémoire des événements...
    - Que voulez-vous, *signore* Peroni ?
    - Appelez-moi Roberto. Elle pinça les lèvres.
    - Que voulez-vous, Roberto ?
- Je suis resté si longtemps absent que je ne suis plus du tout au courant de ce qui se passe à Montvelatte. J'espérais que vous pourriez m'aider à combler mes lacunes.
- Elle se souvint que toute la famille de Roberto, grâce à sa réussite qui leur avait permis de réaliser leur rêve, était partie rejoindre un oncle qui s'était installé dans les années cinquante à Melbourne où il avait fait fortune.
- Depuis que ma famille s'est expatriée en Australie, poursuivit-il j'ai perdu le lien avec mon île natale.
- Vous auriez tout de même pu vous renseigner; il vous reste des amis, ici...

- Au cas où vous ne le sauriez pas, je ne me suis pas tourné les pouces ces dernières années.

- Hmm... Vous vous occupiez d'assainir les finances et d'amasser une fortune personnelle en même temps. Combien de milliards d'euros valez-vous à présent ? Cinq ? Six ? Ou en avez-vous perdu le compte ?
- Selon vous, je devrais avoir honte d'être riche ?
- Pas du tout. Pour autant que je me souvienne, vous avez toujours émis le souhait de partir d'ici pour devenir quelqu'un. Vous avez réussi, et vous pouvez être fier de vous. Bien, maintenant, si vous me rendiez mes clés, je pourrais partir.
    - Dînez avec moi ce soir, Carmelina.
    - Impossible.
    - Même pas en souvenir du bon vieux temps ?
    - C'est pour ça que vous êtes intervenu auprès de Sebastiano ? Que vous avez menti ?
    - J'espérais que ça ferait pencher la balance en ma faveur.
    - Vous feriez mieux d'être sincère !
    - Vous pourriez tout de même faire preuve d'un peu de reconnaissance à mon égard. Il m'a semblé que sans mon intervention, ce matin, vous auriez été renvoyée.
    - Ainsi, vous estimez que je vous suis redevable ?
    - — Avez-vous gardé votre job, oui ou non ? Elle lui lança un regard plein de colère.
    - Je ne vous dois rien !
    -
- ***8***

- Pourrais-je avoir mes clés, à présent ?

- Elle dut presque les lui arracher des mains, mais elle s'en moquait. Elle pouvait s'en aller, lui échapper, car il restait debout devant sa Vespa, presque menaçant. Visiblement, elle l'avait mis de mauvaise humeur...
- Quand elle tourna la clé, le moteur ronfla. Une seconde avec enthousiasme, la suivante avec un soupçon de réticence. .. puis il cala.
    - Elle réessaya sans le moindre résultat.
    - Elle eut l'impression que la terre s'ouvrait sous elle et souhaita être engloutie. Certes, la vieille Vespa de Massimo n'était plus en très bon état depuis longtemps, mais pourquoi la lâchait-elle maintenant?

- On dirait que vous avez un problème...

- Le visage de Roberto reflétait à présent l'autosatisfaction.
  - Puis-je me rendre utile ?
  - Vous vous y connaissez en Vespas ? grommela Carmelina en tentant un nouveau démarrage.
  - Allons, ne vous obstinez pas. Je vous ramène en voiture.

- Pas question !

- Dans ce cas, voulez-vous que je prévienne quelqu'un ? Un petit ami, un mari ?

- Il avait déjà sorti son portable et la toisait d'un air de défi. Elle se mordit la lèvre.
  - Non, merci...
  - Je croyais que vous étiez pressée. Vous n'irez nulle part sur ce vieux clou.
  - C'est que... c'est assez loin.
  - Vous pensez que j'ai oublié ? Vous habitez toujours Calitano?

- D'un revers de main, elle releva les mèches folles qui lui tombaient dans les yeux. Elle n'avait pas le choix... Inutile de songer à appeler un taxi. Il mettrait autant de temps à venir la chercher au château qu'à l'emmener jusqu'à son village, au sud de l'île. Ce serait beaucoup trop long.
  - Vaincue, elle fit un bref signe de tête.
  - — Je vous remercie de votre offre.
  - Quand la voiture démarra en trombe pour descendre vers la vallée, le soleil se couchait, baignant les vergers et les champs d'oliviers d'une lumière rougeoyante. L'odeur du thym sauvage entrait par la vitre ouverte, se mêlant à celle de cuir des sièges pour créer un parfum enivrant. A moins que ce ne soit celui de l'homme assis à côté d'elle...

- J'avais presque oublié que Montvelatte était aussi splendide...
  - Il lui lança un regard en coulisse.
  - ... A de nombreux points de vue.

- Lorsque leurs yeux se croisèrent, Carmelina sentit son cœur battre la chamade. Elle soutint son regard quelques secondes, un regard qui confirmait que c'était bien à elle qu'il faisait allusion.

- ***9***

- La petite sœur de Massimo était vraiment magnifique, songea

Roberto. Adolescente, on pouvait déjà lire en elle la promesse de cette beauté, mais le résultat avait dépassé toutes les espérances. En outre, elle était différente des femmes qu'il côtoyait habituellement, sophistiquées, au regard cynique et au corps trop vite consentant, et qui recevaient les compliments comme un dû.

- La preuve : elle venait de rougir comme si on ne lui avait jamais dit qu'elle était belle... Incroyable ! A environ vingt-cinq ans, comment n'avait-elle pas une cour de soupirants pendus à ses basques ? Manifestement, elle n'avait ni mari ni petit ami, ce dont il se réjouissait sans trop savoir pourquoi, tout en conduisant adroitement la voiture de sport sur la route en lacet.

- Son frère aurait adoré ce coupé... Le regard tourné vers la vitre, Carmelina était plongée dans d'amers souvenirs. Massimo avait toujours rêvé d'une voiture de ce genre. S'ils achetaient un nouveau bateau, leurs prises seraient meilleures, avait-il avancé. L'embarcation serait remboursée en un rien de temps, et ils pourraient enfin satisfaire leurs plus chers désirs : une nouvelle cuisine pour la *mamma,* un costume pour papa, et une voiture flambant neuve pour conduire toute la famille à la messe le dimanche.
- Cela leur avait paru à tous une bonne idée, à l'époque Elle-même y avait vu la possibilité de payer ses études l'Ecole de Police de Rome. Mais il y avait eu un hic...
    - Toujours au même endroit?

- Elle se tourna vers lui, le regard vide. Depuis son commentaire sur la beauté de l'île, ils ne s'étaient plus adressé la parole, et il avait paru content de la laisser admirer le paysage à une vitesse qui devait être le double de celle de sa Vespa. Elle fut surprise de constater qu'ils étaient presque arrivés au Village.
    - La même maison, à Calitano ?
    - Oui...

- Cette pensée la fit frémir. La même depuis sa naissance ; la maisonnette près du rivage, à présent un peu plus décrépite si c'était possible, avec ses tuiles cassées et ses murs aux fissures dissimulées tant bien que mal par la fine couche de chaux qu'elle passait tous les ans à Pâques.
- Soudain, elle eut honte à l'idée que Roberto puisse voir son logis dans cet état. Maintenant qu'il avait fait fortune, ils n'appartenaient plus au même monde...
    - Arrêtez-moi là, ça ira.

- Ils n'étaient qu'à l'orée du village. Il ne ralentit même pas.

- Mais nous ne sommes pas encore arrivés !
- Presque... Je vous ai fait perdre assez de temps.
- Je préfère vous déposer devant votre porte. D'ailleurs, puisque j'ai fait tout ce chemin, j'aimerais bien voir Massimo, s'il est là. Vous savez où je peux le trouver?
- Un frisson descendit le long de l'échiné de Carmelina alors qu'elle tournait les yeux vers le cimetière, une étendue déserte surplombant la mer. Lorsqu'elle parla enfin, sa voix paraissait venir d'outre-tombe, aussi froide que le marbre des stèles qu'on apercevait, reflétant les dernières lueurs du couchant. — Vous n'êtes vraiment pas au courant?

10

De quoi devrais-je être au courant, Carmelina ? Que voulez-vous dire ?

Il venait de se garer devant la maisonnette délabrée et, pressée de sortir, elle chercha fébrilement la poignée pour ouvrir la portière.

- Il tendit le bras pour la retenir.

Non, pas avant que vous m'ayez expliqué.

Je n'ai rien à vous expliquer. Vous ne vous êtes pas tourné les pouces, ces dernières années, n'est-ce pas ? Vous étiez si impatient d'oublier votre vie à Montvelatte que vous ne vous êtes pas préoccupé de savoir ce qui s'y passait.

A peine avait-elle fini sa phrase qu'il était dehors et avait contourné la voiture pour lui ouvrir la portière. Il lui enlaça la taille pour l'aider à descendre.

— Et que s'est-il passé ? Quels événements ai-je manques ? La colère de Carmelina s'était envolée, elle n'éprouvait plus que de la faiblesse, tout à coup. Des papillons blancs voletaient devant ses yeux et le sang battait à ses tempes ; ses jambes ne la portaient plus, ce qui était un moindre mal, car il la soutenait si fermement qu'elle n'était même pas sûre que ses pieds touchent le sol.

Souhaitant de toute son âme ne pas avoir à répondre à sa question, elle le regarda dans les yeux.

- Mon frère... Massimo... Il est mort.

Elle s'attendait à ce qu'il refuse de la croire, et voilà qu'il la prenait dans ses bras pour la serrer à l'étouffer.

Cristo ! murmura-t-il. Je ne sais pas ce que je donnerais pour que ce ne soit pas vrai.

Pas de condoléances, pas de platitudes, juste l'aveu d'un état d'âme. « Je ne sais pas ce que je donnerais pour que ce ne soit pas vrai. » Il fallait qu'elle le remercie d'avoir exprimé exactement ce qu'elle ressentait.

Or, serrée dans ses bras, la joue contre son torse puissant, le rythme régulier et fort de son cœur résonnant dans tout son être, elle était incapable de prononcer un mot. Pourquoi était-ce si bon qu'il la tienne ainsi?

- Ah ! Carmelina, c'est toi ?

- Le son de cette voix lui fit reprendre ses esprits. Anna, qui sortait de la maison, s'arrêta net, les yeux écarquillés devant le touchant tableau qu'ils lui offraient.
  - — *Scusi,* je ne voulais pas vous déranger...
  - Carmelina se libéra à grand-peine de l'étreinte de Roberto.

- Anna, voici le *signore* Peroni, un ami de mon frère. C'est pénible pour lui de revenir ici...

- Les yeux mi-clos, la voisine étudia le visiteur, puis hocha la tête. Après s'être essuyé les mains à son tablier, elle l'attira à elle.

- Oh oui, je me souviens de votre mère et de votre tante. Comment vont-elles ?

- Ils échangèrent quelques mots, regrets et rires mêlés, et Roberto promit de transmettre le bonjour d'Anna à sa famille expatriée, alors que le malaise de Carmelina augmentait.
  - Anna, comment va *nonna ?*
  - Mieux. Elle est beaucoup plus calme que ce matin.
  - Merci. Je me demande ce que je ferais sans vous.
  - C'est un plaisir de vous rendre service.

- La voisine regarda Roberto d'un air espiègle.
- — Il reste des gnocchi au four. Assez pour deux, je pense.

11

- Lorsqu'ils entrèrent, la frêle vieille dame, assise devant le poste de télévision en noir et blanc, regardait son jeu favori en poussant des cris d'enthousiasme. En réponse au baiser que Carmelina lui posa sur la joue, elle se détourna légèrement et agita la main pour la faire taire.
- Ce fut alors qu'elle aperçut Roberto. Elle tenta maladroitement de se lever.

- Massimo ! Enfin, tu es revenu ! Il y a si longtemps que je t'attends...

- Carmelina la prit par le bras pour l'aider à se lever.
- — Ce n'est pas Massimo, *nonna,* c'est Roberto, son ami. Les yeux de sa grand-mère se troublèrent, puis s'éclaircirent et elle sourit.

- Roberto ! Bien sûr que je me souviens ! Mon Dieu, que tu as grandi !

- Elle lui tendit les bras. Carmelina, un peu inquiète, vit avec soulagement Roberto sourire et se laisser enlacer par la vieille dame.
    - Que c'est bon de vous revoir, *nonna !*
- Il semblait si sincère qu'elle envia la place de sa grand-mère.
- —Merci, Roberto. Après que la *nonna* se fut retirée pour la nuit, ils étaient allés s'asseoir dehors sous la treille pour partager les gnocchi accompagnés d'une, salade et d'une bouteille de vin de la région que Carmelina avait découverte au fond d'un placard, et qui devait être à présent millésimée.
- — Merci d'avoir fait ce plaisir à *nonna.* Vous avez embelli sa journée.
- Au lieu de répondre, il baissa la tête et piqua un dernier gnocchi du bout de sa fourchette sans le porter à sa bouche. Non qu'il n'ait plus faim... Il en aurait facilement mangé une autre part, mais il était persuadé que Carmelina lui cachait quelque chose. Elle ne lui avait donné aucun détail sur la disparition de Massimo. En d'autres circonstances, il aurait demandé tout de suite comment c'était arrivé. Cependant, depuis son arrivée dans cette maison, il sentait que le mystère était encore plus grand. Pourquoi s'occupait-elle seule de sa grand-mère ? Qu'étaient devenus ses parents ?
- Et comment l'interroger alors qu'elle semblait si réticente à se livrer?
- Prêt à faire une tentative, il leva le nez de son assiette pour la regarder. Elle reposait son verre, ses lèvres charnues luisantes du vin qu'elle venait de boire.
- Il lui était d'autant plus difficile de l'interroger qu'il ne songeait qu'à la serrer de nouveau dans ses bras. Ça avait été si bon ! Il sentait encore ses seins pressés contre son torse, la courbe ferme de sa hanche... Embarrassé, il s'agita sur sa chaise.
- *Cristo !* Comment pouvait-il avoir de telles pensées alors qu'il venait d'apprendre la mort de son ami d'enfance? Après avoir posé sa fourchette, décidé à faire preuve d'audace, il la regarda dans les yeux.
- — Carmelina... Vas-tu enfin me dire ce qui s'est passé ? Ses yeux s'écarquillèrent sous l'effet de la crainte, puis elle se leva brusquement et se mit à rassembler les assiettes et les verres, qu'elle tint serrés contre elle en guise de bouclier.
- C'est arrivé il y a si longtemps... Et il se fait tard, je ne veux pas abuser de ton temps. Merci de m'avoir ramenée.
    - Elle fit mine de se diriger vers la porte.
    - Bon sang ! Si elle se réfugiait à l'intérieur, il lui serait

impossible d'en apprendre davantage... Il se leva et posa une main sur son bras pour l'arrêter.

- Carmelina, Massimo était ton frère, mais c'était aussi mon ami. Raconte-moi.
-

12

- Vaincue, elle s'affala sur sa chaise, remarquant à peine que Roberto, après l'avoir soulagée de la vaisselle qu'elle portait, lui avait pris la main. La douleur familière dans sa poitrine était toujours aussi forte que par le passé. Elle soupira.
- Massimo rêvait d'un bateau neuf, pour mieux gagner sa vie et offrir à tous les membres de la famille ce qui leur ferait plaisir. Moi, je me suis inscrite à l'Ecole de Police de Rome...
- Les yeux baissés, elle s'efforça de parler d'un ton neutre.
- Pendant un fort coup de vent, la flotte de pêche s'est trouvée coincée en mer et les embarcations ont dû tenter de franchir le chenal entre les écueils, l'une après l'autre, pour rentrer au port en luttant contre des vagues énormes. Papa et Massimo devaient passer les derniers, parce que leur bateau, plus récent et plus gros, était aussi, en principe, le plus puissant.
- De plus en plus oppressée, elle tenta de réprimer un sanglot.
- Mais la tempête s'est renforcée, et quand leur tour est enfin venu, une lame de fond a renversé le bateau, l'a envoyé en l'air comme un fétu de paille et l'a fracassé contre les rochers.
- Les lèvres tremblantes, elle poursuivit d'une voix étranglée :
- Ma mère assistait à leur retour, depuis le rivage... Avant qu'on puisse l'arrêter, elle s'est jetée à l'eau pour tenter de les sauver, alors qu'il n'y avait aucun espoir... Ils y sont restés tous les trois.
- Lorsqu'elle prononça ces derniers mots, sa voix se brisa.
- Quelle horreur ! Il comprenait enfin son calvaire...
    - Carmelina...
- Il l'attira contre lui et la tint serrée en la berçant telle une enfant, tandis qu'elle poursuivait avec peine son récit.
- —Moi, j'étais à Rome quand j'ai appris la nouvelle. Sa voix n'était plus qu'un murmure.
    - Je suis rentrée aussitôt.

- Elle frissonna dans ses bras et pressa contre ses lèvres ses cheveux qui embaumaient le thym et le romarin, l'essence de l'île elle-même.
    - Et depuis, tu t'occupes de ta grand-mère.

- Les gens ont été gentils. Anna m'aide beaucoup, ainsi que Maria, une autre voisine, car de temps en temps, *nonna* perd un peu la tête, et on ne peut pas la laisser seule dans ces moments-là. Mais comme il faut payer le crédit du bateau, je dois travailler pour le rembourser. Ça n'a pas été facile de trouver un emploi, jusqu'à présent. Heureusement que les choses ont changé depuis le couronnement du prince Raphaël.
    - Le bateau n'était pas assuré?
    - Si, du moins au début... Malheureusement, Massimo avait compté sans les frais supplémentaires. Il a fallu acheter des filets neufs, puis le carburant est devenu hors de prix, bref, les affaires n'ont pas été aussi florissantes qu'il l'espérait. Il nous a caché qu'il avait cessé d'envoyer les versements de l'assurance pour pouvoir payer mon inscription à l'Ecole de Police.

- Elle s'interrompit, les épaules secouées de sanglots, et Roberto la serra plus fort.

- Pleure, Carmelina, si ça peut te faire du bien. Ne te sens surtout pas responsable, rien de tout cela n'est ta faute.

- Il la plaignait de tout son cœur. Tout prenait sens à présent. Pourquoi elle n'était pas entrée dans la police, pourquoi elle travaillait au château comme habilleuse de la future princesse... Elle qui avait rêvé d'un métier à sa mesure, elle était à peine plus qu'une femme de chambre !
    - Pardon, Carmelina, je ne savais pas...

- Pour la première fois, il maudissait le succès et la fortune qui avaient permis à sa famille de quitter la dure vie de Montvelatte pour les vertes étendues australiennes.

- Si ma famille était restée ici, j'aurais forcément appris...

- Elle leva la tête vers lui, si vulnérable et pourtant si belle sous le clair de lune, avec ses yeux d'un noir de braise et sa bouche charnue et sensuelle, les larmes perlant à ses cils.
    - Ça ne fait rien.

- Il savait bien que si. En tout cas, cela lui importait de voir qu'elle était obligée de vivre ainsi, dans cette masure délabrée.

Et c'était aussi d'une grande importance de la tenir dans ses bras tandis qu'elle tournait vers lui son visage de déesse.

- — Carmelina...
  - Il se pencha vers sa bouche.

13

Ses lèvres étaient si douces et pleines... Elles avaient le goût du vin qu'ils avaient bu, mais surtout le goût d'une femme sensuelle. Il les sentait bouger sous les siennes, jouant avec son envie, renforçant son désir.

- Car il la désirait comme un fou.
- Lorsqu'il en prit conscience, Roberto eut l'impression de recevoir un coup de poing à l'estomac. Il la voulait, tout entière, et pas pour une nuit. S'il ne résistait pas maintenant...
- En faisant un immense effort de volonté, il parvint à s'arracher à elle, assez pour regarder ses yeux tristes.
- Pourquoi as-tu fait ça?

Dans son trouble, il ne comprit pas ce qu'elle lui demandait. Pourquoi il l'avait embrassée, ou pourquoi il s'était écarté d'elle ?

Elle s'échappa de ses bras et lui fit face, les poings sur les hanches, ses yeux noirs jetant des éclairs.

Je crois qu'il est grand temps que tu rentres chez toi !

Ce soudain changement d'humeur le prit au dépourvu.

— Carmelina... Si j'ai fait quelque chose de mal, je te demande pardon.

- Je n'ai pas besoin de ta pitié.
- Je ne t'ai pas embrassée par pitié !
- Fiche le camp, tu n'es pas d'ici !
- C'est ici que j'ai grandi !
- Et tu es parti dès que tu en as eu l'occasion. Eh bien, je t'en offre une seconde.
- J'aimerais te revoir.
- Pourquoi faire ? Pour te donner bonne conscience avant de retourner à ta vie mondaine et à tes conquêtes ?
- Tu te trompes.
- Absolument pas. Tu détonnes dans ce village, avec tes beaux costumes et ta voiture de sport. Tu es venu à Montvelatte à la demande du prince, pour sortir le pays de la crise financière. Mais tu n'as aucune intention de t'y

établir, n'est-ce pas ? Dès que ton travail sera terminé, tu repartiras.

- Roberto ne put qu'émettre un grognement. En effet, il était venu avec un contrat bien spécifique. Or, son île l'avait surpris à son retour. En s'habituant peu à peu aux gaz d'échappement, aux fumées industrielles et aux grandes villes surpeuplées, il avait oublié sa beauté et ses panoramas à couper le souffle, ses vastes espaces, le parfum des herbes sauvages dont l'air était saturé.
- Et maintenant, il n'avait plus envie de la quitter...

- D'accord, je m'en vais. Merci pour le dîner. Je ferai en sorte qu'une voiture vienne te chercher demain matin.
  - Inutile...
  - J'y tiens. Puisque c'est moi qui t'ai fait laisser ta Vespa au château, c'est à moi de te fournir un moyen d'y retourner.
  -

- ## *14*

- Une fois dans sa voiture, Roberto fit claquer sa paume contre le volant. *Cristo!* Quel imbécile ! Il la tenait dans ses bras, juste comme il le désirait, et il avait tout gâché en l'embrassant.
- Pourtant, elle avait tort. C'était loin d'être de la pitié ; il avait eu envie de ce baiser.
  - D'ailleurs, elle y avait répondu...
  - Les lumières de Velatte scintillaient pendant qu'il descendait la sinueuse route de montagne qui conduisait au port. La voûte étoilée paraissait faite de velours et le reflet de la lune dansait sur la mer d'encre. Vue d'ici, la ville ressemblait à un décor de conte de fées, ces histoires à la fin heureuse... En ce qui le concernait, il savait que les fées n'étaient pour rien dans le dénouement des histoires. Il avait toujours été persuadé de ne devoir sa chance qu'à lui-même. Mais Carmelina ? Qu'y aurait-il pour elle au bout de son épreuve ? Bien qu'il ne connaisse pas la réponse, il était sûr d'une chose : il ne resterait pas les bras croisés à la regarder souffrir.

- * *

- Carmelina admirait la *signorina* Sienna, splendide dans la robe dos nu vert d'eau qui mettait ses courbes en valeur et descendait jusqu'au sol dans un frou-frou soyeux. Le prince Raphaël, de toute évidence fou d'elle, serait sidéré. Que ce devait être

merveilleux d'être amoureux à ce point !

- *Bella, signorina,* dit-elle en souriant.

- Elle lui tendit son sac à main. Après son départ, elle n'aurait plus qu'à disposer sa tenue de nuit sur son lit, puis elle serait libre.
- Lorsque ce fut fait, Carmelina se hâta vers le parking. Le chauffeur qui était venu la chercher ce matin l'avait informée que sa Vespa serait réparée et prête à la fin de son service.
- Même si elle était agacée que Roberto ait organisé tout cela sans son accord, elle lui en était reconnaissante, car le garagiste du village ne se serait jamais déplacé jusqu'au château. Il ne lui restait plus qu'à espérer que celui qui était venu ne serait pas trop pressé de se faire payer.
- Lorsqu'elle scruta le parking, elle fut déçue : la seule Vespa en vue était rouge et flambant neuve. Aucune trace de la sienne.
- Comme elle regardait derrière son épaule, le gardien la héla.

- *Signorina* Milazzo ? Un monsieur a laissé ça pour vous.

- Il brandissait une enveloppe, qu'il lui tendit lorsqu'elle s'approcha. Elle était libellée à son nom.
- Ce devait être la facture... Elle soupira. Tout en continuant à chercher sa Vespa des yeux, elle l'ouvrit machinalement, et un léger bruit métallique la fit sursauter. Elle baissa la tête. Deux petites clés identiques, reliées par un anneau, venaient de tomber à ses pieds. Les sourcils froncés, elle les ramassa avant de se concentrer sur le mot, rédigé sur du papier à l'en-tête d'un hôtel.

- « Il y avait trop de réparations. J'espère que tu aimes le rouge.
  - Roberto. »

  - Elle regarda la Vespa rutilante, avec ses rétroviseurs et ses roues chromées. Tout à fait le genre d'engin qu'elle aurait aimé posséder si elle avait eu les moyens...
  - Furieuse, elle relut le mot pour noter l'adresse de l'hôtel.
  - Roberto Peroni allait avoir de ses nouvelles !

- ## *15*

- Je suis venue te rendre tes clés.

- Carmelina était hors d'haleine et en sueur. Le temps d'arriver à l'hôtel, sa colère avait atteint son paroxysme, et elle ne s'était pas calmée depuis son arrivée à la réception. Elle avait fait appeler Roberto qui, après l'avoir regardée dans les yeux, l'avait

prise par le bras pour l'entraîner vers un ascenseur conduisant directement à son appartement en terrasse.

- En d'autres circonstances, elle aurait sans doute été éblouie par les immenses baies vitrées donnant sur le port, mais la rage lui brouillait l'esprit.
- A présent, il regardait d'un air surpris sa main tendue où reposaient les petites clés.
    - Tu n'aimes pas la couleur?
    - Je veux ma Vespa !
    - Elle est à toi.
    - L'ancienne. Il faut que tu me la rendes. Où est-elle ?
    - Sans doute à la décharge, à l'heure qu'il est.

- Comme il lui tendait un verre, elle balaya l'air devant lui.
- — Alors, va la récupérer ! On m'avait promis de la réparer.

- Tu n'as pas eu mon message ? Il y avait trop de réparations.

- Elle n'était pas en si mauvais état !
- Il eut un sourire narquois.
- Ah bon?
    - Il osait se moquer d'elle !
    - Il s'assit sur le canapé de cuir, croisa les mains derrière sa tête, étira ses longues jambes, et elle apprécia la perfection de son corps élancé et puissant, ce qui redoubla sa fureur.

- Tu veux dire qu'à part les freins défectueux, l'embrayage inexistant, le démarreur grillé, les pneus lisses et le siège déchiré, elle fonctionnait bien ?

- Ecartant une mèche de devant ses yeux, Carmelina donna un coup de pied dans le tapis.

- J'y tenais, à cette Vespa. Elle n'était pas fichue.
- Tu crois ? Après l'avoir examinée, le mécanicien a conclu que ça reviendrait moins cher d'en acheter une neuve. J'ai suivi son conseil.
- Tu n'avais pas le droit ! Je l'adorais, elle avait une valeur sentimentale !
    - Tu aurais fini par te tuer avec !
    - Elle s'étrangla.

- Mais c'était celle de Massimo ! D'accord, elle était peut-être un peu dangereuse, mais je n'ai pas les moyens d'acheter autre chose.

- Roberto resta impassible.
- Dans ce cas, considère que je te l'offre.
- Pas question que j'accepte un cadeau pareil !

- Il haussa les épaules pour signifier que l'argent n'avait pas d'importance pour lui. Entre eux, le fossé s'agrandissait ; elle devait se battre pour le moindre sou, alors qu'il pouvait dépenser des milliers d'euros sans sourciller.
- Pour cacher les pleurs qui lui brûlaient les yeux, elle se détourna. C'était peut-être un vieux clou, mais c'était aussi une relique, quelque chose ayant appartenu à son frère chéri, un souvenir de lui. Feignant de repousser ses cheveux, elle se passa la main sur la joue pour essuyer ses larmes avant de faire face à Roberto.

- Je ne veux pas de cadeau. Si j'ai envie d'une Vespa neuve, je la paierai moi-même. Je n'ai pas besoin de ta charité. Je te rembourserai.
  - Il se leva d'un mouvement vif et souple.
  - Tu me rembourseras ? Et comment ?

- Le voyant s'approcher, Carmelina recula. Il continua d'avancer, les yeux braqués sur elle, un dangereux sourire aux lèvres.

- Je trouverai un moyen, répliqua-t-elle. Je chercherai un autre emploi, mais je te promets que je te rendrai cet argent.

- Quand elle fut dos au mur, il y plaqua ses paumes, ses bras l'entourant de sorte qu'elle ne puisse s'échapper. Ses yeux étaient plus sombres que jamais, et il était si proche qu'elle sentait la chaleur qui se dégageait de son corps. Si elle posait une main sur son large torse...
- — Tu insistes vraiment pour me rembourser? Elle déglutit.
  - Oui.

- Il se pencha, le regard rivé à sa bouche. Il allait l'embrasser... Elle prit une profonde inspiration, sentit son odeur épicée, et toute raison l'abandonna.
- Il allait l'embrasser, et elle le laisserait faire...
- Au lieu de cela, il s'écarta d'elle et elle perçut une lueur de triomphe dans ses yeux sombres.
- — Dans ce cas, je vais te faire une proposition.

- Pardon ? Un pique-nique ?

- Elle avait dû mal comprendre. Le langage châtié de Roberto ne contenait sans doute pas de termes triviaux tels que « pique-nique ». D'ailleurs, c'était bien le désir qu'elle avait lu dans son regard, un désir qu'il lui avait communiqué et qui gagnait tout son être. Pourquoi l'avait-il plaquée contre le mur et s'était-il penché sur elle, sinon pour l'embrasser?

- Tu... tu veux m'emmener... en pique-nique ?

- Ses lèvres, qu'elle avait imaginées sur les siennes, s'étirèrent en un sourire.
- — J'ai envie de refaire connaissance avec mon île. Ta dure patronne doit tout de même être obligée de te concéder un jour de congé de temps en temps, non ?
    - La *signorina* est fantastique !

- Comprenant qu'il plaisantait, elle avait répondu sur le même ton. Pourtant, ses jambes tremblaient tant qu'elle remerciait le ciel d'être encore adossée au mur. Curieusement, elle se sentait déçue, flouée. Ainsi, il entendait poursuivre la conversation comme si de rien n'était ?
- —Je suis libre dimanche, mais il y a ma grand-mère...Je n'oserais pas demander aux voisines de s'en occuper pendant mes jours de repos.

- Aucune importance, nous l'emmènerons. Apparemment, tout était décidé. Il n'y avait plus qu'à s'incliner...

- Alors qu'il l'accompagnait jusqu'à l'ascenseur, elle le regarda d'un air perplexe. Quelque chose clochait. C'était trop facile.
- — Roberto, on n'efface pas une dette pareille en une journée. Qu'attends-tu de moi ?
- Il se pencha pour l'embrasser sur la joue. Bien que chaste et amical, ce baiser la troubla beaucoup.
    - Rien que tu ne sois prête à me donner.

- Tel un éclair, un frisson la traversa, laissant son sang bouillonnant dans ses veines. Puis la porte de l'ascenseur s'ouvrit et, quelques minutes plus tard, elle conduisait sa nouvelle Vespa rutilante sur la route de montagne qui la ramenait chez elle. Elle adorait cette sensation de vitesse et de puissance... Ce qui ne l'empêchait pas de regretter le vieux scooter de Massimo, même si elle savait que Roberto avait raison de dire qu'il n'était plus fiable.
    - Rien que tu ne sois prête à me donner.

- Que voudrait-elle offrir à un homme qui, non content de bouleverser son univers, avait, tel un magicien, transformé sa fureur en désir insatisfait? Quelle que soit la réponse, elle craignait d'être prête à lui donner trop...
- **
- Le dimanche, Roberto vint les chercher à l'heure dite, En voyant sa *nonna* si excitée par cette sortie inespérée, Carmelina se reprocha de ne pas avoir eu les moyens de la distraire plus souvent. Cependant, sur la route de la côte, Roberto lui fit très vite oublier ce sentiment de culpabilité en leur narrant des épisodes de sa vie à l'étranger.
- Comme c'était facile de parler avec lui ! De l'écouter, aussi, sans arrière-pensée.
- Ils trouvèrent un endroit idéal pour déjeuner, sur un promontoire surplombant la mer, où ils se régalèrent de poulet froid, de frittata et de tomates bien mûres, sous la caresse du soleil et du vent qui faisait voler leurs cheveux. Lorsque sa *nonna* se mit à rire aux éclats des histoires un peu osées de Roberto, elle fut si émue que les larmes lui montèrent aux yeux.
- Roberto, qui avait surpris son regard, fronça un instant les sourcils. Comme elle murmurait un « merci » silencieux, il hocha la tête en souriant et elle sentit une étrange chaleur l'envahir.
- Sa *nonna* s'étant endormie dans la voiture pendant le trajet du retour, Roberto l'aida à la porter jusqu'à son lit.
- Après avoir refermé la porte de la chambre de sa grand-mère, Carmelina se haussa sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la joue.

- Merci, Roberto. Cette merveilleuse journée sera à marquer d'une pierre blanche.

- Penchant la tête vers elle, il la regarda d'un air perplexe.

- Dois-je comprendre qu'elle est déjà terminée ? Que tu me mets dehors ?
-

- ***17***

- « Rien que tu ne sois prête à me donner. »
- Une fois de plus, les mots résonnèrent dans l'esprit de Carmelina. Voulait-elle qu'il reste ? Et si oui, jusqu'où le laisserait-elle aller?
- Elle manquait cruellement d'expérience en ce domaine, alors

que lui, en tant que play-boy rompu à l'art de la séduction, savait comment faire sentir à une femme qu'elle était unique et désirée...

- En dépit de cette constatation qui aurait dû lui rendre son bon sens, elle n'avait pas envie qu'il parte.
- Elle sentit son cœur s'emballer.
- — Non. Reste.
- De crainte de s'éveiller de ce qui ne pouvait être qu'un rêve car elle, si sensée, si rationnelle, ne se comporterait jamais ainsi dans la réalité, elle avait murmuré. Malgré tout, quand elle sentit le goût exquis de ses lèvres sur les siennes, elle sut qu'elle avait pris la bonne décision.
- Les bras de Roberto l'entouraient. Une de ses mains jouait dans ses cheveux, transmettant des frissons dans tout son corps, tandis que l'autre descendait lentement le long de son dos pour s'arrêter au creux de ses reins.
- Ces sensations auraient dû suffire à son bonheur, mais elle se surprit à désirer davantage. Alors, de ses propres mains, elle entama à son tour un voyage de découverte, s'émerveillant du mouvement des muscles sous la peau de Roberto.
- Pour la première fois de son existence, elle se sentait vivante jusque dans la moindre fibre de son corps. C'était même un peu effrayant, ce manque de contrôle, ce désir qui la consumait au point de lui faire perdre la tête...
- A chaque contact, chaque caresse des doigts de Roberto sur ses seins gonflés ou ses mamelons érigés, la sensation s'intensifiait.
- Elle lui prit le visage entre ses mains, et sa barbe de deux jours lui chatouilla agréablement les paumes.
- Roberto...
    - Il posa la bouche sur sa gorge.
- Je sais, Carmelina. J'éprouve la même chose.
- Son souffle chaud lui brûlait la peau et le fait de savoir son désir partagé redoubla l'impression qu'elle avait de se trouver hors du temps, dans un espace irréel et merveilleux.
    - Qu'attendait-il pour aller plus loin ?
    - Quand il repartirait, sans doute bientôt, pour retourner à son monde de la finance internationale, elle le perdrait de nouveau. Mais son retour à Montvelatte semblait lui donner une seconde chance, qu'elle ne laisserait pas passer. Pour lui signifier l'intensité de son désir, elle se serra contre lui.

- De tout son être, Roberto luttait pour se maîtriser. Hors de question d'aller trop vite avec Carmelina, si différente des femmes qu'il fréquentait d'habitude ! Naturelle, sincère, émouvante, elle n'avait rien d'une séductrice.
- Pourtant, il la sentait si chaude entre ses bras ! Elle répondait à son désir avec une telle passion... Dans ses veines coulait un torrent de feu, et il avait mal de tant la désirer.
- Lorsqu'elle pressa ses seins contre son torse en gémissant, il serra les dents. Cristo ! Combien de temps pourrait-il résister?
- Soudain, elle agrippa avec force ses cheveux et lui repoussa la tête en arrière pour l'obliger à la regarder : il vit alors ses lèvres gonflées d'avoir tant été embrassées et ses yeux noyés de désir, avides, comme assoiffés de lui.
- — Je te veux, Roberto. Fais-moi l'amour.

18

Il grogna, un sourd grondement qui montait de ses entrailles et marquait sa victoire alors qu'il la soulevait dans ses bras sans effort. Elle lui sourit en indiquant une direction d'un geste vague ; il se mit en marche avec son doux fardeau qui levait déjà la tête vers lui pour un nouveau baiser.

Après avoir poussé du pied la porte entrebâillée qu'elle avait désignée, il aperçut dans un brouillard une tapisserie au mur, une fenêtre donnant sur la mer, une chaise rustique et enfin, dans l'angle de la pièce, un grand lit douillet et accueillant recouvert d'une courtepointe ancienne.

Il l'y déposa avant de s'agenouiller à côté. Après avoir écarté ses cheveux de son visage tandis qu'elle le fixait d'un air émerveillé, il lui prit le menton et l'embrassa sur les lèvres.

- *Bella,* murmura-t-il.

Pudique, rougissante, elle battit des cils et détourna le regard. D'une pression, il l'obligea à lui faire face.

Oui, tu es belle, Carmelina, il faut que tu le croies.

Puis il se mit à la dévêtir, lentement, révélant peu à peu sa peau, ses courbes délicieuses, tout en lui rendant hommage des mains et des lèvres, jusqu'à ce qu'elle se retrouve nue et tremblante de désir sur la courtepointe.

- *Perfezione!*

Elle rougit de nouveau. En un clin d'œil, il se débarrassa de sa

chemise et du reste de ses vêtements, aussi enthousiaste qu'un adolescent. Déjà prêt. Trop, même...

- Il s'efforça de se calmer. Elle ne méritait pas ça.
- Lisant une admiration éperdue dans son regard de braise, il crut que son cœur allait exploser d'orgueil lorsqu'il s'allongea à côté d'elle et embrassa ses lèvres gonflées par les baisers, tout en maudissant son désir exacerbé. Tandis qu'elle fermait les yeux, il parcourut des doigts, sans hâte, son front et la ligne de sa pommette, avant de descendre vers sa gorge, s'attardant dans le sillon entre ses seins. Puis il laissa sa main glisser jusqu'à son ventre ; il l'entendait gémir, tantôt de plaisir, tantôt de frayeur.
- Il s'arrêta à l'endroit secret de son corps pour la caresser. Soudain, elle rouvrit les yeux pour lui lancer un regard inquiet et embarrassé.
    - Je... Je n'ai jamais... Mais avec toi, oui.
- Alors, son cœur se gonfla de bonheur et de reconnaissance.
- A présent, il la sentait folle de désir, prête à l'accueillir, et sut qu'il était temps. Pourtant, il attendit encore que ses hanches se cambrent à sa rencontre, que ses cuisses le retiennent prisonnier, pour venir enfin en elle.
- C'était si bon... Il se laissa voguer avec elle dans une mer de sensations exquises, puis sentit sa tension, ses muscles qui se contractaient tandis qu'elle glissait vers l'abîme, une fois, puis une seconde... Il accompagna chaque onde de plaisir intense, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus s'empêcher de la suivre dans ce lieu idéal et merveilleux où ils ne formaient plus qu'un seul être...

19

- « Je l'aime. »
- Ce fut sa dernière pensée avant de s'endormir, et la première à son réveil.
- La lumière de l'aube traversait les rideaux élimés, mettant en relief les meubles usés et les murs défraîchis. Elle sourit et bondit du lit pour les ouvrir, aspirant à grandes goulées les senteurs de thym et de citron qui se mêlaient aux embruns dans l'air frais du matin.
- « Je l'aime ! »
- C'était de la folie, ça n'avait pas de sens ! Il appartenait au monde de la haute finance et de l'argent, alors qu'elle était couverte de dettes et désespérait de jamais refaire surface. Et bientôt, il repartirait vers les affaires, les grandes villes et les femmes élégantes. Cela n'entamait cependant pas sa joie parce

que, pour l'instant, elle l'avait à elle. Il voulait la revoir, et cela lui suffisait.

- « Menteuse ! »
- Elle chassa cette pensée rebelle. Il fallait que cela lui suffise.
- Soudain, un papillon battit des ailes devant la fenêtre ouverte et alla se poser sur le siège de la Vespa neuve. Aussitôt, elle eut dans la bouche comme un goût de cendres.
- Sa belle Vespa rutilante, offerte par Roberto... Son humeur euphorique s'était envolée. Elle se souvint de sa question, le jour où il lui avait proposé de l'emmener en pique-nique.
- « — On n'efface pas une dette pareille en une journée. Qu'attends-tu de moi ? »
- « — Rien que tu ne sois prête à me donner », avait-il répondu en souriant.
- Elle s'était donnée tout entière à lui, en le suppliant de lui faire l'amour. Pour un simple échange de plaisir entre deux corps ou pour une Vespa?
- Brusquement, elle tourna le dos à la fenêtre. Elle n'avait pas de temps à consacrer à la rêverie ; sa *nonna* attendait son petit déjeuner.
- Malgré tout, ses pensées importunes continuèrent à l'assiéger... Elle se trompait. Roberto ne pouvait pas avoir voulu l'acheter. Peut-être était-il sans pitié en affaires, mais il ne s'abaisserait pas à la payer pour du sexe.
- Même s'il avait, d'une certaine façon, avoué avoir menti à Sebastiano pour l'obliger à le revoir...
- Elle secoua la tête. Non, impossible. Elle chercha à retrouver sa joie du réveil en se disant qu'elle le verrait désormais plus souvent, et y réussit... en partie.

- Aujourd'hui, le prince Raphaël ayant eu une subite envie de partir en bateau pour la journée avec la *signorina,* Carmelina avait pu rentrer chez elle de bonne heure, et en avait profité pour aller chercher son courrier au petit bureau de poste du village.
- En chemin, elle s'était dit qu'elle avait eu tort de douter de Roberto. Depuis la journée mémorable du pique-nique, il venait chaque fois qu'il le pouvait, attendait le soir qu'elle n'ait plus rien à faire pour l'emmener dîner au restaurant ou danser, quelquefois avec sa grand-mère chaussée de ses vieux souliers noirs qu'elle avait retrouvés

au fond d'un placard.

- En sa compagnie, elle se sentait séduisante et désirable, et elle adorait ça. Elle oubliait qu'elle portait des vêtements simples cousus à la maison, et qu'elle n'arborait aucun bijou scintillant, au contraire des autres femmes qu'ils croisaient.
- Et quand ils faisaient l'amour, elle avait l'impression d'être la seule femme au monde.
- Que demander de plus ? Oui, cela lui suffisait.
- Elle tâta les enveloppes dans sa poche : des factures, sans aucun doute, et une lettre de la banque, qu'elle n'était pas pressée d'ouvrir. Pendant le trajet du retour, elle remarqua que le ciel se faisait menaçant et que le vent forcissait.
- Sur la mer, une tempête d'été se préparait. Pourvu que le prince et sa fiancée rentrent avant qu'elle ne se déclenche !
- Quand elle arriva, *nonna* disposait des légumes sur la table. Carmelina regarda l'heure : Roberto serait: bientôt là. Ce soir, c'était elle qui allait cuisiner pour le remercier de l'emmener si souvent au restaurant, mais elle avait tout de même le temps de jeter un coup d'œil à son courrier. Des factures, comme elle s'y attendait... De quoi lui remettre les pieds sur terre, alors qu'elle avait la tête dans les nuages. Lorsqu'elle décacheta enfin l'enveloppe à l'entête de la banque, elle n'en crut pas ses yeux.
- On lui écrivait pour lui annoncer que son crédit avait été soldé et qu'elle ne devait plus rien ! Du moins lui semblait-il que c'était ce que signifiaient les lettres noires qui dansaient sur le papier blanc, bien qu'elle sache que c'était tout à fait impossible.
- Elle entendit le grondement sourd du moteur de l'Alfa Roméo. Le mystère s'éclaircit soudain et son cœur se mit à battre la chamade.
- Peut-être pas si impossible, dans le fond...
- Mais que croyait-il acheter, cette fois ?

20

En voyant l'expression de Carmelina, Roberto comprit que quelque chose clochait. Sa poitrine se soulevait sous l'effet de son souffle saccadé, ses yeux lançaient des éclairs et elle pointait le menton vers le haut. Ce n'était manifestement pas le moment de lui parler de la surprise qu'il lui réservait...

Il essaya un sourire, mais ce fut peine perdue. Un gouffre

béant semblait s'être creusé entre eux.

- Perplexe, il s'approcha d'un pas.

- Carmelina ? Quelque chose te chagrine ?

- Lorsqu'un volet quelque part dans la maison claqua avec violence, rabattu par le vent, elle cilla à peine. Puis elle leva la main, agitant un papier.
  - Qu'est-ce que c'est que ça ?

- Il prit la lettre qu'elle brandissait, et serra les dents en reconnaissant l'en-tête de la Banque centrale de Montvelatte.
- — *Dio !* Quels imbéciles ! Ils n'auraient jamais dû t'envoyer ce courrier !

- Tu es donc au courant, si je comprends bien...
  - C'était censé être une surprise !

- Tu crois que ça suffit, comme explication ?

- Roberto était de plus en plus perplexe. Pourquoi le prenait-elle ainsi ?

- Carmelina, ce crédit t'empêchait de vivre ! Tu sais bien que tu n'aurais jamais pu le rembourser en totalité. J'ai pensé que tu serais heureuse...
- Que tu me paies pour coucher avec toi ? l'interrompit-elle. Comment veux-tu que je le prenne ? Je t'ai déjà payé ma Vespa en nature, et maintenant...

- Elle pointa le doigt vers la lettre qu'il tenait toujours.
- — Tu me traites comme... comme une prostituée. Elle avait prononcé ce dernier mot d'une voix tremblante et, visiblement sur le point d'éclater en sanglots, se couvrit la bouche d'une main.
  - Non!

- Il avait crié. Il s'approcha et la saisit par les épaules pour l'obliger à se tourner vers lui.

- Tu te trompes ! Je ne veux pas que tu penses une chose pareille !
- Alors que dois-je penser, dis-moi ? C'est une fortune... Pourquoi?
  - Il se pencha vers elle en souriant.

- Parce que je sais que tu n'es pas le genre de femme à t'extasier devant un bijou. J'ai jugé que tu apprécierais davantage un

cadeau plus pratique, qui signifierait quelque chose pour toi.

- Elle se débattit pour tenter de lui échapper.
    - Je ne veux pas non plus de tes bijoux !
- Il resserra son étreinte en la regardant d'un air grave.
- Carmelina, écoute-moi ! Je souhaitais que nos fiançailles soient scellées par un présent qui aurait de l'importance pour toi, qui te rendrait davantage service qu'une bague à ton doigt.
    - Ebahie, elle cligna plusieurs fois des yeux.
    - Nos... fiançailles?
    - Il lui lâcha les épaules.
- Mais oui, bon sang ! Qu'est-ce que tu t'imaginais ? Au départ, je n'avais pas prévu les choses ainsi, mais...
- Il mit un genou à terre devant elle et lui prit la main.
- Je t'aime, Carmelina. Me feras-tu l'honneur de devenir ma femme ?
- Tu veux... que je t'épouse ? Tu... tu m'aimes ?
- De tout mon cœur, ma chérie. Je t'en prie, accepte.
    - Il vit son visage s'assombrir.
        - Mais tu vas repartir...
- Impossible, puisque mon cœur est ici avec toi ! Non seulement j'ai eu énormément de bonheur à retrouver mon île... mais je serais incapable de te quitter, désormais.
    - Elle lui adressa un sourire ébloui.
- Oh ! Roberto... Dans ce cas, bien sûr que j'accepte ! Moi aussi je t'aime. Je t'aime tant !
- A peine avait-elle fini sa phrase qu'il la prit dans ses bras pour l'entraîner dans un tourbillon effréné, la bouche sur la sienne, jusqu'à lui donner le vertige.
    - Roberto !
- C'était la *nonna,* manifestement troublée de les voir tournoyer au milieu de la cuisine.
- Pourquoi la vieille Vespa de Massimo est-elle devant la porte ?
- Il vit Carmelina froncer un instant les sourcils avant de se remettre à sourire. Il la saisit par la main, l'entraîna et prit au passage le bras de la grand-mère.

- Venez !

- Derrière l'Alfa Roméo était accrochée une remorque sur laquelle trônait la vieille Vespa remise à neuf, étincelant de tous ses chromes.
  - — La Vespa de Massimo... Elle eut les larmes aux yeux.

- Je l'ai fait réparer quand j'ai vu à quel point tu y tenais. J'espère que tu me pardonneras. Je suis navré de ne pas avoir compris plus tôt, et d'avoir agi sans te consulter.

- Après avoir fouillé dans sa poche, il en tira un petit écrin qu'il lui tendit.

- Juste pour le cas où tu aurais encore des doutes sur mes intentions...

- Lorsqu'il ôta le couvercle, une exquise bague en or sertie de diamants apparut, éblouissante de signification.
- Devant ce tableau, la *nonna* applaudit et poussa une exclamation de joie.
  - Vous allez vous marier !

- Roberto s'inclina pour baiser la main ridée de la vieille dame.

- A condition, bien entendu, que vous m'autorisiez à épouser votre petite-fille.

- Le rire cristallin de Carmelina résonna dans la modeste cuisine, et alors que Roberto lui glissait l'anneau au doigt puis posait une fois de plus ses lèvres sur les siennes, elle sentit son cœur se gonfler d'un bonheur immense.

- **SARAH MORGAN**

- *Des diamants pour Lauren*
- COUP DE CŒUR ***Editions Harlequin***

- ***1***

- Mais je suis bien incapable de tenir ce rôle de diseuse de bonne aventure, je n'y connais rien ! expliqua Lauren Banks, toute penaude. Je suis désolée que la véritable voyante vous ait fait faux bond à la dernière minute, mais ne me demandez pas de la remplacer. Ce serait un désastre.
- Ce ne sera pas pire que votre travail en tant que planificatrice

de ce gala, répliqua Gillian, son employeuse, en lui brandissant un document sous le nez. Regardez plutôt la liste que vous avez établie : elle est complètement erronée et les noms ne sont même pas classés !

- Vous savez bien que je souffre de dyslexie et que quelqu'un était censé vérifier mon travail. Et puis... vous me stressez du matin au soir !
- Par votre faute j'ai donné à un prince le nom de quelqu'un d'autre, fulmina Gillian. Vous allez me ridiculiser, avec vos sottises. Je vous rappelle que nous sommes à Monte-Carlo, ma petite, et pas à Manchester. Ce gala est le plus important pour moi depuis dix ans ; et ce soir je joue ma carrière.
- Ne vous inquiétez pas, madame, je me charge d'accueillir les invités...

- Fadaises ! Comment voulez-vous accueillir des gens dont vous ne connaissez pas le nom ? Votre liste est tout juste bonne à jeter au panier.
- Je suis très physionomiste, je vous assure. C'est à l'écrit que je suis dyslexique.

- « Et quand on me crie dans les oreilles comme vous lé faites, je ne suis plus bonne à rien », fut-elle tentée d'ajouter.
- Lauren frémit au souvenir de sa scolarité où sa dyslexie avait été un calvaire pour elle. Autant d'années de souffrance à subir railleries et quolibets de ses camarades... Dans un accès de fureur, Gillian déchira les feuilles sous les yeux de son employée.

- Vous serez parfaite en voyante, reprit-elle. Ce n'est quand même pas difficile d'annoncer aux gens qu'ils vont être heureux toute leur vie.
- Mais je suis incapable de mentir ! s'indigna Lauren. Je suis bien placée pour savoir que la vie n'est pas un long fleuve tranquille.
- La vie sera encore plus dure pour vous si vous refusez d'exécuter mes ordres, répliqua Gillian, rouge de colère. Vous tenez à conserver votre travail, je suppose ?

- En fait, Lauren le détestait, ce travail, et ce week-end à Monte-Carlo tournait au cauchemar. Comme elle était seule dans la vie, elle n'avait même personne pour la réconforter quand tout allait mal, ni de famille où trouver refuge dans les moments de détresse.

- Bien. Que dois-je faire ? soupira-t-elle, résignée.

- La diseuse de bonne aventure qui devait venir ce soir se fait appeler Mme Rostropov, précisa Gillian.

- Elle entraîna Lauren à travers les jardins illuminés jusque sous un petit barnum.

- Voilà, vous porterez ceci, lui dit-elle en lui tendant une sorte de sari aux couleurs vives. Passez-le pendant que je remets un peu d'ordre ici. Comme si je n'avais que ça à faire ! Et n'oubliez pas que ce soir toute la presse sera là car Alexandros Kozanitas s'est annoncé.
- Je ne connais pas ce monsieur, repartit Lauren tout en examinant le vêtement. Mais... cette toilette n'est pas complète ! Il en manque une partie.
- Je vous rappelle que vous tenez désormais le rôle d'une voyante nimbée de mystère et que le charme est l'un de vos attributs.
- Ce n'est pas une raison pour me présenter à moitié nue ! Cette tenue est indécente.

- — Vous la porterez comme elle est, rétorqua Gillian. Tout en continuant à mettre un peu d'ordre, elle ajouta :

- Et ce soir, vous resterez sous cette tente. Je ne veux pas vous voir dans les salons. Quand je pense que vous n'avez jamais entendu parler d'Alexandros Kozanitas... Quelle ignorance !
    - Qui est cet Alexandros ? Un grand personnage ?
    - Il a une réputation de bourreau des cœurs, mais c'est surtout un homme immensément riche et puissant. Vous verrez... S'il vient vous consulter, vous serez immédiatement séduite.

- Lauren enfila sa tenue de voyante en se contorsionnant.

- Je suis affreusement serrée, là-dedans ! se lamenta-t-elle. Cette Mme Rostropov ne doit pas avoir beaucoup de poitrine.

- Elle s'examina tant bien que mal à l'aide d'un petit miroir et soupira :
    - J'ai vraiment l'air d'une poule !
    - Tant mieux, les hommes n'en seront que plus généreux, commenta Gillian. Bien. Maintenant, je vous laisse à vos préparatifs.

- Une fois seule, Lauren se laissa choir sur une chaise et médita sur son triste sort. Comment allait-elle prédire un avenir radieux à ses visiteurs alors que sa vie était un véritable naufrage ?

- Cette jeune femme n'est pas seulement une artiste, Andros, c'est aussi mon amie. Elle n'est pas riche et moi je le suis. Alors pourquoi ne pas l'en faire profiter?

- Alexandros Kozanitas écoutait Eleni d'un air abasourdi. La naïveté dont elle faisait preuve le laissait pantois. Hélas ! le destin voulait qu'il soit aujourd'hui responsable de sa jeune sœur.

- Ton amie voyante n'est rien d'autre qu'une intrigante et une sangsue. Elle se sert de toi pour passer des vacances à New York à tes frais, voilà tout.
- Tu te trompes, Andros ! Et puis, je ne suis plus une enfant. J'ai dix-sept ans et je ne supporte plus que tu me traites comme une gamine.

- Son téléphone rivé à l'oreille, Alexandros, qui venait de descendre de son hélicoptère privé, s'éloigna sur le tarmac, encadré de ses gardes du corps.
- La jeune Eleni était sa seule famille. Comme il avait toujours veillé sur elle, sa petite sœur ignorait tout du monde qui l'entourait et des gens qui le peuplaient.

- Si je me trompe sur son compte, je suppose qu'elle refusera la proposition que je m'apprête à lui faire.
- Quelle proposition ? s'enquit Eleni surprise.
- Je vais l'inviter à passer la soirée avec moi. Normalement, elle devrait me quitter avant minuit pour prendre le vol pour New York. Si elle rate son avion, nous saurons toi et moi ce que manigance véritablement cette Mme Rostropov.
- Dois-je comprendre que... tu vas à ce gala pour la séduire ?
- La séduire ? C est peut-être beaucoup dire, ma chère petite sœur. Enfin, nous verrons bien.
- Mais tu vas lui donner rendez-vous ! s'indigna Eleni. Ce n'est pas très loyal de ta part. Tu sais bien que les femmes ne te refusent jamais rien. Je te préviens, Andros, si tu offenses mon amie de quelque façon que ce soit, je ne t'adresserai plus la parole.
- Si elle est réellement ton amie, elle refusera mon invitation, répliqua Alexandros avec cynisme. Je présume qu'elle ne tient pas à rater son vol, n'est-ce pas ?
    - Je te déteste !
    - Oh que non !

- Alexandros éteignit son portable et fendit la foule des célébrités qui se pressait dans les jardins en se disant qu'il était décidément bien difficile de négocier avec sa jeune sœur.

- Monsieur Alexandros, susurra une hôtesse d'accueil tout sourire. Votre visite est un honneur pour nous.

- Alexandros leva les yeux au ciel. Dix ans plus tôt, cette fille ne lui aurait même pas répondu s'il lui avait demandé l'heure ! L'argent faisait des miracles.
- Il parcourut du regard les jardins illuminés. Un véritable paradis.
    - Très belle réception, souligna-t-il.
    - Nous avons ce soir des cracheurs de feu, des magiciens, et même une diseuse de bonne aventure, précisa l'hôtesse.
    - Vous voulez dire une aventurière, rectifia Alexandros avec un sourire cynique. A ce propos, j'aimerais m'entretenir avec elle.
    - Il semble que votre avenir soit tout tracé, monsieur, remarqua l'hôtesse, un rien aguicheuse. Bientôt vous dominerez le monde, si j'en crois les journaux.
    - Dominer, c'est le mot, confirma Alexandros d'une voix suave. Mais ce soir, ce n'est pas le monde qui m'intéresse, c'est une femme !
    - La voyante reçoit sous le barnum que vous voyez là-bas, après les jongleurs. Je suis sûre qu'elle vous rassurera si vous avez un doute concernant votre avenir.

- Ce soir, son avenir consistait à démasquer une intrigante et à la garder auprès de lui jusqu'au départ du vol 741 pour New York. Ainsi, il apporterait à sa sœur la preuve que sa prétendue amie n'en voulait qu'à son argent.
- Sûr de son affaire, il pénétra dans la tente drapée de rouge où dansaient des ombres fantomatiques. Une lampe éclairait faiblement la table derrière laquelle trônait Mme Rostropov.
- — Soyez le bienvenu, monsieur, murmura-t-elle. Sous le voile de tulle léger, Alexandros remarqua tout d'abord deux grands yeux bleus. Fasciné par le charme de cette créature, il sentit le trouble l'envahir. Il s'ensuivit une brusque flambée de désir; un désir sauvage, presque bestial.
    - Le climat s'alourdit soudain sous la tente.
    - A l'extérieur, le feu d'artifice qui venait de commencer provoquait les exclamations admiratives des spectateurs et des rires se mêlaient à la musique de l'orchestre installé plus loin.

- Alexandros et Lauren se regardaient en silence.
- Le séducteur observait sa proie. En fait, cette voyante paraissait plus jeune qu'il ne l'avait imaginé, et l'innocence de son regard la lui rendait plutôt sympathique. Elle semblait bien incapable du moindre calcul, et il comprenait qu'Eleni lui ait accordé sa confiance. Les yeux d'Alexandros se fixèrent sur l'opulente poitrine qui pointait sous le corsage. Cette déesse moulée dans sa robe, avec ses grands yeux innocents, était assurément dotée d'armes redoutables. —Etes-vous madame Rostropov ? demanda-t-il en s'efforçant de reprendre ses esprits.

- En effet, monsieur, et je suis là pour vous prédire l'avenir si vous le souhaitez.

- Sa voix grave et sensuelle acheva de le conquérir.
- Alexandros réprima un sourire. Puisqu'il était question d'avenir, il était tout disposé à lui prédire le sien, et cela ne s'annonçait pas si simple !

- ***2***

- Veuillez vous asseoir, proposa Lauren. Je vais vous dire ce que sera votre vie.

- Nul besoin d'être voyante pour deviner que l'homme était un don Juan, que toutes les femmes ne demandaient qu'à se glisser dans son lit, et qu'il traînait derrière lui une cohorte de cœurs brisés.

- Quel privilège ! A combien se monte la prestation ? s'enquit-il en sortant un carnet de chèques de sa poche.
- Donnez ce que vous voulez. La recette est au profit des enfants malades. Installez-vous bien face à moi, je vous prie. Il est indispensable que je lise dans vos yeux pour que les prédictions soient fiables.

- Etait-ce vraiment une bonne idée, compte tenu du regard de braise qu'ils avaient échangé dès le premier contact ? Lauren n'en était pas sûre. Pourtant, il fallait bien commencer par quelque chose.
- Comme son client de rapprochait d'elle, elle éprouva une légère appréhension. Certes, l'homme était séduisant, mais son visage exprimait une fermeté impitoyable.

- Il semble que votre avenir s'annonce radieux, monsieur ! La

fortune et le succès sont au programme.

- Alexandros eut un sourire désabusé tout en remplissant son chèque.

- Je suis très riche et j'ai déjà beaucoup de succès, *agapi mou.* J'aimerais tant que vous trouviez autre chose à me dire...

- En voyant le montant du chèque qu'il lui tendait, Lauren manqua défaillir. Six zéros après le un ! Il remarqua sa surprise et s'enquit avec un naturel désarmant :

- Vous m'avez bien dit de donner ce que je voulais, n'est-ce pas ?
- La plupart des personnes donnent une dizaine de dollars, c'est suffisant.
- Je ne fais pas partie de « la plupart des personnes », répliqua Alexandros. En outre, je vais conclure un marché avec vous, madame Rostropov
- Un marché ? répéta Lauren avec un regain d'appréhension.
- Si vous parvenez à deviner ce que me réserve l'avenir immédiat, je vous fais un autre chèque du même montant.
- Ce que je peux déjà vous dire, c'est qu'il vous faudra sans doute me ranimer, déclara-t-elle tout en s'éventant avec le premier chèque avant de le glisser dans son corsage.
- Ce sera un plaisir, chère madame, et je n'en suis que plus impatient de connaître la suite.

- « Je vois surtout un séducteur en vous ! », fut tentée de lui répondre Lauren. Mais elle se ravisa tant il émanait de cet homme une énergie et une autorité impressionnantes.
- Alors, pour se donner une contenance, elle entoura de ses mains la petite lampe posée devant elle.

- Je vois... que vous allez faire la connaissance d'une très belle femme et que vous passerez avec elle une nuit inoubliable.

- Elle ne prenait guère de risques en avançant ce genre de choses. Elle se demanda toutefois ce que pouvait ressentir une femme remarquée par Alexandros. Ce don Juan ne devait pas se contenter de souhaiter bonne nuit à ses conquêtes d'un soir avec un baiser sur le front...

- Continuez, je vous en prie, reprit-il avec un sourire charmeur.

- Lauren se prit à rêver, mais elle revint très vite sur terre. Les hommes tels que lui n'étaient pas de son monde.

- Il semble que cette jolie femme va s'éprendre de vous, mais vous l'abandonnerez au petit matin et sa vie ne sera plus que ruines.
- Je vous ai demandé de me prédire mon avenir, pas celui de cette inconnue.

- Désarçonnée par cette remarque, Lauren baissa les yeux.

- Pardonnez-moi, murmura-t-elle, mais je ne peux pas rester indifférente au sort de cette malheureuse.
- Au lieu d'anéantir sa vie, je vais peut-être lui faire découvrir un monde merveilleux qu'elle ne soupçonnait même pas, railla-t-il. Y avez-vous songé ?

- Il tendit alors la main vers elle et ôta brusquement le voile qui dissimulait son visage. Affolée par le regard de son client, Lauren comprit soudain qu'elle était perdue et son cœur s'emballa.

- Ce voile faisait partie de mon... déguisement, confessa-t-elle malgré elle.

- Vous avouez donc cette supercherie ? Vous êtes aussi voyante que je suis pape !

- Comprenant que nier ne ferait que compliquer les choses, elle avoua tout.

- En effet, je n'ai aucun don de voyance. Si j'ai accepté de tenir ce rôle, c'est uniquement pour le bien de tous ces enfants.

- Elle n'osa ajouter qu'elle craignait surtout de perdre son travail !

- Vous n'avez donc pas la moindre idée de ce que sera mon avenir?

- Lauren tenta de se reprendre en se demandant ce qu'aurait répondu la véritable Mme Rostropov.

- Votre avenir sera exceptionnel, monsieur, cela ne fait aucun doute. N'êtes-vous pas homme à surmonter allègrement tous les obstacles que vous rencontrez ?

- Elle croisa alors son regard et fut captivée par l'éclat de ses yeux.

- Et vous ? Les blessures de la vie vous épargnent-elles ?
- Hélas ! ma vie est à elle seule une blessure, monsieur,

confessa-t-elle avec un léger sourire.

- Combien de gens avez-vous arnaqués ce soir avec vos prédictions de charlatan ?
- Fort peu, monsieur, dit-elle tout en triturant nerveusement le fil de la lampe. En ces temps de crise, il semble que même les nantis ne tiennent pas à connaître leur avenir.

- Alexandros réprima difficilement un sourire.

- Quel genre de sornettes avez-vous bien pu leur raconter, madame l'intrigante ?

- J'ai prédit à ma première « cliente » qu'elle rencontrerait ce soir même un homme grand, brun, et très séduisant.
    - Et quelle a été sa réaction ?
    - Elle était aux anges. L'ennui, c'est que son fiancé qui l'attendait était blond, et qu'il a très mal pris la chose. Il m'a d'ailleurs insultée ! Après cela, j'ai décidé de ne plus donner de détails. Ainsi, j'ai parlé de diamants à certains ; pour d'autres j'ai brodé sur les thèmes de leurs rêves... Tout cela n'était que contes de fées.
    - Et vous ne croyez pas aux contes de fées ?

- — Ah ! si vous saviez... Parfois, la vie est si cruelle avec moi que j'aimerais me piquer le bout du doigt et m'endormir pour cent ans comme la Belle au bois dormant !

- Et vous attendriez que votre prince charmant dépose un baiser sur vos lèvres pour vous réveiller ? s'enquit Alexandros avec un petit sourire moqueur.
- Je n'ai aucune illusion sur ce point, cher monsieur. Les princes susceptibles de me réveiller sont homosexuels ou mariés. Mais pardonnez-moi... Vous n'avez pas remis ce chèque pour m'entendre me plaindre et vous n'avez nul besoin de réconfort.

- Lauren se dit que cet homme avait suffisamment d'assurance et d'autorité pour décider seul de son avenir.

- Vous me surprenez, dit-il cependant en s'installant plus confortablement dans son fauteuil.
- A vrai dire, je suis moi-même très surprise par votre visite. Vous n'êtes pas le genre de personne à fréquenter les voyantes. D'ailleurs, je vais vous rendre votre chèque.
- Non, n'en faites rien. Maintenant, c'est moi qui vais vous prédire votre avenir.

Oh ! il est tout tracé, cher monsieur ! Je vais continuer à m'enliser lamentablement ; j'ai toujours tout gâché dans ma vie.

Tandis que les explosions du feu d'artifice continuaient à retentir au-dehors, Lauren sentit les battements de son cœur s'accélérer, fascinée qu'elle était par le beau regard de son vis-à-vis.

Ce soir c'est différent, affirma-t-il. Vous êtes sur le point de rencontrer un très bel homme aux cheveux noirs. Mais prenez garde, il est dangereux. Vous passerez la soirée avec lui et il fera en sorte que toutes vos envies et tous vos rêves se réalisent. Soyez la bienvenue, madame Rostropov !

3

Alexandros observa la réaction de la « voyante ». Une intense émotion s'était emparée de lui. Une émotion qui portait tout simplement le nom de désir. Et la poitrine opulente qu'il avait sous les yeux ne faisait qu'attiser la fièvre qu'il sentait monter en lui.

« Une âme perfide dans un corps de rêve, songea-t-il, tout émoustillé. Au diable ses défauts ! » Il était cependant opiniâtre. Bien sûr, il n'avait aucun doute quant à la vénalité de cette fille et prouverait à sa sœur que l'amitié de cette intrigante était intéressée. Le test auquel il la soumettait révélerait sa véritable nature. Allait-elle refuser ses propositions alléchantes pour ne pas rater son avion ?

Pour bien connaître le pouvoir de l'argent sur les femmes, il était certain que non. Pas une de celles qu'il avait séduites n'y avait résisté jusque-là.

Eh bien, ma chère, que pensez-vous de ma proposition ? demanda-t-il en se penchant vers elle.

Je la trouve ridicule, répondit Lauren en souriant. Je ne connais même pas votre nom, et je dois rester ici jusqu'à minuit au moins pour prédire l'avenir aux invités.

Alexandros eut alors une idée pour qu'elle succombe à la tentation.

Quel montant espérez-vous obtenir de vos visiteurs ?

Le maximum, bien sûr. Avec l'argent collecté ce soir, l'Association espère pouvoir acheter un scanner pour l'Hôpital des Enfants malades.

— Quel est le prix d'un scanner ? Lauren ouvrit de grands yeux étonnés.

Quelle question ! Comment voulez-vous que je le sache ? Des millions, je présume.

Ce que je sais, c'est que vous pouvez vous dispenser de raconter des sornettes aux invités qui vont se présenter, et quitter votre service. Je suis assez fortuné pour acheter ce scanner et vous faire un chèque à l'instant même. A partir de maintenant, la soirée est à nous, ma chère !

Vous? Acheter un scanner? Vous plaisantez, je suppose ?

C'est une façon comme une autre de dépenser son argent.

Mais... votre générosité est sans limites...

En effet. Et désormais, vous n'avez plus aucune raison de refuser de passer la soirée en ma compagnie.

« Quelques heures devraient suffire ! » songea-t-il.

Pour Alexandros, il n'était pas question de passer la nuit avec elle. Le but était qu'elle rate son vol pour New York. Sa mission serait alors accomplie.

Je ne peux imaginer que vous restiez sous cette tente alors qu'il se passe tant de choses à l'extérieur.

Lauren considéra ce généreux donateur comme s'il tombait de la lune.

Dites-moi, cher monsieur, n'auriez-vous pas trop bu de Champagne ?

Pas une goutte. Pourquoi cette question ? Ai-je l'air de divaguer ?

En fait... les hommes riches qui peuvent acheter un scanner rubis sur l'ongle ne s'intéressent habituellement pas à moi.

Pourtant, vous avez bien des atouts pour séduire, répondit Alexandros dont le regard s'attardait volontiers sur sa poitrine.

Est-ce bien à moi que vous vous adressez ?

Je ne vois personne d'autre que vous et moi sous cette tente, belle voyante !

Allons, dites la vérité. Vous cherchez à rendre une femme jalouse, n'est-ce pas ?

Alexandros ne put réprimer un soupir de découragement.

Pas du tout. Je suis parfaitement sincère, vous n'avez aucune raison d'en douter.

Comprenez-moi : les quelques hommes riches que j'ai pu approcher dans ma vie ne m'ont jamais trouvée séduisante. Dès

lors, vous admettrez que je puisse être méfiante.

- Il se dit qu'ils étaient désormais à égalité ; ils se méfiaient l'un de l'autre...

- Vous êtes bien sévère avec vous-même. Je vous trouve ravissante !
- Il est vrai que nous manquons de lumière, ici, plaisanta-t-elle tout en glissant la main dans ses cheveux.

- Alexandros se dit que la désinvolture de cette fille était bien reposante, comparée aux caprices de sa précédente petite amie. Celle-ci ne se déplaçait jamais sans son coiffeur, sa manucure, et ne se souciait que des apparences.
- En fait, il ne trouvait qu'un seul défaut à cette « voyante » : elle vivait aux crochets de sa sœur.

- Rassurez-vous, je jouis d'une parfaite vision nocturne, souligna-t-il, un rien cynique.
- Une chose est sûre, c'est que vous voyez loin, cher monsieur !
- Disons que tous mes sens sont en éveil, c'est là mon secret. Alors, que décidez-vous ? Allez-vous passer la soirée sous cette tente ou vous décider enfin à vivre votre vie ?

- Ils se mesurèrent longuement du regard, et Alexandros se dit que la méfiance de cette donzelle valait bien la sienne.

- Donc, vous tenez absolument à m'inviter à passer cette soirée avec vous ? demanda-t-elle. Ce n'est pas une plaisanterie ?

- Alexandros n'en croyait pas ses oreilles. Jamais il n'avait eu besoin de proposer deux fois à une femme de passer une soirée avec lui. Elles acceptaient les yeux fermés, et voilà que celle-ci faisait la coquette.
    - C'est tout à fait sérieux, je vous assure.

- Elle sembla hésiter un instant, puis secoua la tête.

- Non, je regrette, je ne peux pas quitter mon poste. Vous n'auriez pas dû venir seul ce soir. Un homme comme vous n'est jamais à court de jolies femmes.
- Je suis libre... du moins pour le moment.

- Il s'attendait à ce qu'elle lui tombe dans les bras, mais elle se déroba prestement.
    - Votre suffisance me déplaît.

- Alexandros songea qu'elle avait dû être profondément blessée

dans sa vie amoureuse. Il ne pouvait en être autrement.

- Vous croyez que tout vous est acquis, n'est-ce pas ? Eh bien, je vais vous prouver le contraire.
- Vous vous trompez, madame. Avec les femmes, je suis doux comme un ange.
- Un ange ? Vous n'êtes pas plus ange que moi voyante !
- J'aime votre façon de me résister. Allons, acceptez de passer la soirée avec moi.
    - Pourquoi y tenez-vous tant?

- Parce que j'ai envie de mieux vous connaître.

- Alexandros ne mentait pas. Il était curieux de découvrir les raisons de sa méfiance envers les hommes et aussi l'origine de son amitié pour Eleni. La fréquentait-elle parce qu'elle avait un besoin d'argent passager, parce qu'elle comptait lui soutirer une partie de sa fortune ou tout simplement par amitié ?

- Soit. Puisque vous insistez, j'accepte, dit-elle enfin.

- Il en fut presque déçu. En passant la soirée avec lui, elle renonçait à aller à New York. Autrement dit, son rendez-vous avec Eleni n'avait aucune importance à ses yeux. D'ailleurs, elle semblait n'en éprouver aucun regret.
- Dans le doute, il décida malgré tout de lui donner une seconde chance.

- Bien entendu, si vous aviez prévu autre chose après votre service, je suis prêt à m'effacer.
- Euh... non. En fait, je devais travailler ici jusqu'à minuit. Mais grâce à votre générosité, je...

- Alexandros sentit la colère l'envahir. Cette femme ne manifestait pas le moindre égard pour Eleni et il était furieux de la voir aussi désinvolte envers celle qui la gâtait.

- Vous avez pris la bonne décision, assura-t-il en griffonnant quelque chose sur un papier.

- Il enrageait pour sa sœur, victime de sa naïveté. Peu lui importaient maintenant les réticences de cette pseudo voyante et les raisons de sa méfiance ! Il était responsable de sa sœur, pas de cette aventurière.
- *La voyante est partie vivre sa vie,* lut-elle sur le papier. — Epinglez ceci à l'entrée de votre tente. Ainsi, personne ne vous cherchera.
    - Lauren obéit et lui emboîta le pas.

- Au fond, je me demande si j'ai bien fait d'accepter de vous suivre, dit-elle tout à coup. Après tout, vous êtes un parfait inconnu pour moi.
- Appelez-moi Andros, dit-il d'une voix suave. Je vous promets que vous allez passer une soirée dont vous vous souviendrez.
-

4

- J'avoue que je n'avais jamais assisté à une réception aussi somptueuse, déclara Lauren, ravie. Je veux dire... en qualité d'invitée, bien sûr.
- En effet, il lui semblait vivre un véritable conte de fées. Les parterres et le parc étaient superbement illuminés tandis que le bouquet final d'un feu d'artifice grandiose embrasait le ciel. Toutefois, l'étrangeté de la situation la désorientait un peu. Elle s'éloignait de son barnum de voyante au bras d'un séduisant milliardaire qui ne la laissait pas indifférente...
- Tout cela ressemblait fort à un rêve et elle craignait de se réveiller brusquement.
    - Lauren? Mais que faites-vous là?
- Elle reconnut instantanément la voix de Gillian, son employeuse.
- Voilà ! Il n'avait pas fallu longtemps pour que le rêve soit brisé en mille morceaux. Nul doute que Gillian allait la licencier sur-le-champ.
- Aussitôt, Lauren regretta amèrement d'avoir suivi cet inconnu. Il l'avait enjôlée de telle sorte qu'elle allait maintenant perdre son emploi pour un prétendu conte de fées qui tournait à la farce.
- Elle fit un pas de côté pour s'éloigner, mais il la retint par la taille.
- Madame est avec moi, dit-il à l'intention de Gillian.
- Celle-ci rougit de confusion tandis que le milliardaire serrait Lauren tout contre lui d'un geste possessif. Après avoir tenté en vain de se dégager, elle frémissait à présent au contact de cet homme qui éveillait son désir.
- Cessez de vous tortiller ainsi ! lui intima-t-il à voix basse.
- Gillian..., commença-t-elle, je vais vous expliquer...
- Monsieur Kozanitas ! s'exclama Gillian, stupéfaite. Pardonnez-moi, mais je ne vous avais pas reconnu dans la pénombre.

- Eh oui ! J'ai enlevé votre voyante, chère madame, expliqua-t-il en affectant un ton très doux. Y verriez-vous quelque inconvénient?
- Aucun..., balbutia Gillian, embarrassée. Au contraire, je suis ravie que vous ayez trouvé de quoi... vous distraire.
- Elle se détourna précipitamment et, dans sa hâte à s'éloigner, faillit bousculer deux agents de sécurité.
- Cette harpie n'est qu'un rottweiler qui se fait passer pour un gentil toutou, confia Lauren à son chevalier servant. En tout cas, je n'ai plus qu'à chercher un autre emploi.
- Si elle vous congédie, faites-le-moi savoir, dit Alexandros.
- Si Lauren n'avait aucun doute sur ce qui l'attendait pour avoir quitté son poste, le fait que cet homme se préoccupe de son sort lui réchauffa le cœur. Jusque-là, personne n'avait rien fait pour l'aider et elle s'était toujours débrouillée seule.
- Je vous remercie, murmura-t-elle, tandis qu'il la serrait un peu plus fort contre lui.
- Pourquoi vous laissez-vous malmener de la sorte par cette femme ?
    - Parce qu'elle me paie, tout simplement.
    - Vous devriez changer d'employeur.
    - Croyez-vous qu'il soit si facile de trouver du travail ? On voit bien que vous n'êtes pas concerné par ce genre de problème, Andros. C'est bien là votre prénom, n'est-ce pas ?
    - Exact. C'est le diminutif d'Alexandros.
- — Ainsi, vous êtes le redoutable Alexandros Kozanitas !
- Pourquoi redoutable? demanda-t-il avec un sourire diabolique.
- « Surtout à cause de l'orthographe de votre nom », songea Lauren qui se souvenait de ses difficultés avec la liste des invités.
- Votre présence parmi les invités a semé la panique dans les rangs des organisateurs et mon employeuse s'est affolée. Du coup, j'ai perdu mon job !
- Je comprends votre inquiétude, soupira Alexandros qui n'avait guère envie de s'apitoyer.
- Pourtant, on vous imagine difficilement sans le sou, remarqua

Lauren.

- J'ai fait en sorte que cela ne m'arrive plus jamais.
  - Vous avez donc connu des difficultés ?
  - C'est le moins que l'on puisse dire.

- Tandis qu'ils flânaient dans les jardins, Lauren remarqua les regards envieux des femmes qu'ils croisaient.

- Ce que je me demande, reprit-elle, c'est pourquoi vous m'avez choisie ce soir... Regardez autour de vous. Toutes ces jolies femmes parées de diamants vous conviendraient beaucoup mieux.

- C'est vous que j'aimerais couvrir de diamants, repartit Andros en portant la main de Lauren à ses lèvres.

- Il l'entraîna alors vers un barnum où les plus grands joailliers étaient installés.

- Vous plaisantez ! se récria-t-elle en se délivrant de son emprise.

- Puis, comme elle levait les yeux vers lui, une étrange émotion l'envahit. Ils étaient au milieu de la foule, mais elle ne voyait que lui. Et quand il l'attira de nouveau dans ses bras, elle ne fit rien pour se dérober et fut prise d'un vertige singulier au contact de son corps. Ce fut comme si un flot de lave en fusion parcourait ses artères, éveillant chez elle un feu insoupçonné. Dans son trouble, Lauren s'attarda sur les lèvres de son séducteur et en oublia aussitôt les diamants. Ce n'était pas ce qu'elle désirait le plus au monde. En revanche, un baiser d'Alexandros avait à ses yeux une valeur inestimable.

- Etes-vous prête pour les diamants? s'enquit-il d'une voix suave.

- Eperdue de désir, elle répondit dans un souffle :
  - Je suis prête !

    - « C'est incroyable », songea Alexandros.
    - L'étincelle qui brillait dans le regard de sa compagne alors qu'il refermait le collier de diamants sur sa nuque témoignait de la joie qu'elle éprouvait. Elle avait troqué sans états d'âme un week-end de shopping à New York contre un bijou d'une valeur considérable.
    - Une soirée très lucrative, en somme !

- Pour lui, le doute n'était plus permis. Il était en présence d'une croqueuse de diamants et devait absolument mettre sa sœur en garde.

- Non ! Je ne peux accepter un tel cadeau, dit soudain Lauren en essayant d'ouvrir le fermoir. Ce n'est pas possible.
  - Il ne vous plaît pas ?
  - Il est absolument superbe, mais là n'est pas la question. Un bijou de cette valeur n'est pas fait pour moi.
  - Je vous en prie, gardez-le, il vous va à ravir, insista Alexandros.
  - Je... je ne peux pas. Même si je l'acceptais, je n'aurais jamais l'occasion de le porter. Alors à quoi bon?

- Une idée germa alors dans l'esprit d'Alexandros...

- Je connais un endroit où vous pourrez le porter sans rougir, lui murmura-t-il à l'oreille. Venez !

- Il la prit par la main pour la soustraire à cette foule d'invités trop curieux. Tout à coup, il n'avait plus qu'une idée en tête : la garder pour lui seul.
- — Qu'attendez-vous de moi, au juste ? demanda Lauren. Un pincement au cœur rappela à Alexandros le but premier de cette entreprise : prouver à sa sœur la cupidité de sa nouvelle amie. Or, de façon étrange, il venait de changer de priorité et envisageait maintenant de prolonger pour le plaisir la soirée avec sa belle voyante.
  - Ce que j'attends de vous ?

- Pour toute réponse, il glissa sa main dans les cheveux soyeux de sa nouvelle conquête et prit ses lèvres dans un baiser d'une indicible ardeur.

- ## *5*

- Lauren répondit à son baiser par une étreinte voluptueuse, tout en sachant qu'ils attiraient en cet instant tous les regards. Mais quelle importance ?
- Seul comptait pour elle le goût des lèvres d'Andros et la fièvre qui montait en elle à son contact. Jamais elle n'avait connu un tel émoi. Assurément, ce premier baiser annonçait des plaisirs plus hardis et plus intimes.
- Une horloge égrena douze coups bien distincts mais Lauren, emportée dans ce tourbillon de passion, les entendit à peine.

- Il est minuit ! souligna Andros en desserrant son étreinte.

- La solennité de son ton étonna Lauren et il lui sembla alors que le temps s'arrêtait.

- Allons-nous voir apparaître un fantôme ? plaisanta-t-elle pour rompre le silence.
- Eloignons-nous d'ici, ordonna-t-il sèchement.
- Où m'emmenez-vous ? s'inquiéta Lauren en tâtant le collier qu'elle portait toujours. Et si j'étais accusée de vol ?
- Soyez sans crainte, ce bijou vous appartient, répondit Andros en l'obligeant à presser le pas.
    - L'avez-vous vraiment payé ?

- Ils couraient presque en se faufilant dans la foule des invités, et Lauren commençait à s'essouffler.

- Ne vous inquiétez pas, je suis l'un des plus fidèles clients de ce joaillier.

- « Je ne suis sûrement pas la première à qui il fait un tel cadeau », se dit-elle, indisposée par cet aveu.

- Je suis folle d'avoir accepté de vous suivre ! s'exclama-t-elle en s'arrêtant soudain.
- Folle de moi, *agapi mou* ! répliqua-t-il avec un sourire équivoque.

- Comprenant qu'elle était prise au piège d'un redoutable séducteur, Lauren prit peur. Comment allait-elle sortir de ce guêpier?
- — Vous comptez m'emmener chez vous, n'est-ce pas ?
- Alexandros garda le silence. Il n'avait pas la réputation de se contenter de flirts et n'était pas du genre à renoncer à ce qu'il désirait. Ce qu'il convoitait, il fallait qu'il l'obtienne, et ce, par tous les moyens.

- Je suppose que vous possédez une villa non loin d'ici ? poursuivit Lauren, plus inquiète que jamais.
- En effet, une grande propriété au cap Ferrât. C'est plus près que la Grèce ! précisa-t-il avec un sourire.

- Lauren imaginait sans peine que cet homme d'affaires richissime puisse posséder des résidences dans le monde entier et songea alors au minuscule studio qu'elle louait dans un quartier populaire de Londres. Elle savait que, de toute façon, elle retournerait à sa modeste condition, et qu'une nuit dans les bras d'Andros n'y changerait rien.
- Elle observa son séducteur à la dérobée. Tout en lui

témoignait d'une sensualité à fleur de peau : ses yeux de jais, sa bouche bien dessinée, ses mains aux longs doigts effilés... Comment résister?

- On pourrait peut-être... aller prendre un verre quelque part? suggéra-t-elle timidement.
    - Avez-vous peur de moi ?
    - Oui!

- Alexandros lui donna alors un baiser dans le cou et elle frémit au contact de ses lèvres brûlantes. Une fois de plus, elle se demanda ce qu'elle faisait là, déguisée en voyante, un collier de diamants au cou. Assurément, la fin de cette aventure n'était pas difficile à imaginer !
- Dans un indicible état de nervosité, elle sursautait au moindre bruit un peu fort. Pour tenter de la rassurer, Andros la prit de nouveau par la main et la guida vers la sortie du parc.

- Quittons cet endroit, dit-il, sinon vous allez finir par avoir une crise cardiaque.

- Un étrange sentiment s'empara alors de Lauren. Les dés étaient jetés ; elle remettait son sort entre les mains d'Andros...
- Brusquement, elle pensa à ses affaires personnelles restées dans sa chambre d'hôtel.

- A part ce déguisement ridicule, je n'ai rien à me mettre ! dit-elle.
- Et que faites-vous de ce superbe collier, *agapi mou ?* susurra Andros en l'entraînant vers l'hélicoptère qui attendait sur l'aire d'atterrissage. Vous n'aurez besoin de rien d'autre pour les jours qui viennent !

- Quelques minutes plus tard, Lauren boucla d'un geste nerveux la ceinture de sécurité de son siège.
- « Diamants et plaisirs sensuels, mais à quel prix ? » songea-t-elle tandis que l'hélicoptère s'élevait au-dessus des lumières de la fête.

- Blottie dans un parc planté d'essences rares, la villa d'Andros surplombait la Méditerranée. Prenant Lauren par la main, le maître des lieux la guida à travers les jardins aux parfums capiteux. Ils longèrent une piscine éclairée couleur de jade, puis entrèrent dans une vaste chambre par une grande baie vitrée. Un lit à baldaquin à rideaux blancs, garni de coussins de soie aux couleurs chatoyantes, occupait le mur du fond.

- Debout au milieu de la pièce, Lauren écoutait le murmure régulier des vagues qui venaient mourir sur la plage. Pourtant, une appréhension tenace lui nouait l'estomac. Faire l'amour dans un lit somptueux avec un séducteur accompli... elle n'en avait même jamais rêvé. Il lui semblait que le temps s'était arrêté. Comme on entend au loin approcher la tempête, elle sentait monter en elle l'envie de se donner à cet homme tout en redoutant déjà les conséquences de son acte.
    - Andros...
- Il l'enlaça sans un mot et l'attira à lui en prenant ses lèvres dans un baiser fougueux. Lauren en éprouva une brusque sensation de chaleur jusqu'au plus profond de son être.
- Repose-toi, ma Belle au bois dormant, murmura-t-il en effleurant ses lèvres, et je t'embrasserai jusqu'à ce que le fuseau de la quenouille te pique le doigt.
- Vous mélangez tout, Andros, ce n'est pas...
- Qu'importe, puisque tu ne crois pas aux contes de fées !
- Lauren était prête à changer d'avis sur ce point. Ainsi lovée dans les bras d'Andros, la vie lui paraissait soudain plus attrayante. Grâce aux caresses de cet homme, elle avait l'impression d'être enfin plus féminine, plus sexy, et même... irrésistible.
- Elle soutint son regard tandis qu'il l'allongeait doucement sur les coussins moelleux et l'enlaçait.
- Ote cette robe ! murmura-t-il d'une voix rauque.
- Comme elle hésitait, il la déchira lui-même et, sous l'ultime rempart de lingerie fine, cueillit un sein qu'il titilla du bout des lèvres.
    - C'est mieux ainsi ? Tu ne trouves pas ?
- Une bouffée de chaleur l'envahit alors que la main d'Andros glissait sur son ventre puis se frayait un chemin entre ses cuisses.
- N'y tenant plus, Lauren laissa échapper un gémissement de plaisir. Puis elle attira Andros à elle et parcourut de ses lèvres la poitrine aux muscles saillants de ce dieu grec. Et tandis que les cheveux de jais de son amant effleuraient ses seins, elle s'offrit à lui sans réserve.
- Fais-moi confiance, belle Lauren, murmura-t-il dans un souffle.

Il reprit ses lèvres dans long baiser langoureux, et la caressa longuement pour attiser son désir jusqu'à l'insupportable.

Oui ! Maintenant, balbutia-t-elle dans un souffle. Maintenant, je t'en supplie !

6

Le cœur battant à tout rompre, Lauren plongea son regard dans celui de son amant.

Dans un sursaut de lucidité elle se demanda : « Pourquoi lui ? » Cependant, sans chercher la réponse, elle pressa ses lèvres contre celles d'Andros. Tout l'invitait à se montrer plus audacieuse encore. Dans le tourbillon qui l'emportait, elle renonça à lui avouer qu'elle n'avait jamais atteint ce degré d'intimité avec un homme. Eperdue, elle était incapable de résister à la sensualité de ce fougueux amant. Que n'avait-elle connu plus tôt les sensations que procure l'étreinte des corps au plus fort du désir?

Son partenaire pénétra enfin au cœur de sa féminité, l'emmenant peu à peu vers l'extase par des mouvements lents et puissants. Alors, pour mieux goûter l'instant suprême, Lauren noua fougueusement ses jambes autour des reins d'Andros.

Au lieu de répondre à cet élan de fièvre, il s'immobilisa et la regarda, l'air un peu incertain.

— Andros, c'est toi que je veux... Je t'en prie, prends-moi maintenant !

Comme s'il n'attendait que cela, il reprit ses mouvements puissants, apaisant ainsi sa soif de plaisir, faisant naître en elle des sensations toujours nouvelles.

Au-dehors, les lueurs de la piscine évoquaient un étrange clair de lune dans la chaleur persistante d'un soir d'été.

Comme tu es belle ! murmura Andros en parcourant le corps de Lauren de ses mains avides.

Elle crut remarquer une lueur singulière dans ses yeux, mais le moment n'était plus à l'inquiétude. Au contraire, elle s'offrit davantage à lui et ils parcoururent ensemble l'univers insondable du plaisir.

La sonnerie d'un téléphone réveilla Andros.

Il chercha l'appareil à tâtons et fit la moue en voyant le numéro affiché sur l'écran. C'était celui de sa sœur.

Réprimant un bâillement, il s'adossa à ses oreillers en jurant

tout bas.

- En fait, il n'était pas d'humeur à avoir une conversation avec Eleni au matin d'une nuit torride. Nul doute qu'elle l'appelait de l'aéroport de New York pour lui annoncer qu'elle attendait toujours sa « meilleure amie ». Il sourit en songeant que celle-ci avait fini par succomber à ses avances assorties d'un superbe collier de diamants ! Il n'avait vraiment pas envie d'expliquer tout cela à sa sœur maintenant, mais elle était là, au bout du fil...
    - Eleni..., commença-t-il.
    - Tu me dois des excuses, mon frère chéri ! l'interrompit-elle d'un ton étrangement enjoué.
    - Soit, je te présente toutes mes excuses, soupira-t-il, soucieux de ne pas réveiller Lauren qui dormait près de lui. Tu as raison, je n'aurais jamais dû me mêler de tes affaires.
    - C'est vrai, mais pour une fois, je ne t'en veux pas. Je suis bien trop heureuse pour cela.

- Il fronça les sourcils. Décidément, il ne comprenait rien au discours de sa petite sœur !
    - Heureuse ? Tu en es sûre ?
    - Oh oui ! J'ai le plaisir de t'annoncer que j'avais raison. Et comme tu t'es trompé sur toute la ligne, je compte bien...
    - Eleni enfin, de quoi parles-tu ?
    - J'aurais adoré voir ta tête quand tu as constaté que mon amie n'assistait pas à ce gala de bienfaisance !
    - Comment cela?
    - Elle a renoncé à sa prestation par crainte de rater l'avion pour New York. C'est bête, hein ?
    - Mais... que me chantes-tu là? s'exclama Andros, stupéfait. C'est impossible !

- A minuit précis, Mme Rostropov était avec lui !

- Je ne te cache pas que j'appréhendais un peu l'arrivée de l'avion en provenance de Nice, reprit Eleni. Dieu merci, mon amie était bien parmi les passagers. Et maintenant elle est là, auprès de moi.

- Il y eut alors un long silence, puis de nouveau la voix d'Eleni retentit dans l'appareil.
    - Andros ? Tu m'entends ?
    - Tu... tu es bien sûre que ton amie était dans l'avion ?
    - Mais naturellement, puisqu'elle est ici, à côté de moi !

Oh ! je sais, tu vas encore me dire que c'est une pique-assiette et tout et tout... Mais il n'en est rien, je t'assure. Peut-être veux-tu lui parler ?

- En proie à la plus grande confusion, Alexandros ferma les yeux.
- — Euh... non, Eleni. Tu as raison et j'ai tort. Restons-en là. En outre, tu es assez grande pour te faire une opinion personnelle sur les gens qui t'entourent.
- Effondré, il éteignit son téléphone. Pour le moment, il avait un autre mystère à résoudre que celui des fréquentations de sa petite sœur.
- Si la femme qui partageait son lit n'était pas Mme Rostropov la voyante, alors qui était-elle ?

7

- Les jours suivants s'écoulèrent dans la plus parfaite béatitude pour les deux amants. Lauren et Andros se levaient tard, puis déjeunaient sur la terrasse avant d'aller explorer les plages et les petits ports autour du cap Ferrât.
- L'endroit préféré de Lauren était cependant la petite plage privée de la villa.

- J'ai peine à croire que tout cela t'appartient, dit-elle alors qu'ils se promenaient un matin.

- Comme elle se baissait pour ramasser un coquillage, le portable d'Andros sonna.
  - Tu ne réponds pas ? s'étonna Lauren.
  - Non. Quand je suis avec toi, rien ne saurait me distraire, répondit-il en la prenant par la taille.
  - Tu as bien de la chance d'être ton propre maître, Andros. Personne ne peut te congédier. A propos, que fais-tu dans la vie ?
  - Je conçois des logiciels pour les ordinateurs.
  - Tu dois être très intelligent, alors. Moi, les ordinateurs me détestent.

- Alexandros sourit et la serra un peu plus fort contre lui.

- Voyons, ma belle, tu sais bien que les ordinateurs n'éprouvent aucun sentiment.
- Détrompe-toi ! Ils sont sournois et savent se venger. Ainsi, ils attendent que tu sois au beau milieu d'un travail important pour tout effacer.

- Il ne put réprimer un éclat de rire.

- Allons donc ! Aucun dossier n'est jamais perdu, dans un ordinateur.
- Sauf pour moi, marmonna Lauren. Mais c'est sans doute parce que je suis nulle en informatique.
- Dieu merci, tu as d'autres qualités. Par exemple, tu as retenu le nom de tous les gens rencontrés depuis notre arrivée ici, et tu les as littéralement charmés. Après une brève conversation téléphonique avec toi, mon directeur financier voulait t'épouser ! Tu es une femme exceptionnelle, Lauren.
- Oh non ! J'appartiens au modèle le plus courant, au contraire.

- — Pas de mon point de vue, corrigea Andros en souriant. Sais-tu que ce Bikini rose te va à ravir?

- Grâce à toi ! Tu m'as offert une garde-robe exceptionnelle. Tu me gâtes trop, d'ailleurs.
- Aurais-tu préféré garder ta tenue de cartomancienne ?
- Non. En fait, elle ne m'appartient même pas. La véritable diseuse de bonne aventure est à l'évidence plus menue que je ne le suis. J'espère pour elle qu'elle est meilleure que moi en matière de voyance, parce que je dois reconnaître que je n'ai rien vu venir de ce qui m'arrive !

- Le visage d'Andros s'était soudain rembruni à l'évocation de la voyante.
    - — Ai-je dit quelque chose de mal, Andros ?

- Pas du tout, assura-t-il d'une voix caressante. Viens, allons déjeuner.

- Lauren se demanda si elle devait évoquer son départ. En effet, dans moins de vingt-quatre heures elle s'envolerait pour Londres et leurs routes se sépareraient alors. C'était ainsi...
- Comme ils longeaient la plage pour retourner à la villa, elle jeta un coup d'œil derrière elle. A mesure qu'ils avançaient, la mer effaçait les traces de leurs pas sur le sable. Un nuage vint alors assombrir le paysage et Lauren frissonna. Le rêve s'estompait et ne serait bientôt plus qu'un souvenir. Cette vie idéale avec le séduisant milliardaire qui avait pris son cœur n'était pas pour elle. En tout cas, elle n'avait rien fait pour la mériter.

- Connais-tu la légende d'Icare ? demanda-t-elle tout à coup.
- Si je la connais ? Tu oublies que je suis grec, ma belle ! Icare rêvait de voler comme un oiseau, il a volé, volé... puis, il s'est

approché du soleil. Alors, la cire qui fixait ses ailes a fondu et il est retombé sur terre.

- « Plus tu montes, plus dure est la chute », songea Lauren. Comme s'il avait deviné ses pensées, Andros prit son visage entre ses mains et chercha son regard.

- Sois sans crainte, je ne te laisserai pas tomber.
- Ma semaine de vacances s'achève, Andros. Je prends l'avion demain pour Londres.
- Tu ne partiras pas, murmura-t-il contre ses lèvres. Je veux que tu restes ici avec moi.

- Le cœur de Lauren se serra. Il lui était impossible de rester. Un nouveau job l'attendait à Londres, et elle ne pouvait le refuser.
- Mais comment résister à une telle invitation ?

- Lauren et Andros déjeunaient en tête à tête quand on sonna au portail de la propriété. Quelques minutes plus tard, une belle jeune fille brune à l'air enjoué arriva sur la terrasse.
- Voyant Alexandros se crisper légèrement, Lauren crut qu'une de ses petites amies refaisait surface.

- Assieds-toi, dit-il à l'inconnue en désignant une chaise. Lauren, je te présente ma petite sœur, Eleni.
    - Ta petite sœur ?
    - Tu as fait chou blanc mon grand frère ! s'exclama Eleni en riant. Et tout cela pour séduire une cartomancienne qui t'a fait faux bond.
    - Une... une cartomancienne ? répéta Lauren d'une voix blanche.
    - En effet. Une de mes amies exerce cette profession à ses moments perdus, expliqua la sœur d'Andros. Elle devait intervenir le soir du gala au bénéfice des enfants malades, mais comme je l'avais invitée pour le week-end à New York, elle a annulé sa prestation.
        - Lauren était effondrée par ces révélations.

- Mon frère, qui voit le mal partout, était persuadé que mon amie en voulait à mon argent, continua Eleni. Alors, pour mettre son honnêteté à l'épreuve, il avait l'intention de lui proposer de passer la soirée avec lui...
    - Lauren connaissait bien sûr la suite.

- En définitive, mon amie m'a rejointe comme prévu à New

York.

- Eleni se tourna vers son frère en ajoutant :

- J'imagine ta soirée, mon pauvre Andros, toi qui t'étais déplacé tout spécialement. Comme tu as dû t'ennuyer !

- Au comble de l'embarras, Alexandros ôta ses lunettes de soleil avant de répondre à sa jeune sœur.

- Je ne me suis pas ennuyé une seconde, Eleni. J'ai passé une merveilleuse soirée, au contraire.

- Lauren se sentait sur le point de défaillir. La vérité surgissait enfin, et elle était cruelle. Le collier de diamants, la semaine idyllique au bord de la mer... tout n'était bel et bien qu'illusion.

- Veuillez m'excuser, dit-elle en se levant brusquement. Je... je vais appeler un taxi. Je dois m'en aller.

- Cette dépense aurait raison de ses dernières économies, mais elle devait partir et n'avait d'autre solution.
- « Après tout, je ne l'ai pas volé, se dit-elle. Et ce n'est pas trop cher payé pour une semaine au paradis ! »

- Ce n'est pas moi qui vous chasse, j'espère? s'inquiéta Eleni.

- Mais Lauren avait déjà quitté la terrasse pour rentrer dans la villa.
- Elle entendit Andros vociférer en grec contre sa sœur tandis que, la gorge nouée, elle prenait son portable et composait le numéro de la station de taxis.

- Lauren... laisse-moi t'expliquer ! supplia Andros en la rejoignant quelques instants plus tard.
- Donne-moi la preuve que tu m'as invitée pour moi-même, et je t'écouterai.

- Il est vrai que dans un premier temps, je t'ai invitée pour te mettre à l'épreuve... J'étais persuadé que tu ne t'intéressais qu'à la fortune de ma sœur.
- Parlons franc, Andros. A quel moment t'es-tu aperçu que tu t'étais trompé sur la personne ?
    - Le lendemain matin.
    - Pourquoi as-tu gardé le silence ?
    - Je ne savais pas qui tu étais vraiment, mais je t'avais amenée ici et...

- Lauren en avait assez entendu. Cet homme l'avait ensorcelée.

Il s'était emparé de son cœur et elle avait cru en lui. Une semaine à ses côtés avait suffi à créer des liens qu'il était grand temps de rompre.

- « Je n'aurais jamais dû accepter de rester, se dit-elle avec amertume. La vie rêvée est un leurre, et je m'y suis lâchement abandonnée. Alors tant pis pour moi si je le paie aujourd'hui... » Le cœur en miettes, elle ôta le collier de diamants et le remit entre les mains d'Andros.

- Tu voulais m'offrir du rêve, des diamants, du plaisir... En fait, tu t'es moqué de moi.
-
-

8

- Alexandros tambourina comme un fou à la porte de l'appartement de Lauren.
  - Pas de réponse. Et si elle avait déménagé ?
  - La porte s'ouvrit enfin sur Lauren qui écarquilla les yeux en le voyant.

- Andros ? Que fais-tu ici ? Je croyais que c'était mon taxi...

- Il remarqua les cernes sous ses yeux ; elle semblait aussi angoissée qu'il l'était lui-même.

- Pourquoi m'as-tu rendu le collier que je t'avais offert ? demanda-t-il tout de go.
- Il représentait de trop mauvais souvenirs pour moi, Andros. Ah ! voilà mon taxi.

- Il peut attendre quelques minutes.

- Alexandros jeta un coup d'œil derrière lui où un taxi venait en effet de s'arrêter, et saisit Lauren par le bras. Le contact de sa peau et le parfum de ses cheveux le troublèrent d'étrange façon. Il réprima à grand-peine son envie de l'attirer à lui et de l'embrasser.

- Lauren, je ne nie pas que t'ai gardée à dessein auprès de moi jusqu'à l'heure du départ du vol pour New York, le soir du gala. Je voulais avant tout protéger ma petite sœur. Tu peux comprendre cela, n'est-ce pas ? Mais tout ce qui s'est passé ensuite est uniquement notre histoire, Lauren. Une très belle histoire.

- Il n'empêche que tu avais l'intention de passer la nuit avec une aventurière à la recherche d'un homme fortuné ! Non ?

- La détresse perceptible dans sa voix bouleversa Andros.

- Je n'ai pas l'habitude de faire confiance à qui que ce soit, voilà la vérité, Lauren, confessa-t-il humblement. Ce n'est pas dans ma nature. Et je crois que sur ce point nous nous ressemblons, sinon tu aurais écouté mes explications au lieu de me quitter sans un mot.
    - Comment m'as-tu retrouvée ?
    - Ta patronne m'a donné ton adresse.
    - Tu veux dire mon ex-patronne ?

- Elle t'a renvoyée ? s'enquit Alexandros furieux. Je vais aller la voir et je t'assure que tu retrouveras ton travail.
- Non, elle ne m'a pas renvoyée. C'est moi qui suis partie, précisa calmement Lauren. Si j'étais restée plus longtemps dans cette boîte, j'aurais perdu confiance en moi. Alors, comme tu me l'as toi-même conseillé, j'ai franchi le pas et je lui ai donné ma démission.

- Sois sans crainte, je veillerai sur toi désormais.

- Il jeta un coup d'œil au minuscule appartement qu'elle habitait. Il ne pouvait pas la laisser dans cet endroit qu'il estimait indigne d'elle.

- Lauren, tu as un très bon contact avec les gens. Je n'aurai aucun mal à te trouver un poste qui corresponde à ta nature.

- Mais je travaille, Andros ! annonça-t-elle fièrement. Chez la plus grande concurrente de Gillian, par-dessus le marché. Il s'agit de la femme qui était en compagnie de ce blondinet à la soirée de gala. Quand je lui ai prédit qu'elle rencontrerait un séduisant homme brun, il lui a fait une scène et elle l'a quitté. Je l'ai croisée par hasard à Londres et elle m'a engagée sur-le-champ pour me remercier de ma prédiction.

- Alexandros aperçut alors un grand sac de voyage derrière Lauren.
    - Est-ce que tu travailles, en ce moment ?
    - Mon employeuse a été chargée d'organiser une grande fête à Monte-Carlo pour un magnat du pétrole. Je dois l'y rejoindre.

- Alexandros eut l'impression que Lauren ne semblait pas enthousiasmée par cette mission.
    - Qu’es-tu venu faire ici, Andros ?
    - M'expliquer avec toi.

- Rien ne t'y obligeait. Qu'as-tu à me dire ?
- Peu après la mort de ma mère, une femme a entraîné mon père dans des affaires qui se sont révélées calamiteuses. Le pauvre a tout perdu et s'est mis à boire.

- Il s'interrompit un instant, le regard voilé à l'évocation de ces événements.

- Eleni était âgée de six mois quand il est mort, poursuivit-il.
- Est-ce moi qui ai ravivé ces mauvais souvenirs, Andros ?
- J'avais à peine seize ans, alors, et j'ai lutté pour que ma sœur reste auprès de moi. Ce fut une période très difficile, tu sais. Quand enfin j'ai commencé à gagner de l'argent, l'attitude des gens à notre égard a complètement changé. C'est alors que j'ai pu mesurer la duplicité de la nature humaine et que je me suis mis à me méfier de tout le monde.

- Ta sœur a eu de la chance que tu veilles sur elle avec amour, murmura Lauren, un peu mélancolique.

- Elle lut alors sur le visage d'Andros une authentique émotion. Sans doute n'avait-il jamais parlé à personne de cette sombre période de sa vie.

- Cette voyante profitait-elle vraiment de la gentillesse de ta sœur?
- Je n'en sais rien, Lauren. Et à vrai dire, je m'en moque à présent. Eleni est assez grande pour se débrouiller Seule. En tout cas, je te dois des excuses.
- Tu n'as pas à t'excuser d'avoir protégé ta sœur.

- Cela me touche, venant de toi qui n'as pas de famille...

- Au cours des quelques jours passés auprès d'elle, Andros avait réussi à arracher à Lauren quelques bribes de ses souvenirs d'enfance. Abandonnée à sa naissance, elle avait été élevée dans un orphelinat.

- En effet, j'ai appris à me débrouiller seule.

- Alexandros serra un peu plus fort le bras de Lauren qu'il n'avait pas lâché.

- Je t'aime, Lauren, et je veux que tu sois ma femme, dit-il, les yeux brillants.

- Il n'avait jamais prononcé ces mots-là, et s'étonna de la facilité qu'il avait eue à les dire.

- Surprise, Lauren resta silencieuse, s'accordant quelques instants de réflexion.

- Tout ceci est ridicule, Andros, murmura-t-elle enfin.
- Mais je t'aime Lauren ! Comment oublier cette semaine passée auprès de toi sur la Côte d'Azur?
    - Ce mariage est impossible.
    - Je sais que tu m'aimes aussi, insista Andros. J'en suis sûr, Lauren !

- Elle leva les yeux sur lui et esquissa un sourire.

- Qui te dit que je ne suis pas une croqueuse de diamants ? Si j'acceptais de t'épouser, rien ne pourrait jamais dissiper tes doutes à ce propos. Ta vie est une fête perpétuelle, Andros, mais la réalité est tout autre pour moi. Je dois te laisser, maintenant.

- Sans un mot de plus, elle prit son sac, verrouilla sa porte et s'engouffra dans le taxi qui attendait.

- Le cœur lourd, Lauren circulait parmi les invités. Elle avait accepté cette première mission parce que son statut de débutante l'y obligeait, mais elle souffrait le martyre. Redoutant de se trouver nez à nez avec Andros, elle tressaillait à l'arrivée de chaque invité brun.

- Je suis très contente de vous, Lauren, lui dit Daisy, sa nouvelle employeuse. Rendez-moi service, je vous prie. Allez voir la cartomancienne et demandez-lui si tout se déroule comme elle le souhaite.
    - Lauren blêmit.
    - Non, je préférerais...

- Elle ne termina pas sa phrase car Daisy s'était déjà éloignée pour voler au secours d'une serveuse qui semblait avoir du mai à garder en équilibre un plateau de flûtes à Champagne.
- Lauren se résigna donc à obtempérer. Elle souleva l'auvent et pénétra sous le petit chapiteau.
    - Tout va bien ? demanda-t-elle.

- La jeune fille la regarda un moment. Un voile identique à celui que Lauren portait le soir de sa rencontre avec Andros masquait le bas de son visage.

- Vous allez rencontrer un homme riche, grand et brun...
- Non, non ! l'interrompit Lauren. Je viens simplement m'assurer que tout va bien pour vous. Mon avenir ne m'intéresse

pas.

- Et cet homme est sur le point de vous offrir une bague ornée d'un diamant, poursuivit la cartomancienne sans se laisser démonter.
- Ah oui ? Très intéressant ! ironisa-t-elle, exaspérée. Où avez-vous donc péché toutes ces sornettes ?
- Cet homme est juste derrière toi, prêt à te passer la bague au doigt, intervint une voix que Lauren aurait reconnue entre mille.

- Abasourdie, elle se retourna lentement tandis que la jeune voyante quittait discrètement la tente.
- Alexandros lui souriait. Jamais il ne lui avait paru aussi beau que ce soir. Sans un mot il lui glissa une bague à l'annulaire puis contempla les effets du solitaire sur la main de sa future épouse.

- Ah ! J'allais oublier ceci..., ajouta-t-il en lui passant le collier de diamants autour du cou. Tu peux les vendre si tu le souhaites, et tu seras dès lors une femme riche. Ensuite, tu m'épouseras, et ainsi tu ne me devras rien !

- Lauren ne parvenait pas à dissimuler son émoi.
  - Mais enfin... Andros...
  - Je t'aime Lauren, et je sais que tu m'aimes aussi.
  - Juste ciel ! Je dois être en train de rêver, dit-elle, les yeux baignés de larmes.

- Alexandros déposa un baiser sur les lèvres de Lauren qui se sentit défaillir.

- J'ai l'impression de vivre un conte de fées, murmura-t-elle. Mais... tu sais que je ne crois pas aux contes de fées.
- Ceci n'est ni un rêve ni un conte, *agapi mou,* c'est la réalité, répondit Andros en lui effleurant tendrement la joue.
- Ce n'est pas ma réalité, Andros. Il m'est impossible de t'épouser... Non seulement je suis une fille quelconque, mais je suis dyslexique au point de n'être même pas capable d'épeler ton nom !
  - Ça m'est bien égal, mon amour.
  - Jamais je ne pourrai t'apporter ce que tu désires.

- —M'as-tu seulement demandé ce que je désirais ?
- Andros posa son front contre celui de Lauren et lui sourit tendrement.

- Mon vœu le plus cher est de te gâter, de te protéger et de t'aimer comme on ne t'a jamais aimée. Si je t'ai offert des diamants, c'est parce que cette pierre symbolise l'amour et la

protection.

- Lauren le regarda dans les yeux et y lut de si belles choses que son cœur chavira.
- « L'amour est le plus beau des contes de fées ! », songea-t-elle.

- Nous devrions peut-être consulter la voyante pour savoir sur ce qui nous attend, suggéra-t-elle, rayonnante.
- Je peux d'ores et déjà te prédire notre avenir, ma chérie : diamants et plaisirs éternels. Et pour que la monotonie ne s'installe pas, plaisirs éternels et diamants !